ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EDGAR QUINET

CORRESPONDANCE

—

LETTRES A SA MÈRE

TOME I

PARIS

LIBRAIRIE GERMER-BAILLIÈRE ET Cie

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/correspondancele01quin

PQ
2384
.Q6
Z49
1877
#1
SMRC

OEUVRES COMPLÈTES

DE

EDGAR QUINET

OUVRAGES DE EDGAR QUINET

Œuvres complètes, 11 vol. grand in-8°, 66 fr. Format in-18, 38 fr. 50. — (Édition Paguerre), librairie Germer-Baillière, et Cie.

Tome I. — **Génie des Religions**, 5e édit.; **Origine des Dieux**, 3e edit.

Tome II. — **Les Jésuites**, 10e édit.; **l'Ultramontanisme**, 5e édit.: **Philosophie de l'histoire de l'Humanité**, 4e édit.; **Essai sur les Œuvres de Herder**, 4e édit.

Tome III. **Le Christianisme et la Révolution française**, 4e édit.; **Examen de la vie de Jésus**, 4e édit.; **Philosophie de l'Histoire de France**, 4e édit.

Tome IV. — **Les Révolutions d'Italie**, 5e édit.

Tome V. — **Marnix de Sainte-Aldegonde**, **Fondation de la République des Provinces-Unies**, 4e édit.; **La Grèce moderne**, 3e édit.

Tome VI. — **Les Roumains**, 3e édit. **Allemagne et Italie**, 3e édit.; **Mélanges**, 3e édit.

Tome VII. — **Ahasvérus**, 4e édit.

Tome VIII. — **Prométhée**, 3e éd.; **Napoléon**, 3e éd.; **les Esclaves**, 3e éd.

Tome IX. — **Mes vacances en Espagne**, 3e édit.; **Histoire de la Poésie**, 3e édit.; **Epopées françaises inédites du douzième siécle**, 3e édit.

Tome X. — **Histoire de mes idées**, 2e edit.; **1815 et 1840**; **Avertissement au Pays**; **la France et la Sainte-Alliance**; **Œuvres diverses**, 3e édit.

Tome XI. — **Enseignement du Peuple**, 5e édit.; **la Révolution religieuse au dix-neuvième siècle**, 3e édit.; **la Croisade romaine**, 6e édit.; **l'État de siége**, 4e édit.; **la Mort de la Conscience humaine**; **Le Réveil d'un grand Peuple**; **le Panthéon**; **Rome et Pologne**.

La Révolution, 7e édit., précédé de la **Critique de la Révolution**, 3 vol.
Histoire de la Campagne de 1815, 4e édit., 1 vol.
Merlin l'Enchanteur, 2 vol.
La Création, 2 vol. — Librairie Lacroix, 1870.
Le Siége de Paris et la Défense nationale, 1 vol. in-18, 1871.
La République. Conditions de la régénération de la France, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, 2e édit. — Dentu, éditeur, 1872.
L'Esprit nouveau. 1 vol. in-18, 3e édition, 3 fr. 50. — Dentu, éditeur, 1874.
Le Livre de l'Exilé. 1 vol. in-8°, 7 fr. 50. — Dentu, éditeur, 1875.
Vie et mort du Génie grec. 1 vol. in-8°. — Dentu, éditeur, 1877.
Idées sur la philosophie de l'histoire de l'Humanité, par Herder; traduit par Edgar Quinet, 3 vol. in-8°, 2e édit. — Levrault, éditeur, 1827.

OUVRAGES DE Mme EDGAR QUINET.

Mémoires d'Exil (Bruxelles, Oberland). 1 vol. in-18, 3 fr. 50, 2e édit.; — Librairie Lacroix, 1868.
Mémoires d'Exil (L'Amnistie, Suisse orientale, Bords du Léman). 1 fort vol. in-18, 3 fr. 50, 2e édit, 1870. — Arcades de l'Odéon.
Paris. Journal du Siége. 1 vol. in-18, 3 fr. 50. 2e édit. — Dentu, édit., 1873.
Sentiers de France. 1 vol. in 18, 3 fr. 50. — Dentu, éditeur, 1875.

Clichy. — Impr. Paul Dupont, 12, rue du Bac-d'Asnières.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

EDGAR QUINET

CORRESPONDANCE

LETTRES A SA MÈRE

I

PARIS

LIBRAIRIE GERMER-BAILLIÈRE ET Cie

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Droits de traduction et de reproduction réservés

CORRESPONDANCE

TOME PREMIER

PRÉFACE

La correspondance d'Edgar Quinet commence par deux volumes de *Lettres à sa mère*, que nous publions aujourd'hui. Lettres intimes, s'il en fut ; jamais relues depuis l'heure rapide où elles furent écrites : d'abord au collége, souvent en classe, à la dérobée ; plus tard, au milieu de ses innombrables travaux, ou pendant ses voyages en Allemagne, en Grèce, en Italie, en Espagne.

Ces confidences filiales, spontanées, destinées au foyer maternel, peuvent-elles supporter l'éclat du grand jour ? La forme semblera peut-être trop familière ; en revanche l'homme dévoile son cœur tout entier dans ces pages que l'œil maternel seul avait lues jusqu'ici.

Les volumes suivants, qui renferment les lettres aux amis connus et inconnus, porteront davan-

tage l'empreinte de cet esprit de lutte qui marque l'existence du penseur, du patriote ; on y retrouvera surtout le professeur du collége de France, le représentant du peuple, le proscrit. Mais ici, dans ses lettres à sa mère, c'est une âme qui se livre avec toute l'ingénuité de l'adolescence, et déjà avec cette intrépide passion de vérité et de justice qui reste le trait dominant de sa nature.

Sous cette modération, sous cette expression adoucie (car il s'agit de rassurer un cœur maternel alarmé), c'est la même impatience de toute espèce de joug, le même douloureux sentiment de l'oppression, le même amour de la liberté, de la justice. Il souffre de ne pas les trouver dans son pays ; il les salue quand il croit les entrevoir dans des contrées libres : liberté politique en Suisse et en Angleterre ; liberté philosophique et religieuse à l'Université de Heidelberg. Il veut que sa glorieuse patrie française, libre, prospère, devienne l'idéal entre toutes les nations.

Vérité, patrie, liberté, on peut bien dire que ce sont les premiers mots de sa langue.

Comme citoyen, Edgar Quinet a voué sa vie à la liberté républicaine.

Comme écrivain, il a cherché constamment à élever autour de lui le niveau des intelligences, et à les pénétrer de l'esprit nouveau.

Dans ces lettres d'un fils à une mère, il a préparé à son insu la plus utile et la plus belle des œuvres, celle de montrer aux jeunes gens qu'une vie bien équilibrée peut harmoniser des puissances diverses : la passion et la raison, la poésie et la science, la pensée et l'action ; et que l'appui le plus solide de l'existence, la force contre la douleur, l'ami le plus sûr, c'est le travail.

Veuve Edgar Quinet

Paris, le 27 mars 1877.

CORRESPONDANCE

DE

EDGAR QUINET

ANNÉES 1817-1820

I

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Collége de Lyon, le 9 novembre 1817.

Nous sommes entrés, ma chère mère, hier oir, à l'heure du souper qui, heureusement, s'est rouvé assez bon pour ne pas décourager Gelin.

Le proviseur et le censeur nous ont très-bien eçus, les élèves m'ont fait beaucoup d'amitiés, t quand mon cœur, brisé par notre séparation, era un peu remis par le temps et par tes lettres, e serai ici aussi heureux que je peux l'être loin e toi.

Qu'il a été déchirant ce moment où, si près de toi, je pouvais te voir encore ainsi que ma sœur; et quand, triomphant d'un mouvement si naturel qui me portait à aller te dire adieu, je me suis arraché pour dix mois à tout ce que j'aime, j'ai regardé votre maison tant qu'il m'a été possible de la voir; dès que je ne l'ai plus aperçue, je suis tombé dans une noire mélancolie : j'ai eu bien de la peine à retenir mes pleurs. Je me demandais à quoi me servait la vie, si ce n'était que pour végéter éloigné de ce qui est si nécessaire à mon bonheur !

Le lendemain, le nombre des voyageurs, les belles rives de la Saône, m'ont un peu distrait.

A Trévoux, mon oncle et ma tante nous attendaient avec un bon dîner. J'ai eu bien du plaisir à les revoir ; ils sont si bons !

M. Gelin a été excellent pour nous; il nous a menés au spectacle, où nous avons vu *la Rosière de Salente*, qui est un charmant opéra.

J'ai été en classe, chez M. Clerc, ce matin. Je vois que je pourrai suivre, en travaillant bien; mais je vois aussi que j'aurai un excessif besoin de répétitions pour reprendre un peu le dessus. Tous ceux qui visent à l'École, quelque forts et quelque pauvres soient-ils, ont des répétitions. M. Chachuat a bien dit que c'était moi qui avais le plus de dispositions de toute la classe, mais il a

ajouté que je ne rattraperais pas ceux qui prennent des répétitions, à moins que je n'en prenne aussi.

Je sais assez combien ce que je demande est difficile; c'est pourquoi, si tu me le refuses, je serai persuadé que tu ne peux pas me l'accorder.

Je voudrais pouvoir ne pas penser à toi, ni à ma sœur, et ne pas tant vous aimer.

Je serais alors comme Octave; je ne me m'inquièterais plus de rien. Mon amour pour vous m'a fait trop de mal. Adieu, maman, écris-moi; j'ai besoin de tes lettres, non pour ma tranquillité, parce qu'elles me rappellent toujours de trop heureux souvenirs, mais pour mon cœur qui te chérit.

Gelin se porte bien, il ne s'ennuie pas. Je te parlerai de lui dans une autre lettre. Quand j'ai le temps de penser à toi un instant, mon cœur est aussitôt trop déchiré pour que je puisse reprendre froidement mes études.

Si tu m'accordes les répétitions, écris-en quelques mots à M. Clerc.

Dis-moi ce qu'il faut faire pour ne plus tant t'aimer.

EDGAR QUINET.

II

Lyon, 18 novembre 1817.

Que ta lettre m'a fait de bien, ma chère mère. Que je l'attendais avec impatience! Après l'avoir lue, j'ai réfléchi, j'ai pensé aux doux moments que j'ai passés près de toi, au bonheur que j'ai goûté; j'avais le cœur serré, des torrents de larmes m'ont soulagé.

Mon bon oncle est déjà venu me voir hier, il reviendra ce soir. Il m'a recommandé fortement au proviseur qui est un abbé assez doux.

La philosophie ne nous offre rien de bien intéressant jusqu'à présent. Ce ne sont encore que de petits préliminaires arides, mais qui ne nous découragent pas. Je suis les cours de physique, de géométrie et de dessin. Mon maître de violon est un des meilleurs d'ici. Comme je suis le seul auquel il donne des leçons au collége, il espère que je lui ferai avoir d'autres écoliers, c'est pourquoi il prend grand intérêt à moi.

Pour la musique, je suis abonné, ce qui coûte bien moins cher que s'il fallait acheter tous les

cahiers que je joue. Mon père m'a acheté un paquet de chanterelles qui sont très-bonnes et qui dureront longtemps.

Ta parodie m'a fort amusé. Sapine est-elle placée? Ta petite *Bête* est-elle moins ignorante qu'avant?

Sois persuadée, ma chère mère, que je ferai tous mes efforts pour profiter de mes études. Mon maître de philosophie a déjà dit à mon oncle, chez le proviseur, qu'il était content de moi.

Ta fleur est-elle bien avancée? tes yeux vont-ils mieux? J'écrirai à mon père dès qu'il sera arrivé à Charolles, car je ne sais pas maintenant où il loge à Bourg, et si j'adressais ma lettre à ma bonne maman, il faudrait aussi que je lui écrive.

Je n'ai presque point de temps à moi et je m'en trouve bien. Je ne m'ennuie point. Nous sommes à peu près cent quinze pensionnaires. Nous sommes divisés en trois quartiers et nous ne nous voyons tous ensemble qu'à dîner et qu'en promenade.

M. Bléchamp est-il guéri? dis-lui, je t'en prie, bien des choses de ma part.

Adieu, ma chère mère, porte-toi bien, je t'embrasse tendrement et te chéris.

EDGAR QUINET.

III

Lyon, 29 décembre 1817.

C'est pour toi seule que je sais être tendre, c'est toi seule, ma bonne mère, que je sais vraiment chérir. Quand je parle à d'autres de mon amour, mon cœur dément en secret mes paroles ; mais quand je m'adresse à toi, c'est alors seulement que je sens combien je suis capable d'aimer. J'éprouvais une certaine peine en souhaitant à mes autres parents tant de prospérités, il me semblait que tous les vœux que je faisais devaient être pour toi seule. Mon cœur est si glacé pour d'autres que toi, que je fus obligé en écrivant à ma bonne maman d'oublier à qui je parlais pour ne penser qu'à toi. Je t'aime trop, sans doute, pour le bonheur de ma vie, car souvent, en réfléchissant que toutes mes actions, toutes mes études auront pour résultat de me faire vivre loin de toi, je tombe dans un état horrible de tristesse.

Tes lettres me font grand bien ; je t'entends, je te vois ; je les relis dans mes moments de récréation, et toujours j'y retrouve un nouveau plaisir.

Dis-moi que tu es heureuse, il me semblera que je le suis aussi.

Mes maîtres sont très-contents de moi; M. Aldey m'encourage beaucoup. Il va me faire commencer un concerto. M. Clerc nous donne beaucoup d'ouvrage et c'est même aux dépens de mon devoir que je t'écris.

Notre seul amusement est de nous moquer des vers qu'un grand fat a eu la bêtise de montrer et de louer. Gelin travaille beaucoup; il réussit assez dans sa classe. Il avait très-envie de sortir pour le jour de l'an, mais ne se décidait pas à dire à M. Marie, qu'il connaît, de venir le chercher. J'ai alors écrit moi-même à M. Marie de le faire demander. Comme la plupart des élèves sortent ce jour-là, nous fîmes de grands contes au portier pour dire que ma tante m'a invité; il l'a cru, mais je ne sais pas encore si on me laissera sortir après le dîner. Dans ce cas, j'irais trouver Gelin pour aller au Musée.

Adieu, chère maman, je te souhaite ardemment la santé, le bonheur, je ne désire pour moi qu'une chose, te revoir bientôt. Envoie-moi, je te prie, un billet pour M. Aldey; redis-lui de s'intéresser à moi, d'être exact; il me donne ses leçons avec beaucoup de zèle; remercie-le aussi.

EDGAR QUINET.

IV

A monsieur Jérôme Quinet

A Charolles.

Lyon, 29 décembre 1817.

Mon cher père,

Vous connaissez les vœux que je fais à chaque instant dans mon cœur, vous savez que si je désire tant votre bonheur c'est que je sens que le mien en dépend.

Ce n'est vraiment qu'en ce moment que je songe aux richesses; je voudrais en posséder pour avoir le grand plaisir de vous les donner; mais hélas! ni richesses, ni puissance, je n'ai que mon amour et mon travail.

Si je n'aimais pas l'étude, ce motif seul ne suffirait-il pas pour me la faire chérir? M. Clerc est content de moi. M. Chachuat m'a donné de grandes espérances; il m'a dit que si je ne surpassais pas les plus forts de ma classe, du moins je les atteindrai facilement.

Je ne suis pas, comme vous l'avez cru, le seul qui suive le cours de mathématiques, sans celui de

logique. Sept élèves sont dans le même cas. Tous ceux qui veulent aller à l'École polytechnique laissent la philosophie pour n'écouter que M. Clerc. De plus, ils ont encore des leçons particulières. Ce n'est qu'après avoir bien réfléchi que je me suis décidé à vous demander la permission de prendre aussi des répétitions. J'ai vu qu'elles m'étaient trop nécessaires pour pouvoir m'en passer.

Les examens du trimestre approchent ; faute du secours que les autres ont eu, je craindrais de ne pas répondre aussi bien que ceux qui ont sans doute moins travaillé que moi. Je ne perdrai pas courage, si vous me refusez, je comprendrai que vous ne le pouviez certainement pas.

Adieu, mon cher père, je vous aime tendrement.

EDGAR QUINET.

V

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Lyon, janvier 1818.

Mon bon oncle Destaillades est venu me voir hier, chère maman, il m'a fait sortir ; nous sommes allés nous promener ensemble, mais mon cœur était trop oppressé pour que je pusse être gai. Comme il se souvient tristement de la mort de sa fille ! C'est depuis cette époque que, désespéré, découragé, il a presque abandonné la médecine, cet art ingrat qui ne lui servit qu'à être assuré plus tôt de la mort de son enfant chéri.

Tu me gronderais aujourd'hui, mais voudrais-tu m'empêcher d'être triste quand il y a si longtemps que tu ne m'as écrit ? Envoie-moi une lettre et je serai bientôt comme tu désires.

Mon bulletin t'a peut-être fait de la peine ; s'il ne répond pas à tes espérances, ne m'accuse pas, ma bonne mère ; je travaille tant que je puis ; mais comment arriver aux premières places ? les élèves qui font ce cours pour la seconde année ont

trop d'avantages sur moi pour que je les surpasse. Tu voulais prendre encore sur ta petite rente l'argent nécessaire pour deux mois de répétitions! N'aimerais-je pas mieux travailler jour et nuit, s'il le faut, que d'abuser ainsi de ta bonté? Les cinquante francs d'étrennes de ma tante, dont tu m'as permis de disposer, pourront-ils m'être plus utiles? Réserve-les donc aussi à cet usage; ce sera pour moi un bien grand plaisir que de t'avoir épargné cette dépense et une petite gloire que d'employer mon argent pour mon instruction.

J'ai acheté hier les psaumes de David pour lesquels j'ai un goût singulier; il me semble que je ne trouve nulle part de si grandes idées.

Que te dire de Gelin? sa conduite est si uniforme, ses paroles si bien prévues que ce récit ne te plairait guère. Il a cependant changé sa façon de penser; l'état de notaire qui le charmait tant, lui paraît ennuyeux, aride; c'est vers la place du pédagogue Raveau qu'il a les yeux fixés; c'est cette vie qu'il désire, cette charge qu'il brigue. Il me demande sans cesse si je crois qu'il finira par avoir assez de talent pour pouvoir la remplir.

Je pense souvent à M. Bléchamp, je ne sais pourquoi; je l'aime, je me demande ce qu'il fait, ce qu'il lit.

Adieu, ma mère, adieu, je t'aime trop peut-être.

EDGAR QUINET.

VI

Lyon, 24 février 1818.

C'est dans tes lettres, chère mère, que je trouve mon plaisir, mon bonheur. Tu me parles comme je voudrais qu'on me parlât toujours, tu instruis mieux mon cœur, tu me fais plus aimer Dieu que tous les discours que j'ai lus ou entendus [1]. Tu ne peux pas te représenter ce que j'éprouve en recevant une de tes lettres; je sens mon cœur palpiter, j'oublie tous mes maux, je suis dans un état que je voudrais faire durer toujours. Je montre quelquefois tes lettres à l'inanimé Gelin qui semble alors se dérider un peu et donner quelque signe de vie. Il est d'ailleurs bon et doux, et sans aucune prétention.

J'ai aussi, comme toi, un goût très-vif pour les livres; je les dévore. Oh! combien de fois j'ai désiré être seul avec toi pour lire et profiter de tes remarques dictées par le goût. Jamais je n'ai senti comme à présent le désir de savoir, jamais je n'avais encore goûté le plaisir qu'il y a à s'instruire. Conserve-

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 113.

moi ton amour pour les livres, toi qui dans mes temps de *perversité*[1] savais même me faire prendre plaisir aux tragédies de Corneille et de Voltaire.

S'il vient ici quelqu'un de Charolles, je renverrai les livres que j'ai lus; ils ne pourraient que se perdre ou se déchirer.

La maladie de Charles Bruys m'a fait bien de la peine ; je lui ai écrit.

Porte-toi bien, ma mère chérie, pour mon repos, pour mon bonheur.

EDGAR QUINET.

J'ai une certaine consolation en pensant que j'ai eu si peu d'amusements pendant le carnaval, c'est de savoir que tu en as eu.

[1] Voyez Lettre du 27 décembre 1821.

VII

Lyon, 16 mars 1818.

Si je suis resté quelque temps sans t'écrire, ma chère mère, c'est que je voulais attendre la fin des troubles où nous avons été, pour pouvoir t'en rendre compte. Notre collége a présenté longtemps l'image d'une petite sédition. On a vu des espèces de furieux. On renversait les chaises des maîtres d'études, après les avoir chassés eux-mêmes de la salle. Ni le censeur, ni le proviseur ne pouvaient se faire entendre. Tout ce feu n'a duré qu'un moment, après quoi il ne nous est resté que l'étonnement.

Cela se tramait sourdement depuis longtemps. L'exemple des autres lycées en avait donné l'idée ; l'insulte faite à un de mes maîtres a servi d'encouragement. Enfin on a éclaté. Nous nous sommes enfermés le soir, après avoir éteint les chandelles, et nous avons fait le bruit le plus effroyable. Le lendemain, le proviseur voulut nous parler ; mais le murmure sourd, confus qui s'éleva, l'empêcha de continuer.

Il fit appeler dans sa chambre six élèves qu'il

avait remarqués et il les renvoya aussitôt. De ce nombre étaient C... et P... dont le père et la mère accoururent aussitôt de Mâcon pour supplier le proviseur, mais en vain. Il voit que le mal est trop grand ; il est sourd à toutes les plaintes. Hier j'ai vu une dame, les larmes aux yeux chez le proviseur, elle en est revenue désolée. Ah ! j'ai trop bien senti en ce moment combien je serais malheureux, pour qu'il m'en arrive jamais autant.

La vue de ces parents si tristes avait tant abattu les esprits, qu'il semblait que tout était fini ; quand le lendemain, les élèves de la seconde salle où l'on n'avait encore chassé aucun, se lèvent pendant la nuit et courent dans leur étude. Là, ils préparent tout, pour soutenir un siége, ils amoncèlent les tables contre les portes, réunissent leurs livres et leurs chandeliers pour assommer le premier qu'ils verraient. Cela fut fait avec tant d'adresse que le maître qui couchait à côté d'eux ne s'en aperçut pas. Ils passèrent tous devant sa tête sans qu'il se réveillât.

Lorsque tout fut bien disposé, ils sortent tout d'un coup du silence, poussent des cris des plus horribles, frappent leurs bureaux, lancent les bancs contre les portes et les murs.

Pense comme ce bruit devait être étonnant au milieu de la nuit, des ténèbres. Les maîtres accourent et l'un d'eux, qui tendait sa tête au travers de

la porte, reçut un seau d'eau en plein visage. Ils assemblent les domestiques qui avec de grosses bûches forment le bélier et frappent les portes avec furie; d'autres tâchent de les couper avec des haches.

Le bruit ne cessait pourtant pas et les élèves opposaient le plus de résistance qu'ils pouvaient.

Cependant au bout d'une heure de combat, les portes furent brisées; un domestique entra, et il eût la main presque coupée par une bouteille qu'on lui jeta. Le proviseur et le maître entrèrent ensuite. Il y eut aussitôt huit élèves chassés; on en renverra douze encore, de sorte, qu'en comptant ceux de Marseille, vingt à peu près seront hors de la maison.

Tout cela s'est fait sans qu'on ait eu aucun but, ni aucun sujet de révolte; aussi a-t-on cessé dès que les principaux chefs ont été chassés. J'ai eu le chagrin de voir Bouvard, un de mes meilleurs amis, renvoyé, sans argent, sans ressources, ayant une mère pauvre, et éloignée de lui de deux cents lieues. Comme elle va être désolée en le revoyant ainsi! Elle l'aime tant!

Il n'avait point d'argent pour retourner à Vannes, en Bretagne, qui est son pays; nous lui avons fait entre nous une quête dont j'ai eu le plaisir de donner le premier l'idée; il a eu par là deux cents francs. Le proviseur de son côté lui a donné

cent douze francs de son trousseau, de sorte qu'il ne sera pas forcé de mendier pour ainsi dire de porte en porte pour retourner chez lui. Il m'a assuré que comme sa conscience ne lui reprochait rien de honteux, il serait dans son malheur parfaitement tranquille s'il ne voyait pas toujours devant lui sa mère désespérée et lui reprochant ses larmes.

Ah! qu'il y a longtemps que je n'ai été si vraiment triste. Je sens tant son état et son avenir!

J'ai bien besoin d'une de tes lettres. Garde-moi, je t'en prie, soigneusement celles que je te rendis l'année dernière et celles d'avant. Ce sera pour moi un extrême bonheur de les conserver et de les relire toute ma vie.

EDGAR QUINET.

VIII

Lyon, 28 mars 1818.

Tes inquiétudes sur ma conduite et mon bon sens m'ont vivement affligé, ma chère mère, d'abord parce que je sentais ton mal et ensuite parce que j'ai vu le peu de confiance que tu as dans mon esprit et ma raison. Il faut d'abord que je te tranquillise, je tâcherai ensuite de me disculper.

Le désordre a cessé; il s'est fait une espèce de traité entre nos maîtres et nous; on a pour ainsi dire promis de part et d'autre d'oublier ce qui venait de se passer. Ceux qui ont été renvoyés, sont retournés chez eux, bien tristement à la vérité, mais cependant sans se pendre.

Les autres ont profité de l'exemple et ouvrent les yeux. Enfin, rien n'annonce plus le moindre trouble, on ne s'aperçoit pas même qu'il y en ait eu. Pendant ce temps d'orage nos études n'ont point, comme tu le dis, ressemblé à celles qui se faisaient sous le règne de M. Terrat [1].

Les classes n'ont été ni fermées ni abandonnées,

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 137.

et il n'entre dans l'esprit d'aucun élève d'insulter un des professeurs, et à plus forte raison M. Clerc que nous aimons tous à cause de l'intérêt si vrai qu'il prend à nous. Il est très-content de moi. J'ai été le troisième dans la dernière composition de physique.

Je ne t'ai pas dit que Lapierre avait été d'abord chassé, mais ensuite rappelé par le proviseur qui le reconnut innocent. Jayr, dans tout cela, ne s'est pas trop avancé; il a suivi comme beaucoup d'autres l'impulsion, sans cependant trop s'exposer.

Tranquillise-toi donc, ma bonne mère, et sois sûre que l'idée du mal que je te ferais m'écartera toute ma vie du chemin des erreurs, si celle du devoir n'était plus assez forte. Ce n'est pas que dans tout cela j'aie été absolument irréprochable. Quel mérite aurais-je en résistant à l'erreur, si je n'éprouvais jamais aucune tentation? J'ai suivi d'abord le torrent, mais en même temps j'ai cherché le but de cette révolte, je l'ai demandé partout, les chefs eux-mêmes n'ont pas su me répondre. Après cela, me penses-tu assez fou pour croire que sans raison et sans but j'expose mon bonheur, le tien, assez stupide pour me laisser conduire au mal sans réfléchir?

Bouvard est parti en emportant avec lui les regrets de tous les élèves et surtout les miens.

Il m'a promis de m'écrire et de me raconter ce

qu'il deviendrait. Je crois qu'il ne se présentera pas d'abord à sa mère, mais qu'il ira à Nantes, vers un parent qui, en le protégeant tant qu'il pourra, lui fera obtenir peut-être dans un vaisseau la place de premier mousse. Quelle destinée! quel avenir!

Mon maître de violon est toujours content de moi; il me fait jouer maintenant un concerto de Rode. Quelle mine a la nouvelle demoiselle*? A-t-elle l'air aussi domptée que les autres? Écris-moi vite, je te prie, pour me dire que tu es rassurée.

EDGAR QUINET.

IX

Lyon, 8 avril 1818.

J'éprouve toujours un plaisir secret en voyant quelqu'un qui vient de près de toi, ma chère maman, avec qui tu as parlé et dont l'esprit est un peu conforme au tien. Tu as donc bien mal aux yeux, puisque M. Villedet s'en est aperçu? Soigne-les, je t'en prie; ta santé est ma vie, sois donc heureuse et bien portante.

Ces mathématiques m'ennuient beaucoup moins que je ne pensais; j'y prends un vrai plaisir, je serais certainement fâché de les quitter. M. Clerc m'a promis des répétitions après Pâques, parce que nous commencerons alors une étude plus difficile, ce sera l'application de l'algèbre à la géométrie.

Nos dîners de carême ressemblent parfaitement à ceux que faisait autrefois mon père chez M. Brissot. Nous avons eu ce soir à souper la trente-neuvième omelette et le vingt-septième plat de haricots, de suite. Vois à quoi le dégoût peut porter; dans la rébellion du second quartier, lorsque le maître et les domestiques brisaient les portes, on a entendu

les voix de plusieurs élèves qui criaient : « Plus d'omelettes ! Plus de haricots ! » Hélas ! ils n'ont pas été écoutés.

Je me console de tout avec ma musique, comme toi avec ton dessin. On nous a donné une demi-heure de plus au dessin ; je fais des têtes, et rien que des têtes. Mais toi, dis-moi aussi ce que tu fais, quels livres tu lis ? Cette traduction de Tacite que tu avais emportée, t'en es-tu servie? J'ai peu de temps pour lire, mais je m'en dédommagerai aux vacances avec toi; pourvu que tu n'aies plus ta *Novice de Saint-Domingue.*

Tandis que je n'aperçois ici le ciel brumeux qu'à travers nos grilles, tu vas revoir le printemps et ses bocages à ce charmant Ouilly [1].

C'est sous nos voûtes obscures, dans nos cours entourées de murailles que l'on regrette vivement la campagne; tu peux en jouir à Charolles sans sortir de la cité. J'ai peur que ce voyage ne soit pas si gai que celui que nous y fîmes ensemble il y a un an.

J'ai eu des nouvelles de ma tante de Trévoux [2] par deux dames qui sont venues me voir de sa part et prier le censeur de me laisser aller passer la Pentecôte avec elle. Il l'a promis. Si cette petite tentative réussit, je te le dirai. Mon oncle est à

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 260.
[2] *Ibid.*, p. 124 et 125.

Avignon, pour apprendre, je pense, à faire sa poudre magique. Il en est tout ébahi et croit que bientôt tout « dans ses heureuses mains va se changer en or. »

Je le lui souhaite.

EDGAR QUINET.

X

Lyon, 11 mai 1818.

Je te remercie, chère mère, d'avoir quelques espérances sur moi ; elles font ma gloire, ma joie, en même temps elles redoublent mon courage. Ce sont pour moi les premiers applaudissements qu'on donne à l'athlète qui sort de la carrière. Je sens maintenant le bonheur qui consiste à plaire à ce qu'on aime; le désir d'y parvenir rend l'homme le plus médiocre capable des plus grandes choses. Quelle douceur de se dire : J'ai travaillé au-dessus de mes forces, mais ce que j'aime m'en sait gré, mais c'est pour ce que j'aime!

Oh! n'est-ce pas là le bonheur le plus vrai?

Après ta lettre, celle de M. Baudot [1] m'a fait un plaisir tout différent. Comme il est gai dans son exil, quand il se moque de sa lady ; comme il est triste et sensible, en pensant à toi ; et que tu dois le regretter!

Je suis vraiment inquiet du pauvre Charles Bruys avec qui je me suis amusé tant de fois. Si

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 136.

je ne le revoyais plus?... Je ne veux pas m'arrêter à cette idée. J'étais si fier de notre jeunesse; elle me paraissait à l'abri du danger. Je n'avais jamais pensé qu'on pût mourir si jeune. Je viens comme cela m'arrive souvent de relire tes lettres, depuis celle où tu parles de sa légère indisposition jusqu'à celle où les médecins et l'art l'ont abandonné. Quel horrible moment pour ses parents!

Tu ne me parles plus que de mort, de maladies, de cris et de misères. Cette pauvre famille Bertonnier, comme elle a changé! Quand nous sommes arrivés pour la première fois à Charolles, elle était encore heureuse. Comme le temps emporte tout! Pauvre Jules! aurais-je autrefois pensé que tu serais si malheureux!

Voilà encore une mort que tu m'annonces et qui me fait une véritable peine. J'aimais Gustin et j'étais habitué à l'avoir à Certines; quand j'y retournerai il me manquera bien. Je l'y ai toujours vu, je ne songeais pas qu'un jour il n'y serait plus. Je suis sûr que sa mort n'a pas été comme celle de sa femme; elle n'a pas été celle d'un méchant.

Je suis ici avec Gelin[2] parfaitement, comme tu étais avec madame Bruys. C'est un bloc de marbre insensible au plaisir comme à la douleur; il est sans vie, sans énergie, le feu de la jeunesse n'a

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 107.
[2] *Ibid.*, p. 249.

rien fait de lui ; c'est un vieillard et un vieillard usé.

Il veut absolument que je l'aime, il me dit qu'il me chérit sur le même ton qu'il me dit : bonjour.

« A tous ses beaux discours, je suis comme une pierre. »

Il me répète cent fois dans la journée que je ne partage ni son amitié, ni ses transports ; mais la manière dont il me débite cette *sentence* m'a déjà glacé pour toujours.

Il semble que toutes les actions de sa vie soient égales pour lui ; jamais de changement dans son humeur, de variété dans ses *discours*. Il reçoit les lettres de ses parents sans joie ni tristesse, il leur écrit parce qu'il faut qu'ils sachent ses places de composition, et ce que le professeur a dit de lui.

Comme il s'aperçoit vite au contraire si j'ai reçu une lettre de toi ou non. Il me poursuit alors, mais je m'échappe, seul dans mon cabinet de musique [1], et j'y passe quelques moments délicieux. Je relis cent fois ta lettre et toujours je voudrais la relire ; je te vois, je t'entends, je te parle. Je ne pense plus ni à mes ennuis, ni à mes études ; c'est toi, toi seule que je vois. Le souvenir de ma sœur entre pour beaucoup aussi dans mon bonheur. Ce n'est donc pas un préjugé de frère, elle est donc vraiment belle et charmante? Avec quelle tendresse

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 226.

M. Baudot en parle! il l'appelle petite tête de Vénus de Médicis.

Vois-tu souvent le suranné M. Bléchamp? Dis-lui que toutes les fois que je lis les Géorgiques et surtout l'épisode d'Aristée, je pense à lui.

Térence, Lucain et Juvénal l'amusent-ils après Homère? Il me trouvera bien ignorant dans les anciens, mais je me remettrai aussi entre ses mains pour me défaire de cette *éburonie*.

M. Clerc a commencé le 1er mai à me donner des répétitions de mathématiques qui me sont très-utiles; je sens cependant que pour la première année j'aurai de grandes difficultés pour être reçu à cet examen. Je ne suis pas encore assez familiarisé avec tous ces termes ni assez ferme sur ces matières pour ne pas m'intimider devant l'examinateur.

Ce n'est pourtant pas une marque de paresse ou de stupidité, puisque tous ceux qui se présentent ont déjà étudié l'année dernière le cours que nous suivons à présent. M. Clerc me donnera quand je partirai un certificat de travail et d'application.

Voilà une bien longue lettre, ma chère mère. La cloche sonne. Adieu.

EDGAR QUINET.

XI

Lyon, 31 mai 1818.

En recevant ta grande lettre, ma chère mère, j'étais transporté de joie; mais mon plaisir a duré peu de temps; plus je lisais, plus j'apercevais dans tes paroles quelque chose de sinistre, d'extraordinaire. Je sentais que tu allais m'apprendre une fatale nouvelle, je n'osais plus continuer. L'incertitude me parut plus affreuse encore, mon cœur battait, mes mains tremblaient. Faut-il te l'avouer, quand je vis que cela me regardait de moins près, je respirai... Mais qu'il fut court cet instant! Je n'avais encore jamais versé de larmes sur la mort de personne; que les premières ont été amères. Pauvre Charles, je ne le reverrai jamais!... Que ce mot *jamais* est affreux.

Je me réjouissais tant de le retrouver à Charolles. Comme tout est changé! Ce que j'avais aimé avec lui, me deviendra insupportable. Passerai-je devant sa maison sans douleur? Irai-je en bateau sans me souvenir qu'il y est venu avec moi? Ne dis pas que je le regrette trop. Pense que je ne

le reverrai jamais. C'est le seul jeune homme avec qui j'aie été en parfaite union, avec qui je n'aie jamais eu la moindre dispute.

Te souviens-tu de ce dernier soir chez madame Bruys? Je devais partir ainsi que Charles le lendemain; nous nous consolions en nous promettant de nous revoir à la fin de l'année. Nous comptions déjà les chasses que nous ferions, le gibier que nous tuerions. Qui eût pensé alors que nous allions nous séparer pour toujours? Il semblait si frais, si fort, que j'enviais sa santé tout bas. Sur quoi faut-il compter? Peut-être a-t-il beaucoup souffert dans sa longue maladie, peut-être a-t-il désiré la mort pour mettre fin à ses douleurs. Que d'horribles pensées me viennent! L'a-t-on bien soigné? En mourant, ses yeux ne cherchaient-ils pas sa mère? Pauvre madame Bruys! « J'ai un pressentiment que je ne puis vaincre, » disait-elle.

Oh! que l'état de mère est déplorable, alors qu'il s'agit de la vie de son enfant! Va à Ouilly, console cette mère désolée.

Ah! dis-moi si pendant toute ma vie je n'aimerai une personne que pour en être séparé!

Avec quel plaisir je te remercierais de tout ce que tu m'as envoyé si je n'étais si triste; je t'embrasse bien tendrement.

EDGAR QUINET.

M. Mayet m'a donné le reçu et en même temps un exemple mémorable d'économie : deux sous manquaient, il a exigé que je lui fisse un *bon* dans lequel je certifierais, moi, Edgar Quinet, lui être dû la somme de deux sous.

XII

Lyon, 3 juillet 1818.

Je m'attendais bien, ma chère mère, à cette triste nouvelle, je l'avais déjà apprise par une lettre que Gelin reçut de ses sœurs, elles lui disaient en *post scriptum :* « Rien d'autre à te marquer en ce moment, si ce n'est la mort de Charles Bruys. » Cette manière de s'exprimer si ridicule et dont j'aurais ri s'il ne s'agissait d'un de mes amis, ne me frappa pas au premier abord ; mais je me rappelai ces paroles de madame Bruys : « J'ai un noir pressentiment. » Moi aussi je l'avais ce noir pressentiment ; et je me mis à pleurer.

Quand ta lettre est arrivée, j'ai éprouvé une espèce de repos en voyant qu'il a peu souffert, qu'il a quitté la vie avec tant de courage et de résignation.

Il est heureux maintenant ; sa vie a été si innocente, si pure, il n'a point d'erreur à expier, peut-être n'a-t-il jamais fait une action dont il se soit repenti. Quand j'ai réfléchi à tout cela, la pitié que j'avais pour lui s'est tournée vers ses parents, sur-

tout vers sa sœur. Que deviendra-t-elle, si elle aimait tant son frère?

M. Regnaud me sera utile pendant les vacances, mais crois-tu que tous ces maîtres que tu prétends me donner soient nécessaires pour chasser mon ennui? Pourquoi me connaître si peu? Avec toi, avec ma sœur ne serai-je pas assez heureux? Adieu, je t'aime et t'embrasse.

EDGAR QUINET.

XIII

Lyon, 13 juillet 1818.

Je viens de recevoir ta lettre avec celle de ta sœur que je commence à bien aimer. Comme son malheur la rend intéressante. Oh ! je suis sûr de la chérir puisqu'elle te ressemble. Je me suis déjà senti une vive émotion pour elle quand tu m'as dit que le son de sa voix avait tant de ressemblance avec le tien et que tu m'as raconté ce qui était arrivé à un monsieur qui l'entendait dans une chambre tout à côté de celle où il était. Je pense à elle avec attendrissement quand je me rappelle qu'en revenant de Paris, en 1808, elle m'a pris en passant chez M. Salles, et qu'après m'avoir assis sur ses genoux, elle versa des larmes. Je me mis aussi alors à pleurer, en lui disant : Es-tu fâchée de me voir, ma tante? Et nous continuâmes ainsi à pleurer jusqu'à ce que la voiture s'arrêtât devant ta maison.

Quels secours j'attends de cette bonne tante quand je serai à l'École polytechnique! Je pourrai la voir souvent puisqu'on peut sortir une fois par

semaine. J'irai trouver près d'elle des encouragements si je me refroidissais, du repos quand je serai triste et inquiet. Que mon état sera différent de celui où je suis maintenant! Plût à Dieu que le travail pût remplacer les années! Mais hélas! il n'en est pas ainsi! Pendant que j'étudiais seulement ce latin qui fit longtemps mon désespoir et qui fait maintenant mes délices, mes camarades se préparaient bien longtemps avant moi. Aussi ne sont-ils pas neufs et timides comme je le suis. Ils marchent sans rencontrer d'obstacles, tandis que tous ceux qui sont survenus cette année avec moi tombent à chaque pas. Ils ont vu l'année précédente ou dans leurs répétitions beaucoup de choses qui sont exigées dans l'examen et que nous n'aurons pas le temps de voir en classe, à cause du grand nombre d'autres questions que nous avons à traiter pour terminer ce cours. Je voyais bien que cette année mes prétentions à l'École polytechnique ne seraient pas fondées. Cependant j'ai demandé les conseils de M. Clerc; il m'a répondu avec beaucoup de douceur et de bonté qu'il ne me conseillait réellement pas de me présenter cette année à un examen, cela ne pourrait servir qu'à me décourager; que si j'attendais l'année prochaine, je serais sûr d'être reçu avec un très-bon numéro, tandis que maintenant il me serait presque impossible de répondre, puisque je n'ai pas vu tout ce qui est

exigé dans l'examen et qu'il me reste peu de temps à repasser, car il est obligé de conduire la classe fort vite. Il a ajouté que ceux qui se présentaient cette année, voyaient tous au moins pour la seconde fois ce cours ; qu'un élève le suivait pour la troisième fois ; qu'ils étaient beaucoup plus âgés que moi, et qu'en entrant l'année prochaine, je serais encore un des plus jeunes ; car il faut avoir seize ans et demi pour être admis à l'École polytechnique. Que d'ailleurs il était très-content de moi et prêt à me donner des certificats de travail, quand je le voudrais.

Tu t'attendais bien à cela, ma chère mère ; pendant les vacances tu me disais : Je t'assure que je n'espère pas le moins du monde que tu sois reçu.

Songe que l'année prochaine je suis sûr d'être admis au nombre des bons, tandis que cette année, même si j'eusse pris des répétitions tout le temps, peut-être aurais-je pu être reçu, mais au nombre des mauvais. J'aurais langui à cette École sans plaisir, sans succès et je serais sorti pour être enseveli dans quelque *mine de charbon ;* c'est là qu'on envoie ceux qui ont obtenu les mauvais numéros.

Je te prie de ne plus t'inquiéter de la manière dont je passerai mes vacances ; je serai près de toi, cela me suffit. Nous aurons des livres que nous

lirons ensemble; quand tu sortiras, quand je ne pourrai être près de toi, j'étudierai les mathématiques; je voudrais que tu me fisses faire par le menuisier un tableau qui aurait quatre pieds de long et trois et demi de large. Il le noircirait avec de l'encre sans y mettre d'huile, cela empêche la craie de marquer. Gelin et moi nous serons libres le 1er septembre. Prie mon père de ne pas nous laisser languir après cette époque.

EDGAR QUINET.

XIV

Lyon, 29 juillet 1818.

Je viens de recevoir, chère mère, ta lettre qui me tire de beaucoup d'inquiétude. Je craignais que ce retard de mon examen te parut très-funeste, qu'il ne dérangeât tes plans, tes espérances. J'avais bien le sentiment de mon entière innocence, je voyais assez qu'il n'y avait nullement de ma faute, mais je me mettais à ta place et il me semblait que j'allais recevoir de toi quelques foudroyantes paroles. Je te remercie bien tendrement ainsi que mon père, à qui M. Clerc rendra un très-bon témoignage de mon travail.

Malgré l'état piteux où je suis réduit, je me décide à attendre l'arrivée de mon père pour me remettre sur le pied d'un *honnête homme*. Une seule chose m'inquiète, c'est d'être obligé d'attendre ici que ces vêtements soient finis; j'aimerais cent fois mieux aller t'embrasser *pingre* et *décousu* plutôt que paré et magnifique, si je devais perdre un jour. Pour surcroît de malheur, Gelin

se fera habiller dans le même temps. Quel remède à tout cela, si ce n'est que mon père vienne ici deux ou trois jours plus tôt. Conjure-le, par tout ce qu'il y a de plus sacré. Si l'on commence par les habits de Gelin, je pourrais attendre les miens à Trévoux.

Voici une lettre pour madame Bruys que je soumets entièrement à ta sage critique. Pourquoi me dis-tu, après m'avoir si bien repris sur quelques fautes : « Pardonne-moi mes conseils. » Oh ! ma chère maman, avec qui veux-tu que je prenne cette facilité, cette élégance que je remarque dans tes lettres, si ce n'est avec toi?

J'ai vu, je ne sais où, que plusieurs auteurs latins très-distingués puisaient dans la conversation des femmes ce goût, cette pureté qu'ils auraient vainement cherchés ailleurs. Ce n'est pas que je prétende en profiter comme eux.

Mon premier maître à qui j'ai prêté constamment une oreille attentive n'aurait pu m'apprendre qu'à éviter quelques fautes grossières. Sa manière méthodique, monotone qui place tout en préceptes arides (inutiles, quand on n'a ni plus d'esprit ni plus de génie que lui), rebutait invinciblement l'élève. Tu vois que de toi seule je puis attendre des conseils salutaires; ne me les épargne pas, je t'en conjure.

Adieu, j'envie cent fois par jour le sort de

Gelin qui vous verra longtemps avant moi. Fais en sorte, je te prie, que je reste peu de temps à Trévoux et encore moins à Bourg.

EDGAR QUINET.

As-tu pensé à mon tableau de mathématiques?

XV

Lyon, 11 août 1818.

Si je ne savais pas que tout ce que tu me dis part de ton cœur, je penserais que c'est pour te venger de cette lettre « dépourvue d'agréments » que tu m'écris celle où tu allies à la tendresse les conseils et la philosophie. Je tâcherai donc de supporter ces jours passés loin de toi le moins tristement possible ; dans le moment de découragement je relirai ta lettre, elle me dira toujours que tu veilles sur moi. Ce n'est pas le temps de Trévoux que je redoute le plus, mon oncle, ma tante sont si bons pour moi, mais ce séjour à Bourg, ma patrie[1].

J'espère que je resterai au moins aussi longtemps dans mon cher Certines que je n'échangerais pas contre Tivoli, ni contre les vallées les plus charmantes de la Grèce, quand tu y es avec moi.

J'ai passé la journée de jeudi très-heureusement ; ma tante Destaillades est venue avec Octavie me faire sortir de mon repaire, elle a été excellente. C'est exprès pour moi qu'elle vient de Trévoux,

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 120-121.

aussi ne m'a-t-elle pas quitté de toute la journée, elle m'a mené partout où elle pensait que je trouverais quelque plaisir. Nous sommes allés au musée où nous avons vu des urnes antiques, des restes de tombeaux romains, une momie égyptienne, et des fouets garnis d'épingles avec lesquels les pénitents du treizième siècle se fustigeaient et se mortifiaient sans relâche pour obtenir plus facilement de Dieu la grâce dont ils avaient besoin. J'ai eu envie d'en prendre un des meilleurs que je porterais à M. Bléchamp. Nous avons parcouru une salle immense de tableaux que notre ignorance ne savait peut-être pas assez admirer. Nous en sommes sortis, pour aller à la salle Guyot que j'ai trouvée très-grande et très-belle, mais dont je m'étais fait une idée si brillante qu'elle m'a étonné bien moins que je ne pensais. A cinq heures nous sommes allés à la Comédie où je me suis fort amusé. J'ai quitté ma tante à huit heures pour rentrer dans ma caverne, ce qui m'a laissé encore tout triste pour le lendemain. Elle a été si bonne, si aimable que je me ferais un grand plaisir de passer quelques jours à Trévoux si je t'avais vue avant. Mon oncle a repris sa basse avec tant d'ardeur qu'il en joue du matin au soir. J'espère qu'il n'aura pas perdu cette frénésie quand j'arriverai. Il donne des concerts avec tous les messieurs de Trévoux au bénéfice des pauvres, pendant que ma tante, qui était à Bourg,

revient et est obligée de payer pour rentrer chez elle, où le concert se donnait.

Dis-moi, je te prie, qui a remplacé à Certines notre pauvre Gustin. Parle-moi de M. X. Sa nouvelle sœur n'a-t-elle apporté aucun changement dans sa retraite et sa gravité? J'espère pour son bonheur, qu'il n'a pas manqué une minute de la messe de dimanche dernier. Dis-lui cependant bien des choses de ma part. Adieu. J'attends tes lettres impatiemment.

EDGAR. QUINET.

XVI

Lyon, 14 août 1818.

Mes chers parents, voici le dernier bulletin que je vous enverrai cette année ; puissiez-vous en être contents et assurés de la bonne volonté que j'apporte à mes études. J'en sens l'importance, comme vous. Quand mon père viendra me chercher il ne recevra que de bons témoignages de ma conduite et de mon travail. M. Clerc est très-content de moi et m'a loué de ce que, loin de me dégoûter des mathématiques, j'étais décidé à les embrasser ; il m'a donné beaucoup d'espérance et d'encouragements.

Nous comptons bien Gelin et moi sur mon père pour le dernier de ce mois. S'il a jamais été pensionnaire, il doit se souvenir de l'impatience avec laquelle il attendait ces jours, et surtout ses parents. Il y a dix mois entiers que je ne vous ai vus. Ah ! ne retardez pas ce moment ; je vous aime et vous embrasse.

EDGAR QUINET.

XVII

Lyon, 23 août 1818.

C'est en vain que tu veux calmer, modérer mon impatience, chère maman, en me retraçant les maux attachés à tous les plaisirs d'ici-bas.

Tu ne fais que l'exciter davantage. Je te reverrai, je te répéterai ces vers de Lucien :

« Il n'est point de désert, où brille ton sourire. »

Ma sœur participera à mon bonheur ; le matin, nous irons recevoir ta bénédiction en te portant des fleurs cueillies dans le jardin... Jours divins, quand arriverez-vous !

Notre composition est achevée ; j'ai peur que mon application ne m'ait pas tenu lieu des années que mes camarades ont en plus. Ah ! mes chers parents, si mes travaux ne sont pas couronnés, ne prenez pas, je vous prie, une mauvaise idée de votre fils. Souvenez-vous que je suis le plus jeune des prétendants, et qu'arrivé à leur âge, j'obtiendrai aussi leurs lauriers.

Si mon père pouvait me faire sortir le jour de

la distribution et m'épargner ce spectacle, il me rendrait un grand service.

Si mon père voulait être ici, ce jour-là, il faudrait qu'il partît dimanche 29 août. Adieu, je brûle de vous revoir.

EDGAR QUINET.

XVIII

Lyon, 30 août 1818.

Je ne veux pas partir d'ici, chère mère, sans répondre à la lettre où tu me parles du peu de plaisir que tu auras à me revoir ; c'est la première fois que tes conseils n'ont fait, ne t'en déplaise, aucune impression sur moi. Tu emploies tout ton esprit à me prouver que tu n'en as plus ; dans le même moment tu me charmes, pour me montrer que tu n'es plus aimable. Combien ce que tu disais un jour est vrai : « Quand la nature vous a doué de ces grâces qui plaisent tant, de cet esprit qui n'exclut pas la sensibilité, rien ne saurait vous empêcher d'être aimable, ni les soins du ménage, ni les soucis. » Oui, il faut que ce soit bien vrai, puisqu'au milieu de toutes tes inquiétudes tu conserves tant d'esprit et de bonté.

Juge donc si je dois désirer, moi, de te revoir ; je n'aurai à Charolles ni fêtes, ni concerts, il est vrai, mais je t'aurai, toi et ma sœur. J'aurai mes bons vieux auteurs qui m'apprendront à jouir du présent et à me reposer sur l'avenir.

Combien j'envie le sort de Gelin qui me précède auprès de toi. Tu verras cet excellent garçon aussi pacifique que l'année dernière. Il est précisément comme ce monsieur dont tu parlais un jour, il ne lui manque absolument que la vie. Il a beaucoup travaillé cette année, mais la rhétorique qui demande quelque souffle de vie n'a pas été pour lui une carrière bien distinguée. Au reste Gelin est un bon et brave homme, que j'estime le plus au monde.

Oh ! maman, c'est peut-être la dernière lettre que je t'écris avant de te revoir ! Presse mon départ pour Charolles. Adieu, je te reverrai bientôt. Oh ! bonheur !

EDGAR QUINET.

XIX

Nantua, 12 septembre 1818.

Des jours de liberté et cependant pas un de bonheur, ma chère mère. Tous les plaisirs sont fades, ennuyeux quand l'âme désire ce qu'elle ne peut avoir. Oui, mon âme est si remplie de toi que toujours je te cherche, je t'appelle ; si j'eusse pu être distrait en ce moment, je l'aurais été par toutes les courses que j'ai faites et par la bonté avec laquelle m'ont reçu tous mes parents.

Mon père a été pour moi aussi bon, aussi doux qu'il l'a pu et m'a promis toutes les distractions qui lui ont semblé devoir me faire plaisir. Je suis sorti le jour même de la distribution ; j'ai parcouru avec lui et avec Gelin toutes les boutiques de marchands de choux et de vendeurs de couteaux ; nous sommes arrivés enfin chez le tailleur qui m'a fait un habit et un pantalon bleus, un gilet de poil de chèvre ; j'ai acheté un bolivar ; tous ces ornements m'ont fait grand plaisir, puisqu'ils seront tout frais quand j'arriverai près de toi, pour qui seule je me dépouille de mon stoïcisme.

Nous avons été d'abord deux jours à Trévoux chez ma tante Destaillades, avec le brave Gelin ; sa face est toujours si tranquille et si glacée, que l'ennui dont il semble pénétré influa beaucoup sur moi ; depuis qu'il est parti, les grâces et l'esprit de ma tante m'ont remis dans mon ordinaire.

Nous enviâmes le bonheur de Gelin, sa bonhomie et ses vertus qui lui coûtent si peu. Dimanche nous arrivâmes à Bourg; ma grand'mère nous reçut très-bien et nous invita à diner. Le lendemain nous retrouvâmes mon père à Certines, sans servantes, sans autre secours que la femme de l'homme d'affaires, qui, en fait de cuisine, est une Canidie. Ma tante prit pitié de son sort et, malgré sa faiblesse et sa fièvre, elle passa tout son temps à la fumée de la cuisine, pour préparer un canard, des écrevisses, et s'épuisant à endoctriner cette infortunée. Le lendemain elle m'amena avec elle à Nantua.

L'horreur des montagnes que nous traversions avait quelque chose de si conforme à la tristesse de mon âme que je conjurai ma tante de me laisser faire la route à pied. Il faudra absolument que tu visites aussi un jour ces vallons de l'Ain ; ces rochers, ces précipices présentent une vue si pittoresque ! Je ne m'ennuyai point pendant la route, tout en éprouvant une certaine peine à m'éloigner encore de toi, et en mettant entre nous

deux ces immenses montagnes. Imagine ce spectacle vraiment étonnant : des rochers suspendus sur la route et prêts à se détacher ; de grands bois de sapins, des montagnes énormes au pied desquelles roule la rivière d'Ain dans des prés fertiles couverts de troupeaux, et tu auras une idée des sensations que produit sur moi cette vue à laquelle j'étais si peu accoutumé, après celle de Trévoux. Avant d'atteindre Nantua, je me baignai dans le lac, ce qui répara mes forces. Cette cité semble séparée par des murs prodigieux du reste de l'univers. Ma tante, arrivée depuis un instant, venait à ma rencontre ; elle n'avait point prévenu sa sœur ; on fut très-étonné et très-content en me voyant.

Tout dans cette maison respire un air de simplicité qui me plaît beaucoup. Mes deux tantes sont remplies de bontés pour moi ; je cours, je lis, je jouis d'une vraie liberté, et cependant pourquoi ne suis-je pas heureux ? ah ! tu le sais. Je t'écris dans le coin le plus reculé de la maison ; je pense à vous et me dis que vous pensez aussi à moi.

Quoique peu susceptible d'impressions tendres, ma grand'mère a cependant senti le désir que j'ai de retourner chez vous ; elle m'a promis d'user de tous ses moyens pour le favoriser ; jamais je ne l'ai vue si bonne pour moi.

Que fait Gelin avec sa sagesse ? Mon père vient d'arriver avec mon oncle, et Lucien, on m'appelle, adieu, adieu.

EDGAR QUINET.

XX

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Lyon, 12 novembre 1819.

En si peu de jours, que ma vie a cruellement changé ! Tout dans la nature reste de même, les beaux jours qui m'éclairaient près de toi sont encore sereins ici ; mais que m'importe ! Comme je préférerais les plus épaisses ténèbres à leur éclat monotone, si tu étais avec moi ! Samedi encore je te voyais, j'entendais de ta bouche ce que désormais je serai réduit à lire si loin de toi. Tu lis dans mes yeux plus que je ne dirai jamais. Samedi matin, j'étais encore sinon heureux, du moins sans ces regrets poignants qui m'accablent ; mais hélas, souviens-toi de la soirée, comme elle fut terrible ; j'étouffais mes sanglots. Oh ! maman, je m'arrête, pourquoi rappeler ces souvenirs déchirants ? Ma bonne sœur, je la revis le lendemain matin. Charmante petite ! comme elle tâchait de me consoler tandis qu'elle-même était si triste.

Dis-moi donc, maman, d'où vient que cette

fois-ci j'ai eu le cœur plus déchiré en te quittant que toutes les autres années ? pourquoi en repassant devant la maison j'éprouvais ce mal horrible que je n'avais jamais ressenti ainsi ?

Mon cœur serait-il devenu plus aimant ?

Je me souviens pourtant d'avoir éprouvé quelque chose de semblable, mais bien plus faible, il y a quatre ou cinq ans. C'est la première fois que je restai à Bourg et que je fus t'accompagner à la voiture avec madame Gollety et Zélie. Quand la diligence partit et que je la vis s'éloigner, je perdis presque la raison au point que j'eus l'idée d'aller me précipiter sous les chevaux.

Terminerai-je cette lettre ? attendrai-je que quelques moments de réflexion aient remis le calme dans mon âme ?

EDGAR QUINET.

XXI

Lyon, décembre 1819.

Tu sais maintenant que je suis tranquille et aussi heureux que je puis l'être loin de toi. Je ne sais si cet état durera ; je suis tenté de croire qu'un mauvais esprit, ennemi de mon repos, se plait à me tourmenter.

A propos « d'amour », je ne suis encore qu'un écolier bien ignorant, puisque mes élégies me servent si peu et que je me laisse tout innocemment trahir par ma figure et ma contenance. Il fallait que cette « malheureuse passion [1] » eût affaibli mes facultés, puisque j'avais perdu ce tact, cette espèce de finesse que tu as trouvée en moi. M. Casimir qui ne me vit qu'une fois près de « l'objet de ma flamme » a soupçonné mon secret, et il a demandé l'autre jour à Gelin s'il n'en savait rien, en l'assurant que son expérience lui avait fait remarquer facilement les symptômes de mon mal. L'innocent a souri d'étonnement et a répondu qu'il était aussi sûr de mon cœur que du sien ; en vertueux ami il

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 217-223.

a pris hautement ma défense et a repoussé loin de moi ces soupçons qui lui semblaient injurieux, offensants. Son éloquence a à peu près convaincu l'accusateur qui n'a rien répliqué. Pourrai-je jamais rendre un pareil service à mon pieux ami ? Je ne le crois pas, et cependant l'amour entra une fois dans le cœur de Socrate et dans celui de Platon. Il brisa celui de l'anachorète saint Jérôme, puisqu'en souvenance de ces tourments, le saint, à l'approche d'une Romaine, fuyait tout éperdu dans sa grotte, comme s'il eût été poursuivi par le lion du désert.

Je lis toujours à mes heures de récréation « les ingénieuses fictions » de l'Arioste[1] qui ne m'ôtent pas le goût de l'affreuse vérité dans le grave Tacite. Mais je suis en colère contre milord Chesterfield qui approuve le méchant Boileau d'avoir dit : « Le clinquant du Tasse ». Hélas ! oui, le faux goût de son siècle lui a donné l'idée de quelques *concetti*, mais quelle différence de son héros avec le très-pieux Enée ! Quel intérêt, quelle profonde sensibilité ?

Souvent je t'ai répété que madame de Staël savait me charmer. Tant de sentiments délicats, exprimés avec tant d'élégance ! Il faut qu'elle ait eu bien des cœurs en son pouvoir pour en avoir ainsi observé tous les mouvements. Si tu as cette No-

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 243.

tice [1], n'oublie pas de me l'envoyer. Je crois que la connaissance de la vie et du caractère d'un auteur influe beaucoup sur le goût qu'on prend à ses ouvrages. Depuis que j'ai lu la vie du Tasse, que je l'ai vu dès sa jeunesse en proie à cette terrible sensibilité qui fit le tourment de ses jours, que j'ai entendu le bruit des chaînes qu'il a traînées sept ans dans la plus étroite prison, je l'avoue, ma passion pour sa divine poésie a étonnamment augmenté.

Pendant que je cherche dans l'étude des forces contre l'absence, que fais-tu, à quoi penses-tu, ma mère chérie? Es-tu retournée à l'assemblée? as-tu revu mon *Esther?* T'a-t-elle semblé cent fois plus charmante que l'Esther d'Assuérus? Que de détails j'attends!

EDGAR QUINET.

[1] De madame Necker de Saussure.

XXII

Lyon, janvier 1820.

Ne me répète plus ces mots affreux qu'un jour viendra où mon amour pour toi diminuera. O ma mère, si je savais que cela dût arriver jamais, comme je me mépriserais ! Non, certainement, ton cœur est trop bien d'accord avec le mien pour que tu aies une pensée si singulière et qui me paraît si fausse.

Tu as si bien dévoilé mon secret, au public, que je ne sais plus quelle contenance garder, ni quel discours tenir. J'étais dans ce cas, en écrivant à ma bonne maman, j'ai tâché de lui montrer que mes « amours » n'avaient pas influé sur mes études. Maintenant que M. X... est aussi savant, je me garderai bien de lui demander une lettre. Comme je n'ai plus aucune ardeur pour qui que ce soit de sa famille, je ne pourrais lui écrire que froidement, gauchement. Les détails que tu me donnes sur « l'état des choses » m'amusent beaucoup. Continue-les-moi ; tu sais qu'ici et loin de toi je ris si rarement de bon cœur ; et en vérité, comment ne pas

rire aux éclats quand je t'entends prononcer ce mot d'épousailles. Je commence à ouvrir les yeux et à revenir aux idées vulgaires qui s'accordent à trouver quelque ressemblance entre la cire et le teint de Pulchérie. Dis à M. X... le plus vite que tu pourras, de ne pas m'écrire.

Quand tu auras une occasion, pourras-tu m'envoyer encore quelques sous pour faire relier mes livres ? Le gros de mes richesses sera toujours employé à mes répétitions de fin d'année.

Adieu, ma bonne chère mère, je suis si pressé que je n'ai pu te parler de rien ; mais toi, écris-moi et songe aux détails que tu sais si bien orner.

EDGAR QUINET.

XXIII

Lyon, 12 janvier 1820.

Voilà, mes chers parents, mon bulletin ; puisse-t-il ne pas vous déplaire : ma conscience m'est un sûr garant que mon application n'est pas en faute. Oh, si c'était un gage de succès, auriez-vous, en le recevant le même plaisir que moi à vous l'envoyer ? Non; car j'ai de plus l'assurance de vous causer un vif sentiment de joie. Du reste, l'espoir me soutient, puisque, ne trouvant presque plus de difficultés à mes études, je n'ai qu'à affermir ma mémoire, pour ne pas être troublé à l'examen et ne pas perdre ainsi en un instant le fruit de mes travaux. Si jamais le découragement s'emparait de mon esprit, je relirais vos lettres, j'y retrouverais mon ardeur, vos bons conseils me rendraient toute mon énergie, l'amour qu'elles m'inspirent me ferait triompher de tous les obstacles ; mais grâce à Dieu, elles ne sont point jusqu'à présent nécessaires à mon travail, elles ne le sont qu'à mon bonheur.

EDGAR QUINET.

XXIV

Lyon, 30 janvier 1820.

Il y avait longtemps, ma chère mère, que je n'avais passé ainsi de la tristesse à la joie, comme cela vient de m'arriver ; c'est encore un des bienfaits de tes lettres. Je trouve dans ta douce morale mille fois plus de charmes que dans la lecture de mes livres d'imagination. A tout moment je suis tenté de m'écrier avec le roi prophète, qui avait aussi aimé une Pulchérie (mais ne l'avait pas comme moi oubliée !), « ton langage est pour moi plus doux que le miel de la vallée de Josaphat. »

Garde-moi soigneusement tout ce que tu m'as écrit, tout ce que tu m'écriras. Quand je serai loin de toi, que tu penseras moins à ton fils, j'emploierai mes loisirs à transcrire tes lettres, à en faire un recueil. Et si Dieu m'accorde de longues années, je sentirai encore mon vieux cœur s'attendrir, des larmes couler de mes yeux près de se fermer ; je retrouverai pour quelques instants du moins quelque chose du bonheur de ma jeunesse.

Les juifs apprennent à lire à leurs enfants sur la Bible, les mahométans sur le Coran ; les miens n'auront pas d'autres livres que tes lettres.

Les premières syllables qu'ils épelleront, tu me les auras écrites, les premières larmes qu'ils verseront à une lecture seront des larmes d'amour ; je prononcerai sur leurs têtes les paroles de bénédiction que tu as prononcées sur la mienne ; j'adresserai à « tes petits descendants » l'hymne de tendresse que je t'ai consacré, ils m'embrasseront en prononçant ton nom. Mais si je ne dois avoir que des jours mauvais, où puiserais-je ailleurs que dans tes lettres des forces contre le malheur ? où chercherais-je d'autres consolations dans la tristesse ? N'est-ce pas de toi que je dois apprendre à lutter contre la destinée ?

Adieu, adieu.

EDGAR QUINET.

XXV

Lyon, 13 février 1820.

Voilà de bien méchants vers, ma chère mère, mais j'ai si peu d'esprit quand je cesse de penser à toi. Il semble que toutes mes facultés résident dans ton cœur. Si Tibulle et Properce avaient eu une mère comme moi, je ne concevrais pas qu'ils eussent fait tant de vers sur l'amour profane.

Que de mots inutiles, languissants, mal choisis tu auras à dévorer dans cette ennuyeuse lecture ! tâche cependant d'arriver jusqu'à la fin, et ne te lasse pas d'effacer et toujours d'effacer [1].

Tu auras une idée bien nette des jouissances que je trouve dans la conversation de l'excellent Gelin, quand je te dirai que c'est à la promenade, côte à côte avec lui, que j'ai rimé ces cent quatre-vingts vers, sans que pendant tout ce temps il ait, plus que moi, ouvert la bouche une seule fois. Cependant j'étais content, je venais de recevoir tes lettres qui m'ont fait rire aux éclats. Cette pauvre Pulchérie ! Comment diable ai-je songé à l'aimer !

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 244-245.

Je me réjouis vraiment de la voir danser. Ah ! comme je serai changé. Comme je me moquerai de mes langueurs passées ; à moins que mon amour ne retombe sur la ménagère Camille. Je ne verrai plus rien avec des yeux d'amant ; que de défauts je vais découvrir qui me paraissaient des beautés ! Quand je réfléchis sur le passé, je m'étonne d'avoir été subjugué par des attraits si communs et d'avoir pensé offrir mon « chaste cœur » à une froide et coquette Célimène.

Cette expérience me servira à me défier de mes premières impressions et de l'empire despotique de la beauté.

J'aurais bien voulu être témoin de ta « beauté triomphante, » surtout maintenant que mes yeux seraient restés uniquement attachés sur toi.

Souvent je t'ai vue belle et parée et j'aimais tout en toi, jusqu'à la fleur qui ornait ton chapeau, jusqu'à la dentelle qui bordait ta robe. Un soir, chez madame Bruys, tu étais au milieu de tout ce monde, si belle et si charmante, que si j'avais osé, j'aurais été t'embrasser.

Je me souviens de ta parure, tu avais une toque de velours bleu de ciel qui t'allait à merveille. Maintenant qu'éloigné de toi je n'ai pas de portrait, j'en retrouve un cependant dans le souvenir.

Puis, l'espérance me soutient ; dans quelques

mois je retrouverai près de toi cette tranquillité que j'ai perdue.

Mes livres sont reliés et payés ; je lis encore madame de Staël et surtout les chapitres sur l'enthousiasme qui me font un plaisir toujours nouveau. Je relis aussi l'épisode d'Herminie, et je pense à ma sœur.

Dis-moi ce que tu penses de mon grotesque assemblage de rimes ; si tu rencontres par hasard un vers qui ne soit pas barbare, indique-le-moi.

EDGAR QUINET.

XXVI

Lyon, 25 mars 1820.

Si le style pompeux et les comparaisons de ton prédicateur Necker me charmaient autant que les humbles vertus dont il fait l'éloge, je te dirais que j'ai attendu madame Tillien « comme le cerf altéré cherche la source dans le désert. » Elle venait en ton nom, elle m'apportait tes lettres. Les nombreux deniers dont tu m'as enrichi ont fait sur moi l'effet des cinquante écus sur le cœur du Savetier de La Fontaine.

Ta lettre m'a donné bien à penser. Un Vadius eût peut-être trouvé que cette citation :

« La chute en est galante, amoureuse, adorable, »

est une de ses principales beautés. Pour moi, qui ne suis qu'un rimeur très-humble et très-soumis, j'aime mieux la certitude où te voilà enfin que « mes feux » pour la belle au pied brûlé sont amortis. Ils le sont cependant tellement, que je ne puis croire que c'est aux attraits de cette enchanteresse que j'ai dû mes divagations ; il me

semble que c'est cette maudite jeunesse, qu'on dépeint si bouillante, ennemie des lois de la raison, qui est la seule coupable. Quoi qu'il en soit, je ne puis m'empêcher de conserver une certaine rancune contre cette Pulchérie, d'avoir disposé à la tendresse un cœur qu'elle n'aurait jamais pu remplir. C'est à elle que je reproche même les tourments de l'*amitié ;* c'est elle qui me payera les pleurs que cette séparation m'a causés. Ah ! chère mère, que je me suis toujours trompé quand j'ai cru pouvoir rencontrer les délices de l'âme dans un sentiment que tu n'avais pas inspiré. Oui, je renonce à l'avenir à toutes ces liaisons où mon bête de cœur paraît se plaire. Toi seule, tu emporteras partout mon souvenir. Mes dix-sept ans m'ont déjà, je t'assure, montré tant de fois que les regrets seuls suivaient mes liaisons ; celui que j'appelais mon ami m'a toujours paru par la suite si peu digne de ma tendresse, que la « céleste amitié » a perdu maintenant pour moi tous ses attraits.

Ne crois donc pas que je sois d'une tristesse mortelle à cause de cette séparation : je me suis fait là-dessus de si beaux discours que je m'accoutume à l'absence. Je me dis comme Eudore, en quittant saint Augustin, qu'il eût fallu le quitter plus tard, que j'aurais peut-être découvert en lui de mauvais côtés, cachés sous son esprit. Il faut bien

être philosophe, quand on est triste ; le joueur désespéré de Regnard ne lisait-il pas Sénèque ? A présent, au lieu de me plaire avec mon ami, j'ai mon petit cabinet de musique, mon violon qui me charme et quelquefois le démon des vers, à qui je dois encore cette psalmodie.

Le père de mon ami m'a invité à dîner l'autre jour ; mais il voit du monde, des dames, je m'en effraye et je l'ai remercié le plus poliment que j'ai pu. D'ailleurs, à quoi me servirait ce revoir, qu'à détruire en un instant tout l'effet de mes réflexions et à augmenter ma peine.

Pour te distraire de tout cela, il faut que je te parle de l'esprit et du goût d'un de nos maîtres d'étude ; quelle profanation ! Je lui avais prêté *l'Allemagne*, de madame de Staël. Quand il l'eut fini : « Que pensez-vous de ce livre ? lui dis-je. — Mais il n'y a pas beaucoup d'idées, cependant on ne peut nier que le style n'en soit très-jovial et très-enjoué. »

Voilà pourtant l'homme qui nous commande ; c'est lui qui doit nous indiquer nos lectures, qui nous avertit des auteurs dont le goût n'est pas assez sévère. Quel choix risible et bizarre !

J'ai pris deux mois de répétitions à trente francs qui sont encore en arrière ; tâche de me les envoyer, quoiqu'on ne me presse pas et que je n'ai plus M. Chachuat qui venait chaque jour me dé-

peindre ses besoins et qui m'empruntait vingt sous pour payer son loyer. Quant à mon violon, c'est peut-être aujourd'hui que je l'aime plus que jamais ; il fait en petit sur mon âme ce que faisait la harpe de David sur les fureurs de Saül. Comment remercier mon père de sa générosité !

Pense à la Notice dont tu m'as fait un éloge si éloquent ; je n'aurai plus de repos avant que de l'avoir lue.

Quelle charmante dame que madame Bruys ; vraiment, il n'y a qu'elle qui fasse exception à l'effroi général que me cause son sexe.

Adieu, chère maman, quand te reverrai-je sur les bords de l'Arronce ? Je n'aime pas y penser, je ne pourrais plus vivre ailleurs.

EDGAR QUINET.

XXVII

Lyon, samedi 8 avril 1820.

Je parierais, mon aimable critique, que tu as aidé M. Comaret à faire cette observation sur cette expression si fausse en cette occasion :

J'entends gémir les eaux.

Elle saute aux yeux et cependant bien des gens d'esprit l'auraient omise. Ce sont de ces fautes qui feraient condamner des vers excellents; elles classent aussitôt le pauvre rimeur à son rang et le rappellent au collége, à l'étude des premières règles. J'ai bien vite senti ma sottise et j'en ai rougi ; non que je me croie impeccable, mais de voir qu'un autre que moi ait été le confident d'une telle bévue.

Malgré tous mes efforts pour me dépouiller entièrement des petites préventions d'auteur, je n'ai pu condamner aussi sévèrement que toi ce chêne chimérique, dans un pré, où il n'y avait que de l'herbette, je l'avoue; ni ce bordeaux qui n'était peut-être que de la piquette de *pelosse*. Quant à l'hémistiche :

O prestige ! ô ciel !

je croyais tout bonnement qu'il exprimait un plaisir mêlé d'étonnement; mais tu ne veux pas te *rendre*, et moi je me rendrai; il est donc rayé en attendant mieux. Je viens d'abandonner mon poétique travail malgré les riantes images, les souvenirs charmants qui se présentaient à ma pensée. Je suis sûr qu'avec du talent, du temps, on pourrait faire de ce sujet [1] un petit poëme vraiment assez joli. Nos joyeux repas, notre appareil militaire, nos batailles à la Madeleine, ma blessure viendraient varier la scène; il n'y aurait pas jusqu'à l'amour qui pourrait égayer le tableau. A propos de l'amour, j'avais commencé les vers que je t'envoie.

Mais en voilà assez de poésie. Cependant, s'il faut toujours qu'une idée me domine, en quelque lieu, en quelque état que je sois, certes, je préférerais le ridicule de la métromanie au tyrannique sentiment qui m'a rendu si insupportable près de toi et à la mélancolie qui me dévore quand mon esprit ne voit plus rien qui lui plaise.

Adieu, dis-moi comment faire pour remercier mon père de ses bontés?

EDGAR QUINET.

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 245.

XXVIII

Lyon, avril 1820.

Depuis longtemps je n'avais reçu de si agréables visites que mercredi dernier. Jamais madame Villédet avec tout son esprit, et madame Pajot avec toute sa parure, ne m'ont enchanté comme Jean Roux avec son paquet. Que n'étais-tu dans mon cabinet solitaire, ô ma chère mère, pour me voir revenir triomphant de joie, en emportant mon livre sous mon bras! Tu aurais été heureuse en voyant ton fils si content, si surpris de sa bonne fortune. Cependant, moi qui ne connais madame de Staël que d'après son *Allemagne*, et tout ce que je t'en ai entendu dire, je n'ai point pleuré en voyant son portrait; seulement j'étais très-ému de penser que c'était là la femme dont les écrits nous charment tous deux, que c'était celle dont tu m'as parlé si souvent avec un feu, une éloquence digne de son génie. Avec quelle ardeur j'ai lu et relu la Notice! Comme tout est bien senti, bien exprimé; c'est vraiment le style, le genre de madame de Staël elle-même. Je ne pense pas qu'après

cela les pauvres journalistes soient tentés de décrier de nouveau un si grand talent.

Ce qui augmente ma jouissance en voyant le triomphe d'un auteur injustement dénigré, c'est que je lui reconnais quelques traits de ressemblance avec toi. Ainsi quand on parle de sa conversation qui avait quelque chose d'inouï, je pense aux charmes de la tienne; quand on dit avec quelle tendresse, quelle éloquence elle consolait ses amis malheureux, je me rappelle tout ce que te doit madame Bruys. Peut-être si l'on eût donné plus de détails sur sa vie intime, le livre eût-il été plus intéressant pour les amis de madame de Staël; ils y auraient trouvé le souvenir de beaucoup de choses que recherche moins un étranger; et voilà pourquoi, toi qui as vu madame de Staël et qui l'as aimée dès ta jeunesse [1], tu regrettes ces détails plus que moi qui la connais seulement par ses livres.

Cependant je parle souvent d'elle avec mon maître de musique dont le père a donné des leçons à son fils quand elle était à Genève. Il a reconnu tout de suite le portrait et m'a raconté qu'elle avait l'habitude de plier, en parlant, un petit morceau de papier ou de feuillage entre ses doigts. Il était alors très-passionné pour son art, et madame de Staël l'exaltait aussi. Sa figure tenait un peu de

1 Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 124 et 141.

son génie, et avait un caractère mâle et prononcé, à ce qu'il m'a dit; sa voix était forte.

Je ne renvoie pas la Notice, parce que n'ayant pas défait le paquet devant Jean Roux, je n'ai pas vu l'avertissement avant son départ, mais tu es sûre que j'en aurai soin.

Ma tante Destaillades, que j'ai revue jeudi, m'a retiré pour un jour de mon sombre collége, avec l'espérance de m'en ôter encore à la Pentecôte. Oh! si tu pouvais encore venir communier à cette époque! Tu sais bien que nous n'avons pas été un jour ensemble sans parler de toi et sans te regretter.

Ne te laisseras-tu pas toucher par nos discours?

EDGAR QUINET.

XXIX

Lyon, avril 1820.

Je ne veux t'écrire qu'un mot, pour te remercier de tes lettres, chère mère, et de ta bibliothèque. J'ai déjà lu Byron, mais je le garde encore pour pouvoir mieux y penser. Quelle sensibilité sombre et rêveuse dans toutes ces strophes! Comme je t'en parlerais, si je ne craignais de réveiller aussi en moi cette rêverie que j'évite toujours le plus que je peux.

Dieu fasse que tu viennes toi-même chercher le chantre de la déesse aux yeux bleus! Ce n'est jamais sans dépit que je vois arriver tant de gens de Charolles parmi lesquels tu n'apparais jamais. Enfin, dans quinze jours, c'est toi que je reverrai. Le génie, comme tu me le disais, n'a d'autre vraie patrie que le ciel; partout ailleurs, il est triste et exilé; je crois aussi que mon pauvre petit esprit n'est bien à sa place qu'auprès de toi; ailleurs, il est exilé à sa manière.

Je me doutais bien du manque d'ensemble dans les bouts rimés que je t'envoyais. Un des érudits

de notre collége, que j'avais consulté sur l'*écureuil*, ne s'avisa-t-il pas de me dire gravement que je faisais un personnage beaucoup trop important d'un simple animal, en le conduisant aux enfers. Il me représenta que Homère et Virgile amenaient bien leurs héros sur le bord de l'Achéron, mais que l'on ne voyait nulle part qu'ils y eussent fait descendre le chien de Pénélope ou les dogues d'Évandre.

Je croyais bien sentir la bêtise de cette observation, mais pour ne pas faire le rimeur prompt à se récrier, je tombai d'accord avec mon critique que rien n'était plus raisonnable que sa remarque; sauf à te consulter en dernier ressort.

J'aurais bien mis mes rimes avec mon bulletin, si je n'avais pas redouté l'œil du censeur; mais quel eût été son étonnement et son effroi de voir le mot *amour* figurer dans mes lettres! Il vient de m'envoyer ce bulletin; toutefois cette place de neuvième qui m'a très-surpris vient sensiblement d'une erreur, puisqu'en astronomie nous ne sommes que huit auditeurs.

Que fait ma sœur? Ne sait-elle pas la chanson:

Si vous m'aimez, pourquoi ne pas le dire?

Ah! pourvu que je la revoie à la Pentecôte, je lui pardonne tout.

EDGAR QUINET.

XXX

Lyon, 8 juin 1820.

Tous les jours de tristesse ont été rachetés par ces moments de félicité; ils ont passé, mais ils reviendront dans deux mois. Malgré ton départ, je suis sans contredit beaucoup mieux qu'avant ton arrivée. Le trouble, l'inquiétude qui me tourmentaient se sont dissipés près de toi. Je suis aussi tranquillisé de voir que tu ne comptes pas entièrement sur mon admission à l'École polytechnique cette année, et que si je ne réussissais pas, tu n'en serais pas désespérée. Je serai moins embarrassé devant l'examinateur, en songeant qu'il y va de ton repos.

Ta lettre m'a fait grand plaisir; je vois que tu n'emportes pas de moi une trop mauvaise idée. Comme tu m'as parlé dignement de ta religion qui te console et te donne tant de force[1] ! Je pourrai pour un moment me laisser égarer loin d'elle, mais qu'il faudra peu de chose pour m'y ramener! Et lorsque j'en serai le plus éloigné, si un ministre

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 113 et 212.

venait, non pas comme Valverde « armé du poignard catholique », mais comme toi avec tes paroles douces et consolantes, me montrer le faible appui des hommes et la bonté de Dieu, crois-tu que je ne reviendrais pas à elle? J'y ai réfléchi, et je ne puis m'empêcher de me croire assez bien né pour aimer la morale de l'Évangile.

Depuis que tu es partie, je ne me suis plus occupé de vers, excepté d'une transition... vois si elle peut rester. Je t'assure que ce n'est pas un travail si facile que ces transitions. Boileau disait : c'est un ouvrage qui me tue.

J'ai reçu ici une visite dont tu ne te doutes guère, c'est celle de M. M..., avec le buveur. Il est arrivé chez nous, encore plein de vin et d'audace, voulant à toutes forces nous conduire à souper et s'écriant devant le portier : « Je les aurai, ce sont les fils de mes amis! » Enfin, on lui a promis qu'on nous laisserait le lendemain, et il s'est calmé.

En effet, nous l'avons accompagné à sa table; il a été très-bon, très-complaisant pour nous. Je me suis fort amusé avec lui; il est gai et franc, et j'étais loin d'être gêné. Tu sais qu'il a toujours été lié avec M. Terrat qui, dans le temps de sa gloire, lui composait pour dix bouteilles de champagne un discours patriotique et éloquent. Adieu, écris-moi, parle-moi de ma bonne maman; pense-t-elle quelquefois à son pauvre EDGAR?

XXXI

Lyon, 23 juin 1820.

J'ai bien besoin d'une lettre de ma chère mère, pour reprendre courage à cette algèbre dont je suis à gémir si tristement. J'avais étudié il y a huit jours une démonstration assez difficile; je croyais la savoir le mieux du monde, et voilà qu'au moment où l'on m'interroge des éblouissements me prennent et je n'en sais plus un mot. Dieu! si le même sort m'attendait à l'examen! si tout ce que j'ai appris avec tant de constance m'abandonnait devant mon juge!

Qu'ils sont plus heureux que moi mes flegmatiques rivaux! L'avenir n'a pour eux rien de triste; ils sont moins inquiets que moi et ils réussissent mieux. Ah! si j'arrive avec eux au même but, par combien d'obstacles la route que je suis aura été traversée! Ce qui me soutient, c'est de penser que tu me sais un peu gré de sacrifier aussi volontiers mes goûts. C'est aussi le plaisir que je trouve à me sentir bon et sensible. Souvent je me dis : Si Dieu m'a refusé les qualités de l'esprit, s'il a donné à d'autres de briller et de plaire, à moi il m'a donné

mon cœur. Toujours j'en suivrai les mouvements; c'est de lui que naîtront mes jouissances. Mes talents ni mon esprit ne me feront jamais rechercher de personne, mais je tâcherai de me faire aimer de ceux qui m'entoureront en puisant dans mon âme pour suppléer à ce qui me manque, en partageant leurs chagrins, et si je ne puis faire leur gloire, peut-être ferai-je leur bonheur.

Ta lettre a été pour moi un grand bien. J'aime y reconnaître tant d'idées que j'ai eues moi aussi et que tu exprimes avec tant de charme. Oui, je crois, j'espère que je finirai par avoir avec toi assez de ressemblance de goûts et de sentiments. Je sens qu'avec les années cette disposition à rechercher les jouissances du cœur se développe en moi.

Comment pourrai-je jamais réaliser les espérances que conçoivent de moi ma tante et madame Bruys? Oui, c'est un précieux dépôt qu'une opinion si favorable, mais qu'il me sera difficile de remplir toutes les conditions qu'elle m'impose.

Pour n'avoir rien à me reprocher avec mes mathématiques, j'ai tout à fait dit adieu aux Muses. Cette séparation m'a laissé un petit fond de tristesse qui se dissipe avec tes lettres. Ces vers étaient pour moi un délassement et une consolation dont je me suis privé avec assez de courage. Adieu ; mon père fera-t-il son voyage à Bourg?

EDGAR QUINET.

XXXII

Lyon, juillet 1820.

J'ai vu, jeudi, ma tante Destaillades qui, bien malheureusement pour moi, s'est décidée à faire son voyage en Provence. Ce ne sera plus chez elle que j'aborderai à Trévoux, en sortant de mon collége. Faudra-t-il renoncer à la revoir pendant ces vacances, quand je vais pour si longtemps peut-être me séparer d'elle?

Ma cousine a été dans sa pension victime de sa fidélité et de son dévouement à son amie; à peine était-elle rentrée dans la communauté, que toutes ces petites filles se sont attroupées autour d'elle, en criant comme les nonnes de Nevers : « Ah! quel scandale abominable! ma sœur, quel antéchrist! Ciel! abandonner la cause du Seigneur pour suivre la fille d'une hérétique! » Ma cousine, tu penses bien, ne resta pas là, sans mot dire. Elle plaida fortement sa cause et, dans l'émotion où elle était, finit sa harangue en disant qu'elle aimait mieux une vertueuse calviniste qu'une douzaine de catholiques effrontées et perverses. A

ce propos scandaleux, le bruit redouble, les maîtresses accourent de tous côtés, on s'informe, et malgré les efforts de ma cousine qui criait à la calomnie, on apprend qu'elle a osé avancer que la religion naturelle pouvait suffire dans un couvent, et que païens, mahométans, juifs, chrétiens étaient tous égaux aux yeux de Dieu. On entraîne, on enferme ce « démon incarné »; toute communication avec le dehors lui est interdite et surtout toute correspondance avec sa corruptrice. Je n'ai point vu, comme tu peux penser, la pauvre victime. C'est ma tante qui me *récite* la catastrophe. Quoi qu'il en soit, je trouve B..... bien heureuse d'avoir une amie si fidèle, si prompte à la défendre.

Je n'ai personne de semblable ici. Ceux que je vois d'ordinaire, plutôt par occasion que par goût, sont les deux candidats de l'année dernière et ce brave Gelin qui, avec plusieurs qualités de bon sens, une espèce d'esprit, de la droiture et de l'honneur, est toujours l'homme le plus maussade du monde.

J'ai dans mon cabinet des sonates que je vous enverrai à la première occasion; ce nocturne est, en effet, fort joli, mais il faudrait l'accompagnement du violon *obligé*.

Avec quel plaisir j'apprendrai à ma sœur le peu que je sais d'italien. J'aurai pour cela tous les livres nécessaires, grammaires, dictionnaires, il

ne manquera que le temps et la science du docteur.

EDGAR QUINET.

M. l'économe demande un certificat attestant que tu me permets d'avoir une paire de souliers neufs; les anciens sont percés de tous côtés.

XXXIII

Lyon, fin juillet 1820.

Il ne faut plus penser te revoir sitôt que nous l'espérions; je ne serai libre que le 9 septembre. Adieu, Certines; adieu, Trévoux! Je n'aurai tout au plus qu'un mois et demi à passer près de vous pour m'en aller ensuite plus loin que jamais.

Je mets à profit autant que je peux le temps qui me reste; je revois toutes les matières de notre examen, je recommence toutes les démonstrations et je m'applique surtout à bien observer la liaison qu'elles ont entre elles.

J'ai réfléchi à ta proposition pour Moulins. Le plaisir de te revoir un mois plus tôt entrait peut-être dans les motifs qui allaient me déterminer; cependant, après y avoir pensé davantage, il m'a semblé que mon intérêt ne me conseillait pas cette démarche. Nous avons toujours été dans la persuasion que M. Raynaud nous examinerait.

Ses livres, quoique les plus ennuyeux du monde, ont été ceux que nous avons suivis; on nous a habitués à ses méthodes, aux difficultés qu'il propose.

M. Dinat n'a pas composé lui-même des ouvrages, mais il a aidé ses amis auteurs, Biot surtout; il a donc aussi, quoi qu'on *dic*, une certaine marche *à lui* dont il aime qu'on se rapproche. Voilà pour la manie d'auteur. Mais ensuite penses-tu que ce retard de vingt jours ne me serait pas fort utile, puisque dans mon cœur le sacrifice en est fait? Pour moi je suis persuadé que la protection presque toujours si faible dans l'esprit des inspecteurs, ne vaudra jamais une seule réponse exacte et développée avec assurance.

Adieu, tu dois être un peu heureuse de voir avec quelle profonde tendresse je t'aime.

EDGAR QUINET.

J'aurai besoin pour l'examen d'un certificat par lequel mon père s'engage à payer la pension à l'École polytechnique. On me dit aussi que la signature de M. Pacoud dans mon certificat de vaccine doit être légalisée par le préfet du département.

Dis-moi donc si M. de Ségur a publié cette *Histoire de France* qu'il promettait l'année dernière.

XXXIV

Lyon, août 1820.

Enfin, Dieu soit béni! ces énormes chaleurs sont interrompues; à l'heure où je t'écris, je suis sans plaisanter, de tous les Lyonnais, celui qui en est le plus ravi.

Tu sais, chère maman, que ces étés brûlants m'ont toujours fait plus de mal que l'hiver le plus rigoureux. Eprouvé par deux mois de réclusion absolue, comment aurais-je résisté? J'ai donc été vraiment très-souffrant pendant quatre à cinq jours; j'avais une grande faiblesse, de violents maux de tête; mon esprit pour le moins aussi fatigué que mon corps; je ne comprenais plus ce que je lisais, mes idées avaient peine à s'enchaîner les unes aux autres.

Je me sens infiniment mieux, et je ne sais pas si les charmantes distractions que j'ai eues hier à la Saint-Louis n'ont pas fortement contribué à cet état de repos.

D'abord, notre fidèle bonne, Philippine, qui n'avait pas oublié ma fête, m'a fait cadeau d'un

joli panier rempli de pêches et de raisins superbes, d'un grand cornet de pastilles de chocolat, et d'une lettre aussi tendre que naturelle. Cette bonté attentive m'a d'autant plus touché que je croyais qu'elle était la seule personne pensant à moi dans cette grande ville.

Je tâchai de sortir ; un élève alla me chercher chez le pâtissier, le domestique de M. Destaillades et il vint; mais ce n'était plus, hélas ! le Crispin qui, au jour de l'an, joua si habilement son rôle. Celui-ci, les cheveux encore tout blancs de farine, n'avait ni hardiesse, ni aplomb. Le censeur ne fut pas complétement dupe, il demanda à voir le billet de mon oncle. Le domestique avait oublié même son nom ; il ne sut dire mot et retourna dans sa boutique. Me voilà donc obligé de rester encore ; tu sais que, depuis la Pentecôte, nous ne sommes jamais allés en promenade ! Je voyais tous les autres sortir à la file. Heureusement Chanel, mon ange consolateur, vient me voir par hasard ; aussitôt nous courons chez le censeur en lui disant que mon oncle envoyait un nouvel émissaire ; je pus alors décamper. Toute la journée se passa très-heureusement pour moi. Il y avait longtemps que je n'avais joui de l'air libre, et cette sensation seule était déjà pour moi un vrai bonheur. Le soir, je vis au théâtre *Marie Stuart*. L'attendrissement qu'elle m'inspira fut encore plein de

charmes, et contrastait avec ma gaieté pendant le jour.

Il faut que les plaisirs du cœur agissent bien fortement sur moi pour que d'eux dépendent en quelque sorte ma santé et ma vie. Depuis ce moment d'émotion, toute douleur a disparu, j'étudie avec un nouveau courage.

Que de beaux projets pour les vacances remplissent mon âme ! Puis-je compter sur quelques jours qui me rappellent ce Trévoux si heureux, si désiré ?

EDGAR QUINET.

XXXV

Lyon, 2 septembre 1820.

Chère mère, bien que le collége soit désert, que mes camarades soient partis, que j'aie vu la porte ouverte à tout le monde, excepté à moi, comme je n'ai pas un ami à regretter, la séparation est moins triste.

Tout le temps que je ne passe pas avec M. Clerc, je m'enferme dans mon cabinet de musique avec des algèbres et des géométries, des compas, des règles, etc. Occupé autant que je le suis, l'ennui ni la tristesse ne sauraient me surprendre. Les dix jours qui me restent seront trop bien remplis pour laisser place à mon imagination, et c'est elle qui me crée la plupart de mes maux.

Mais que, pour cela, je ne sois pas tenté de la chasser pour toujours. Obligé de vivre loin de toi, que ferais-je sans elle ? Séparé de tout ce que j'aime, où trouverais-je le bonheur ? elle m'en retrace du moins l'image, et souvent cette image approche de la réalité.

Plus d'une fois j'ai pu faire revivre ainsi nos char-

mants tête-à-tête, nos délicieuses promenades et surtout ces moments de retour qui font oublier des années d'absence. Cesse de t'inquiéter, je t'en prie ; jamais je n'ai été mieux ; toutefois, je le sens, j'ai besoin de la campagne, de la nature, du repos, et plus que tout le reste, j'ai besoin de te revoir.

Voici une lettre pour mon père que tu fermeras toi-même, et que tu donneras, si tu la trouves convenable.

Eloigne de mon père l'idée d'assister à l'examen ou d'arriver ici dans ce temps-là. Tu ne peux croire combien sa présence me troublerait et me serait funeste [1].

EDGAR QUINET.

Pour être admis à l'examen, il faut être inscrit d'avance sur les registres de la préfecture, ce qui ne se peut sans le certificat dont je t'ai parlé. Tâche de me l'envoyer après l'avoir fait légaliser par le maire ou le sous-préfet.

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 249.

ANNÉE 1820

XXXVI

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Paris, vendredi 9 octobre 1820.

Il est inutile, ma chère maman, de te donner beaucoup de détails sur notre voyage ; mon père te dira assez comment, en dépit des pataches de la Loire, nous sommes arrivés sans accident sur les bords de la Seine. Mais ce que je n'oublierai pas, c'est de commencer ma lettre par te parler de ma tante. Nous ne sommes allés la voir que hier, lendemain de notre arrivée.

En approchant de son quartier, je sentais mon cœur battre comme chaque année quand j'approche de ton gîte. J'étais déjà trop ému, j'aurais voulu qu'elle ne se trouvât pas chez elle, que j'eusse encore quelque temps à attendre à sa porte. Ce fut pour moi un soulagement bien vif quand la femme

de chambre dit qu'elle était chez madame de L. R.

En l'attendant, nous montons dans son appartement ; j'étais pâle, j'avais les larmes aux yeux. Enfin, elle ouvrit la porte. C'est moi qu'elle aperçut le premier, ce fut moi qu'elle embrassa le premier. « Pauvre petit, » me dit-elle avec le son de voix que je connais, et elle m'entraîna dans sa chambre. J'étais trop troublé pour lui rien dire, je pleurais, et elle me dit en pleurant : « Pauvre petit, *as-tu mal aux yeux?* » Ce n'est pas que la présence de mon père ne me gênât beaucoup et que je ne fisse mille retours sur moi-même pour essayer de m'endurcir, ou de me cacher. Mais ce son de voix qui ressemble au tien, cet air de famille qui s'aperçoit toujours, cette seconde mère que je trouvais ici, tout cela ne me laissa pas maître de mon émotion. Sa bonté me rappelle la tienne ; elle me semble avoir un genre d'esprit conforme au tien; elle se plaît à se servir des mêmes tours de phrases que toi, enfin j'ai trouvé entre mes deux mères bien plus de ressemblance que je n'aurais pensé.

Madame de L. R. savait que nous étions arrivés, elle voulut absolument nous avoir à dîner ; quand nous entrâmes dans sa chambre, elle était étendue près de la cheminée, sur un canapé; je l'ai trouvée bien moins maigre qu'on ne disait, son teint était charmant, elle m'a paru très-jolie ; je t'assure que j'ai vu peu de dames si bien qu'Isaline. Je ne sais

pourquoi sa beauté était, selon toi, médiocre autrefois ; il faut donc qu'elle ait changé par la maladie ? Ma tante m'avait bien recommandé avant d'entrer d'imiter la tranquillité qu'elle affecte devant elle.

La petite Sidonie est aussi jolie que tout le monde le dit. Nous regardions hier tous deux de très-belles gravures d'un voyage en Dalmatie. Quand nous avons été à la fin du livre, elle s'est repentie de les avoir vues sans sa poupée, elle a été la chercher, et il a bien fallu recommencer et montrer à la poupée le temple d'Auguste, le port de Riga, la *Porta aurea.*

Les autres enfants m'ont vu arriver avec beaucoup de joie. Ma cousine est jolie, bonne, spirituelle, pleine de gentillesse ; ses grâces, ses petits gestes paraissent très-naturels. Elle m'a fait toutes sortes de questions ; tu sais qu'elle a un peu la prononciation d'Alcibiade et qu'elle dit aussi un *colbeau.*

Voilà bien des détails sur les autres, ma chère mère. Ne faut-il rien te dire de moi, de mes idées et de mes espérances ? De mes espérances ? ah ! elles m'abandonnent sitôt que je ne suis plus caché sous ton aile ! On a parlé hier soir de mon avenir, et la majorité a décidé pour le collége et la réclusion. En vain m'écriai-je parfois qu'on éloignât de moi ce calice, je vois bien qu'il faudra le boire jusqu'à la lie. Il est vrai

qu'avant de m'enfermer dans des murs bien clos, on m'a laissé voir mes amis qui se moquent de ma résignation; on m'a montré les boulevards, les places, les promenades, etc., à peu près comme le criminel qu'on fait asseoir à un dernier banquet avant de lui présenter la coupe fatale. Quand je pense que, pendant un an entier, on m'a trompé par l'espoir que bientôt je ne serais plus sous la férule d'un pédagogue, qu'on m'a laissé faire un long voyage avec cette idée, et que tout à coup on me montre les voûtes et les portes qui m'attendent, je ne puis m'empêcher de m'indigner contre la ruse et le mensonge. Et quand on a le courage de me dire que hors de la bande esclave, seul, je m'ennuierai trop, comment ne pas trouver la consolation ou terriblement gauche ou cruellement dérisoire? Comment croire que ce que l'on me conseille, c'est mon intérêt qui le demande et non celui des autres? Pour n'avoir aucun souci de ses enfants, le moyen le plus sûr en effet, c'est de les enfermer bien soigneusement. Ma grand'mère le savait bien, elle, qui serra mon père dans un tiroir de commode[1]; moi, on m'enferme dans un tiroir plus grand. Quelquefois je me demande si je venais à mourir, et si, de mon lit de mort, je me soulevais pour vous demander compte de ma vie, ce que vous répondriez! Mais ceux qui consentent pen-

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 121.

dant ma vie à me voir aussi malheureux, aussi désolé que je le suis, ne seront pas capables d'un regret après ma mort. On me redit toujours, que si j'étais seul, je travaillerais moins ; comme si je n'étais bon à rien que pieds et poings liés.

Mais moi, qui me connais, je suis sûr qu'il me sera impossible de faire des progrès, si ce n'est en tristesse, en irritation et en ennui.

Je ne serai pas reçu davantage à la fin de cette année qu'au commencement ; peut-être alors me transportera-t-on dans une nouvelle ville et dans un nouveau collége. Étrange méthode ! Pour m'apprendre à me conduire dans la vie, on commence par me la faire détester. Oui, je suis désolé, mon cœur est déchiré. La ruse et le mensonge me révoltent, m'étouffent; c'est la première fois que j'ai des accès de désespoir. Jusqu'à présent je traitais de fanfaronnade le dégoût de la vie, mais je le sens qui s'attache à moi. Autrefois, je pensais à toi quand j'étais triste. Aujourd'hui je ne trouve en moi qu'amertume et douleur. Malgré moi je t'associe dans ma pensée à ceux qui font mon mal en s'écriant toujours qu'ils travaillent pour mon bien. O Dieu ! n'exigez pas de moi ce sacrifice ! il surpasse mes faibles forces. Je t'écris ici, les larmes aux yeux et la rage dans l'âme... Mon père est là, dans la chambre, qui me regarde ; c'est lui qui pliera ma lettre, il la lira peut-être. N'importe ! Je

te l'ai déjà dit ; c'est la première fois que le désespoir a changé mon caractère. Demain je t'écrirai encore, mais alors je serai sous la verge d'un censeur !...

Ma tante, qui insistait beaucoup sur la nécessité d'un collége ou d'une pension, m'a dit tout bas hier : Ne t'inquiète pas, cher ami ; tout ce que je dis est pour ton bien, je te rapprocherai de moi. »

Que veut-elle dire ? Mon sort est déjà décidé, et ma prison ouverte. Quoi qu'il en soit, je veux croire qu'elle s'opposerait à ma soumission, si elle savait ce qu'elle me coûte ! Adieu.

EDGAR QUINET.

XXXVII

Paris, 24 octobre, à l hôtel.

Rassurons-nous enfin, ma chère mère. Ecoute ! au milieu de la tempête, comme le matelot, je crie : Terre ! terre ! Grâce à toi, grâce à ta sœur, mon sort est changé ! Et déjà j'ai vu la petite chambre qui m'attend. Encore une semaine au plus, et c'est de là que je t'écrirai.

Depuis ma dernière lettre, il est survenu dans mon avenir plus d'une chance nouvelle.

De concert avec ma tante, mon père a abandonné l'idée de l'École polytechnique. On dit que le premier pas dans la vie est le plus difficile, le plus important. Si cela est, je ne suis pas fâché de m'être arrêté au commencement d'une ornière où je ne voyais que chutes et entraves. Combien de fois n'ai-je pas répété : Ce n'est pas moi qui vais à l'École, c'est mon père ; je n'y serai, moi, que son représentant.

La possibilité de suivre une autre carrière a donc été pour moi un sentiment vif de bonheur. Mais toi, ma chère maman, qu'en penses-tu ? Jamais je

n'eus plus besoin de tes conseils ; parle, ô mon oracle ; ta voix sera pour moi celle de Dieu. Mon père t'aura expliqué sans doute ce que ma tante a proposé pour moi. C'est que, dans six mois, j'entre dans les bureaux de M. L... son ami. Je pourrai, dit-elle, dans un an d'ici, gagner huit à neuf cents francs pour commencer ; et dans notre position, le plus tôt sera le mieux. En attendant, pour compléter mes études, je suivrai les leçons publiques de droit commercial, d'économie politique, de belles-lettres, d'histoire, par Lacretelle. J'apprendrai à *écrire*, j'étudierai l'anglais, et je continuerai la musique et le dessin. J'ai déjà été au cours de droit, et j'ai rédigé ce que j'ai entendu. J'ai aussi pris avec les enfants de ma tante quelques leçons d'écriture ; mais logé dans la même chambre que mon père, tu comprends que mon travail n'est pas encore bien suivi. Je suis interrompu à chaque instant.

Il faut même que je te quitte pour aller acheter des meubles, dont ma chambre est dépourvue. Je ne te dis pas un long adieu ; bientôt je reviendrai achever ma lettre et te parler de ma tante.

C'est elle qui à force d'adresse et d'esprit a enfin démontré à mon père les désavantages de ces pensions où il voulait me cloîtrer. Ma chambre sera près d'elle, je la verrai aussi souvent qu'à présent. Elle voulait d'abord que je vinsse dîner tous les jours

chez elle, mais c'est bien assez d'y aller régulièrement le jeudi et le dimanche. Si j'étais moins pressé, je te dirais ce qui m'a fait plaisir à Paris; mais l'heure de la poste approche et je veux absolument que tu saches que ce que tu avais préparé de loin a réussi et que ma tristesse a fini.

EDGAR QUINET.

XXXVIII

Paris, novembre 1820.

Voici la première lettre qui me coûte à t'écrire. Ce silence dont tu te plains, que ne puis-je le continuer et t'épargner ces mots par lesquels il faut l'enfreindre.

C'est assez t'expliquer notre douleur à tous... Ne te laisse pas trop aller à la tienne. Songe qu'il est quelqu'un de plus malheureux... sa mère, sa pauvre mère !

J'ai été ce matin pour la voir. Je me suis arrêté à sa porte sans oser entrer. Rien dans ma vie ne m'a paru si déchirant que les cris de joie et les rires prolongés de la petite Sidonie que j'entendais dans la chambre. M. de L. R. part demain pour le Hâvre. Il avait conservé plus longtemps que ma tante quelque espoir de guérison, il va retourner seul avec sa petite-fille dans la maison d'Isaline. Que ne puis-je t'épargner cette douloureuse émotion ! Tout m'inquiète, tout m'épouvante depuis ces derniers jours... Je mangeais avec elle, à sa table, il y a quinze jours, et hier j'ai suivi son convoi !

Ce qu'on aime, on peut donc le perdre aussi?

Je ne te donne pas de détails sur cette fatale nuit du jeudi au vendredi.

Adieu, courage, si tu le peux, pour l'amour de nous.

EDGAR QUINET.

XXXIX

Paris, samedi soir, rue Buffault.

C'est de *ma chambre* que je t'écris, chère maman. J'ai voulu en prendre possession, en même temps que toi. Puisses-tu présider ainsi à toutes mes actions !

Depuis ma dernière lettre, je suis très-inquiet de l'effet qu'aura produit sur toi notre fatale nouvelle. Peut-être aurait-il mieux valu que mon père te la portât lui-même ; nous aurions gagné huit à neuf jours. Je redoute maintenant pour toi la solitude où tu vis.

Me voilà seul. Tu peux croire que je vais penser souvent à toi. J'espère que mes succès peuvent encore quelque chose pour ton bonheur.

C'est à toi que je dois d'être libre. Serai-je assez ingrat pour en abuser ? tu verras ! Adieu, chère mère. Pardon de la nullité de cette lettre. Ce n'est que demain que je pourrai parler à cœur ouvert ; j'aurai bien des choses à dire qu'il faut taire, tant que je ne suis que ton fils, et non pas *ton ami* [1].

[1] Voyez *Notes* à la fin du volume.

Dis-moi, je te prie, quel jour est parti Gelin ?

Je viens de recevoir une lettre de Brun qui m'apprend que la mienne a été retardée un mois entier et qu'elle n'est arrivée (par la petite poste) qu'après avoir été décachetée, lue, raturée, contaminée et recachetée. Ce sont là ses expressions.

La bonne foi du porteur y est-elle pour quelque chose ? C'est ce que j'ignore. Après une vive sortie contre les faussaires en général, Brun me dit qu'il viendra peut-être m'apporter lui-même mes livres ici, où il espère avec le temps une place dans un bureau. Dans tous les cas, il me les enverra. Je t'écrirai demain.

EDGAR QUINET.

ANNÉE 1821

XL

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Paris, 10 janvier 1821.

J'espérais que M. Charlet partirait pour Charolles avant le jour de l'an ; il t'aurait porté lui-même mes modiques offrandes. Mais je le vois, quand on veut donner, on ne gagne rien à attendre. Mon père arrivait trop tôt, M. Charlet arrivera trop tard. J'ai été le voir hier pour cela. Je l'ai trouvé devant une table couverte de papiers et de manuscrits raturés. Il avait la plume à la main, le teint échauffé, l'œil en feu; il avait l'air d'un poëte inspiré. Le pauvre homme était là depuis le matin à composer des lettres du jour de l'an, que des dames et des demoiselles lui avaient demandées pour leurs parents et connaissances. Dans son poétique transport, il n'a voulu m'en-

tendre que lorsque j'ai prononcé ton nom. Son départ à ce qu'il dit aura lieu dans peu de jours.

A propos d'étrennes, sais-tu combien j'ai pensé à toi la veille du jour de l'an ? J'avais acheté aux enfants, une lanterne magique, une bergerie, des petits fers à repasser ; je dressai tout cela, avant de me coucher sur ma table auprès de mon lit ; ton portrait était en face de moi ; je m'endormis en priant Dieu pour celle qui autrefois me ménageait aussi de si douces surprises à mon réveil. Le lendemain, j'étais comme un enfant, je jouais d'aussi bon cœur avec ces moutons et ces arbres qu'avec mon bien-aimé polichinelle d'ancienne mémoire. Enfin, il me fallut remettre mes offrandes dans mes poches et m'acheminer vers la maison maternelle de ma tante. Avec quelle joie les enfants me reçurent ! Que j'eusse voulu être riche pour donner ! Heureusement mes petits cadeaux avaient été assez bien choisis ; tout le monde leur apportait des bonbons, j'étais plus sûr de réussir avec ma lanterne magique. Je trouvai pour moi dans la chambre de ma tante un beau couvre-pied et un livre anglais (*le Vicaire de Wakefield*).

Je ne sais quel sentiment de tristesse m'empêchait de goûter les bontés de ma tante, quand je pensais que ma sœur attendait peut-être l'arrivée de M. Charlet. Cependant elle est près de toi, elle peut t'aider ! Plus je cours d'un pays à l'autre, plus je

vois de personnes dans tous les genres, plus je trouve de nouvelles raisons de te chérir. Tant il est vrai qu'au-dessus de l'extrême bonté et de l'esprit le plus cultivé, il y a quelque chose encore, un je ne sais quoi... On ne peut le définir, mais il est impossible de ne pas le sentir.

Un de mes grands moyens pour éviter cette tristesse vague à laquelle j'aurais été assez enclin, c'est l'étude. Je doute que jamais on ait eu un désir plus vif et plus sincère d'apprendre que celui qui me poursuit. Je passe avec mes livres des heures charmantes. Ce sont mes amis, mes compagnons. Tu te rappelles combien, malgré tes festins de roi, je trouvais plus de charme à une table vide. J'ai inventé de causer et de penser avec mon livre pendant que dure mon frugal déjeuner, et je ne céderais pas alors mon morceau de pain et de fromage pour des reliefs d'ortolans. Ma petite chambre ornée de rideaux et mon lit somptueusement paré d'un couvre-pied ne rappellent point le taudis ni le grabat d'un bachelier ou d'un poëte. Tout est propre, tout est en ordre.

Je suis en ce moment d'un bien faible secours à ma tante. Les souvenirs sont accompagnés de trop de douleur et de souffrance ; pour me guérir, dit-elle, il faudrait m'empêcher de penser.

Je n'ai jamais compris la douleur de ceux qui aiment à parler de leurs malheurs. Il faut, ou qu'ils

ne les sentent pas, ou que leur souvenir se mêle encore à quelque idée heureuse. Adieu.

Vous êtes-vous amusées à ce concert? j'en voudrais une petite description.

EDGAR QUINET.

XLI

Paris, 17 janvier 1821.

N'as-tu pas reçu une longue lettre de moi, datée du 9 ou du 10 janvier ? Je comptais sur elle, je me croyais dans mes droits, quand vos imprécations sont arrivées à mon oreille.

Si je n'aimais jusqu'à vos petites gronderies, je ne reconnaîtrais pas si aisément mon tort.

Je ne sais si tu sens autant que moi notre bonheur de nous aimer si parfaitement. Cette confiance absolue, ce repos de l'un avec l'autre, font le charme de ma vie.

Dès que je cherche ailleurs cette union céleste, je ne sais quel malaise se mêle à mes pensées, comme pour m'avertir que ce n'est que dans ma mère et pour ma mère que je dois vivre.

Tu sais combien de fois j'ai eu de ces mouvements de tendresse, dont je ne pouvais reconnaître la cause ; ils ont toujours été accompagnés de tristesse, sans aucun plaisir.

A présent que la raison m'a presque guéri, il faut que je te dise que la sensibilité de ** si vraie,

ses attentions constantes pour sa mère m'avaient charmé ; je n'avais pu voir sans émotion tant de petits soins étrangers d'ordinaire à son âge. Certes la source de ce sentiment de préférence ne pouvait être ni plus pure ni plus innocente. Et cependant je reconnaissais en moi quelque chose de semblable aux troubles dont tu m'as vu si tourmenté.

Ce n'est qu'à force de raison que je suis parvenu à peu près à me tirer de là, sain et sauf. J'essayais, quand j'allais chez ma tante, de m'entourer le cœur d'un triple acier. J'y allais le moins que je pouvais et, s'il faut l'avouer, ce n'est pas là ce qui me coûtait le plus. Ces amis dont ma tante reçoit à toute heure les visites et devant qui il faut paraître souvent tout autre que l'on n'est, ôtent à sa société ce laisser aller, cette simplicité qui seuls me plaisent. Quand j'arrive chez elle, je retrouve quelque chose de solennel et de contraint comme chez madame Bruys, mais jamais ces battements de cœur, ces mouvements de l'âme, dont toi seule tu peux me donner l'idée. Tu me demandes ce qui m'a fait plaisir à Paris ; je crois t'avoir répondu dans le temps et t'avoir dit si c'est avec de grands sentiments de joie que j'étais arrivé et que j'avais parcouru la ville. La première impression a été mauvaise et il me faudra longtemps pour en revenir. Tout dépend, je crois, en cela des dispositions de l'âme. Il faut qu'elle soit paisible pour recevoir des

objets extérieurs une impression heureuse. J'ai vu Talma et mademoiselle Duchesnois dans *Athalie*; voilà le seul plaisir vif que j'aie senti dignement. Aussi j'étais seul. Je n'avais pas près de moi mon cicerone [1]. Maintenant que je suis heureux dans ma petite chambre avec mes livres et avec ton portrait, je m'accoutume fort bien à ce grand Paris. Seulement je trouve qu'il ne vaut pas encore les champs et les prés de Certines, où nous allions poursuivre ton ânesse.

Je vous félicite de vos succès, voilà un nouveau plaisir, si ces concerts continuent. Je vais aussi dans deux jours entendre une grande musique, mais je n'y jouerai et n'y brillerai pas comme vous; c'est un *Requiem* à la chapelle du roi en mémoire de Louis XVI.

Je ne sais si je t'ai dit que j'ai vu L.... Il viendra me prendre d'aujourd'hui en huit pour me mener chez madame de Lacretelle.

Adieu, je mets si bien ordre à mes hardes que je suis sûr que tu ne reverras plus en songe ni gants ni vergettes.

EDGAR QUINET.

[1] Voyez *Notes* à la fin du volume.

XLII

Paris, 13 février 1821.

Je suis inquiet de toi, ma chère maman; comment fais-tu avec ta maison si froide? Mets des lisières à tes portes. Si tu voyais toutes ces dames de la société de ma tante! Avec la meilleure santé, il faut toujours que leur chambre ait la même température, que le médecin soit à leurs ordres, et quand on veut mettre le nez à l'air, que de circonspection et d'apprêts! Elles me rappellent M. Villedet affublé de son bonnet blanc et escorté de ses deux suivantes.

Les trois enfants de ma tante ont eu la rougeole ; j'ai passé tous les jours plusieurs heures avec eux à leur faire des lectures ou à tâcher de les amuser de quelque sorte. Ils n'ont plus besoin de moi maintenant et ne s'inquiètent plus de mes fréquentes visites, car en général l'intérêt est la seule pensée des enfants ; je ne me rappelle pas d'en avoir vu un seul susceptible des émotions du cœur.

Ma faiblesse pour** a fait place à une passion

plus digne de mes hommages, celle du bien public et de l'indépendance des nations. Tu verras si je plaisante. J'ai été l'autre jour à la Chambre des députés. On ne m'a pas montré les mandataires charollais qui, jusqu'à présent, ont l'air assez silencieux, mais j'ai remarqué avec orgueil les défenseurs zélés de nos libertés, et surtout le général Foy, dont la voix éclatante et oratoire m'a vivement frappé. J'avoue que l'éloquence patriotique de la tribune a fait sur moi une profonde impression. Je m'intéressais à l'orateur, comme s'il eût plaidé ma propre cause. Je pensais aux républiques anciennes, et je me disais : C'est là l'éloquence des Gracques! C'est ainsi que les tribuns n'ont cessé de lutter contre le despotisme ou l'empiétement des grands.

De retour chez moi, je ne rêvais que droit des gens, législation politique. Je quittai les bouquins et les muses antiques pour *Grotius*, le *Contrat social*, l'*Esprit des lois* et les *Richesses des nations*.

Je crois qu'il vous reste toujours quelque chose d'une étude faite ainsi avec passion et conscience. Le cœur et l'esprit sont nés pour être sans cesse en activité ; on est bien heureux quand c'est l'amour du bien ou de l'étude qui les remplit. Que loin de la gêne des salons, j'aie au coin de mon feu un livre qui me plaise et je serai aussi heureux que je puis l'être loin de toi. Je relis maintenant

avant de me coucher les *Confessions* de Jean-Jacques dans une édition où l'on a retranché tant d'aveux pour le moins dégoûtants et qu'on était obligé de passer dans les précédentes.

Je trouve dans ces Mémoires un langage et du plaisir pour toutes les situations de l'âme. Ce n'est pas un auteur qui parle; il semble que tout le monde décrirait ainsi son bonheur et ses regrets. Précisément pour cela, personne ne l'imitera, et tous l'aimeront.

Adieu, mon ange gardien, veille sur ta santé, si tu aimes ton enfant. J'ai été trois fois dans ton temple. J'aime mieux prier Dieu dans ton église, je m'y sens moins indigne de toi.

Voilà de mon écriture de bureau; quel bonheur quand j'y gagnerai quelques deniers! je ne tarderai pas, j'espère.

Je ne veux pas renfermer ma lettre pour mon père dans la tienne; il est plus poli peut-être de l'envoyer directement.

EDGAR QUINET.

XLIII

Paris, 14 mars 1821.

C'est à l'extrême lenteur avec laquelle se succèdent nos lettres que je m'aperçois surtout de la longue distance qui nous sépare. Combien de fois, avant de recevoir ta réponse, le concierge va m'accueillir le soir par ces mots : il n'y a rien pour vous. Je monterai dans ma chambre le cœur plein de tristesse et me voilà jusqu'au lendemain à espérer, à m'inquiéter. Quand on vit l'un par l'autre, une puissance invisible devrait à chaque instant vous communiquer les mêmes sensations, les mêmes idées. J'ai lu quelque part que le Brahma des Indiens a à ses pieds deux colombes qui, au premier signe, partent chacune de leur côté pour aller, par leurs légers battements d'ailes et leurs doux murmures, rassurer deux cœurs aimants et séparés. A quoi pensent nos bons anges gardiens de ne pas se charger pour nous d'un aussi charmant message? Le tien t'aurait dit ces jours derniers que si je ne t'écrivais pas, c'est que dès le matin je courais entendre discourir sur Cujas et Bartole,

et que le reste de la journée se passait à lire d'une voix un peu profane les romans de Walter Scott à ma tante, qu'une fièvre de fatigue retenait dans son lit.

Nous nous parlons avec abandon, mais une chose dont j'ai cru m'apercevoir dans nos tête-à-tête, c'est que son esprit est rarement d'accord avec son cœur. Ainsi, bonne par caractère, elle met pourtant en doute les premières vérités morales. Jamais un malheureux ne l'a trouvée indifférente quand il s'est présenté à elle; son premier mouvement est de le secourir; mais dans l'éloignement elle réfléchit, elle se défie. De là ses théories politiques qu'elle serait la première à désapprouver si jamais elle les voyait en application. Elle considère chez un prince la clémence comme une faute. Le sceptre d'un roi sage et instruit dans l'art de gouverner c'est la hache du despote. Tu comprends combien nos opinions sont peu en harmonie sur ce sujet.

Je me hâte d'arriver à tes interrogations. Ma vie est très-douce. Jamais de grandes récréations, ni d'ébats extraordinaires, mais un état habituel de contentement et de bonheur autant que faire se peut quand tu me laisses un mois entier sans lettres. Je crois que je dois ce calme à l'étude. Mes rêveries sont bien loin quand il faut s'occuper des Instituts de Justinien ou des droits des agents de

change et courtiers. Je ne me rappelle pas d'avoir eu, si ce n'est dans ma première enfance, des jours si libres des orages du cœur. Aussi je fuis comme des serpents toutes les jeunes filles qui passent pour avoir un brin de beauté ou d'esprit. Ma tante voulait m'envoyer à un bal chez madame Rilliet qui a eu la bonté de m'inviter ; mais pour rien au monde je ne me départirai de ma stoïque résolution. Il me semble que pour mon instruction je rencontrerai dans ma vie peu de moments aussi propices. Aucun trouble ne m'empêche de tâter la pente de mon esprit, de classer avec ordre mes lectures. C'est vraiment l'égalité d'âme que recommandait si vivement le docteur Rolando à son disciple le bachelier de Salamanque.

D'un moment à l'autre il peut se faire que j'entre dans les bureaux de M. Le Marcis, où l'on me fait espérer que je gagnerai au moins soixante-dix francs par mois pour commencer. N'y aurait-il pas là de quoi vivre honnêtement? Quel bonheur, quand je pourrai me dire que chaque jour, chaque heure de ma vie n'est plus à votre charge. Allons, du courage! Mais tu sais aussi que dans nos conditions, il est expressément stipulé que je continuerai mon Droit.

J'ai déjà touché tes quinze francs pour prendre la première inscription. Une fois que je serai chez M. Le Marcis, ma bourse suffira de reste à cette

nouvelle dépense. Les mois s'écouleront, les examens arriveront, et tu verras qu'à la fin, je resterai maître de la place avec la robe d'avocat en main. Il paraît d'ailleurs que les diplômes sont à la mode, comme autrefois les moustaches. Pendant ce temps, je pourrai aussi me former à beaucoup de choses qui me manquent.

Après cet anglais, que la prononciation seule rend difficile, j'essaierai d'attaquer l'allemand dont le livre de madame de Staël m'a donné envie.

M. de Lacretelle m'a fait inviter plusieurs fois à aller le voir ; mais L... qui m'a promis de m'accompagner est si difficile à rencontrer, que la partie a été jusqu'ici remise à la semaine prochaine.

Mercredi dernier cependant il est venu me trouver en sortant de sa pension. Je l'ai reçu de mon mieux, et le soir je lui ai fait magnifiquement les honneurs de mon restaurateur. Il est toujours d'une abondance de paroles et d'une parcimonie d'esprit étonnantes. Du reste, le plus sincèrement du monde, athée et jésuite.

Je ne sais plus qui disait pour excuser son amour de la solitude : « Quand je quitte la société des hommes, il est rare que je sois content des autres, plus rare encore que je sois content de moi. » C'est là parfaitement aussi la cause de mon éloignement pour tout ce qui n'est pas une amitié intime.

De là vient que je recherche peu mes anciennes connaissances de collége. Chanel, Piaget, voilà ceux qui me plaisent ici. Mon pauvre ami Brun, malgré son ton de procureur, m'est attaché, j'en suis sûr. Je n'en ai plus de nouvelles, depuis le jour où il me disait très-simplement : « Mon pauvre Edgar, ton ami souffre plus que jamais depuis que tu es parti. » J'ai écrit à Gelin pour s'en informer. Point de réponse.

Je vois depuis longtemps que ma sœur a rompu tout pacte avec les profanes. Je ne veux pas la distraire de ses sentiments pieux ; cependant, quand je pense que la maréchale Ney m'a dit avant-hier que je ressemble au duc de Rohan, qui, obligé de vivre loin de sa bien-aimée, est allé cacher ses douleurs sous la haire et prêcher le renoncement chez les Bénédictins, je ne sais qui m'empêche de monter en chaire sur les pas de notre brillant modèle et d'adresser une mercuriale à l'inconstance.

Voilà une très-longue lettre, chère mère, mais ce sont des radotages ; il y manque bien des détails comme tu les aimes. Qu'il te suffise de savoir que je suis calme et heureux dans ma chambre, comme un rat retiré du monde. Je te dirai bientôt comment j'ai vu Talma dans *Hamlet*, mademoiselle Mars dans l'Elvire de *Tartuffe* et Perlet dans *le Secrétaire et le Cuisinier*, au Gymnase. L'Elvire m'a paru très-

jolie et très-jeune ; je me suis rappelé mon oncle et je lui ai pardonné.

J'allais fermer cette lettre, quand la tienne est enfin arrivée. Pauvre mère, que nous avons déjà souffert tous deux ! J'ai respiré quand j'ai vu que tu pouvais soigner à ton aise et à ta façon notre chère enfant. Pourquoi ne suis-je pas à côté d'elle, à lui chanter pour l'endormir le *pauvre Juif errant* qu'elle aimait tant autrefois ! Notre petite société serait si heureuse ! Tu penses bien que je serai à l'église à l'heure de sa communion ; je me rappellerai toujours avec attendrissement la mienne. Je puis bien dire que je n'ai jamais été dépourvu de sentiments religieux[1]. Je n'y ai pas grand mérite, sans doute. Quand on aime, qu'on est séparé, et qu'on vit entièrement seul, il faut bien parler à Dieu. Donnez-moi vite de vos nouvelles.

EDGAR QUINET.

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 204-205.

XLIV

Paris, 29 avril 1821.

Ton silence obstiné me trouble, je ne sais plus ce qu'il présage. Aujourd'hui ce n'est qu'en tremblant que j'ouvrirai ta lettre, si tant est qu'elle arrive enfin... Je finirais ici la mienne, si je n'avais à t'apprendre des changements subits dans ma façon de vivre. Quand tu me crois occupé dans les bureaux de M. Le Marcis, il faut te dire que je suis initié dans la maison de banque du receveur général de Paris. Un des neveux de la maréchale Ney vient de quitter la place pour aller à Dunkerque. M. L..., l'ami de ma tante, et subrogé-tuteur de ses enfants, m'a aussitôt offert de lui succéder.

On a pensé qu'il y aurait plus d'avantages pour moi à cet ordre de choses. On dit que dans trois mois je gagnerai cinquante francs par mois et cent dans un an. Il y a dans cette maison de commerce beaucoup plus de mouvement et de variété que dans une administration. On s'intéresse aux correspondants, on est dans la confidence de toutes

les affaires. Au reste la besogne n'a rien de difficile ; j'ai été bientôt au fait. C'est moi qui suis chargé de copier les lettres et d'en écrire l'analyse au dos. J'en *composerai* moi-même dès que le jargon épistolaire me paraîtra moins obscur, car, là aussi, il y a du mystère. Attaché à mon pupitre depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures, j'ai encore bien le temps de lire, de travailler, de penser à toi, et de m'inquiéter. Je vois arriver le dimanche comme un bon ami. Ce jour-là, je suis complétement libre. Je l'emploie ordinairement à des promenades délicieuses dans la campagne. Que ne suis-je plus tranquille sur votre compte! Je te dirais que j'ai été dans la vallée de Montmorency, visiter l'ermitage de Jean-Jacques, je te parlerais de son petit jardin, de son laurier, de son rosier *qu'il a planté*, de la forêt qui est à sa porte, sans oublier même le repas charmant que j'ai fait sous les arbres. Mais tous ces détails ne me plaisent plus aujourd'hui, j'en attends d'autres ; jusque-là il m'est impossible d'arrêter mes idées sur des tableaux agréables.

L'irritation de ma tante s'est calmée pour un temps, mais prête à se réveiller. Hier, en me parlant des éloges que madame de Lacretelle a fait de moi, sans me connaître, à madame de la Rochefoucauld, elle semblait blessée de ce que je pense plaire à d'autres qu'à elle. Ma position chez elle

n'est pas toujours ni très-facile, ni très-heureuse. Eh! qu'il y a loin de là à nos bonnes soirées de Charolles! Te le dirai-je encore? ces mécontentements passagers ne provoquent en moi aucun attendrissement. Serait-ce parce que je sens ma conscience nette? Hélas non; c'est que tes paroles seules peuvent trouver toujours le chemin de mon cœur.

EDGAR QUINET.

XLV

Paris, 24 mai 1821.

Ta lettre est trop tendre, ma chère maman ; je voudrais m'étourdir sur les tourments de l'absence ; ton langage si doux me rappelle trop nos adieux. Le souvenir d'un bonheur passé m'irrite contre le présent. Je suis mécontent de moi. En vain j'essaie de me distraire par des occupations amusantes, par des livres, par des vers ; le fond de mon cœur est triste et celui qui sait le consoler est loin de moi. Je ne vois plus, comme les années précédentes, de terme à notre séparation. Il n'y a plus de vacances, ni de Pentecôte. J'entends bien parler d'un voyage, mais la montagne de Trévoux n'est plus au bout. Ah ! ces huit jours de Trévoux, nous ne les oublierons jamais[1]. Tout m'en plaît, jusqu'aux plus petits détails. Mille choses insignifiantes pour des étrangers avivent mes souvenirs et se mêlent à mes regrets. Non-seulement nos promenades, nos conversations, mais encore la disposition de nos deux chambres contiguës, de nos meubles, de cette commode qui

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 224.

nous servait de table pour le déjeuner de midi sont présentes à ma mémoire. Te rappelles-tu mon matelas étendu à la porte de l'antichambre comme celui des sentinelles?

Ma tante vient de partir avec la maréchale Ney pour la campagne où elle doit rester quinze jours ; après quoi tous ensemble ils iront prendre les bains de mer à Dieppe. Je suis donc dans un isolement complet et, te l'avouerai-je, sans regrets, comme sans désir de ce côté-là.

Tu m'as trop accoutumé aux séparations; je quitte sans émotion tout ce qui n'est pas toi. Et puis il y a entre ma tante et moi tant d'intermédiaires; nous sommes rarement d'accord sur nos sentiments; depuis son départ je suis plus libre et mes occupations sont plus suivies.

Je me réveille de bon matin, comme à l'ordinaire, et jusqu'à neuf heures j'ouvre mes bouquins. A quatre heures je sors de mon bureau pour courir chez le restaurateur. S'il fait beau, je vais me promener jusqu'à la tombée de la nuit aux Champs-Élysées, ou bien je me sauve dans mon cher cabinet. Pour le plaisir, cela revient au même. Je t'ai dit que je me suis remis aux vers. Bien plus, je suis fidèle à mon sujet de l'année dernière. Ceci n'est qu'un amusement; l'important est mon travail de bureau, car, *item*, il faut vivre. Je n'y ai rencontré que gens bien disposés pour moi, prêts à m'abréger

les ennuis du noviciat. Je réponds à leur obligeance du mieux que je puis, et, jusqu'au chef, tout le monde semble très-content de moi et de mes écritures. Ma besogne quotidienne s'est d'ailleurs un peu ennoblie ; j'écris moi-même aux correspondants. J'ai alors le bon choix des mots ; au lieu de dire : « Je suis favorisé de votre très-chère du 19, » je puis dire : « Je suis visité par votre honorée du 19. » Et d'autres licences semblables.

Quoi qu'il en soit, je m'accoutume au bruit des affaires, ce qui est toujours une bonne chose. Ce qui en est une meilleure, c'est le nerf de la guerre, mais il faut attendre au 1er août. Jusque-là, je ne puis considérer mon travail que comme une preuve de dévouement à la maison L... et Compagnie. Qu'en dis-tu ?

Tu te plains que les détails de ma vie domestique ne tiennent pas une grande place dans mes lettres. D'abord, mes jours sont très-uniformes, et si de temps en temps quelque billet de parterre ne revenait déranger l'ordre établi, ils rappelleraient ceux d'un moine de la Trappe. Cependant, tu le veux absolument ; malgré l'ennui que j'éprouve à parler de moi, il faut bien t'obéir. Je ne crois pas avoir maigri depuis que je suis ici. Chanel dit que j'ai bon teint, ce qui ne veut pas dire que je sois plus vermeil, ni plus joufflu qu'à l'ordinaire. Je suis très-soigneux, mes cheveux coupés régulière-

ment ne vont pas trop mal; au reste, je ne sais si j'eus et si j'aurai jamais le ridicule de viser à l'élégance et de faire l'incroyable.

Adieu, j'embrasse notre cénobite.

EDGAR QUINET.

XLVI

Paris, 20 juin 1821.

Dis-moi, où ta barque s'est-elle arrêtée aujourd'hui, chère maman? Est-ce près du palais de madame Destaillades ou de l'hôtellerie de Châtillon, ou enfin parmi les joncs des Léchères [1]? car je ne puis supposer que tu habites encore les Tuileries de Villefranche. Quoi qu'il en soit, ton long silence me jette dans un grand désappointement.

M. D... que j'ai rencontré par hasard, venait de quitter ma tante à Trévoux. Je lui ai trouvé plus d'esprit que nous n'avions pensé, jadis, après sa complainte amoureuse.

Nous nous sommes promis de nous revoir quelquefois; il s'est insinué dans des sociétés littéraires, qui ne sont pas toujours des sociétés de *bonnes* lettres.

A propos de gens de lettres, il faut te dire que lundi dernier, j'ai dîné avec l'auteur des *Guerres de religion*, de l'*Histoire du dix-huitième siècle*, etc. Tout le monde a été si excellent pour moi que c'est avec

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 109.

un plaisir très-véritable que j'irai faire ma visite de remerciement. Il n'y a pas là la gène habituelle et les airs guindés des amis de ma tante. J'étais tout étonné de me trouver à mon aise au milieu d'eux, ce qui ne m'arrive jamais à la Chaussée-d'Antin. M. de Lacretelle m'a parlé sans aucune prétention de ses livres, de ses idées sur la littérature. Il m'a donné un exemplaire de son nouvel ouvrage *l'Assemblée Constituante*, et m'a invité à venir le retrouver de temps en temps. Les deux familles rassemblées te présentent leurs humbles civilités.

Le mois d'août arrive; depuis six ans, c'était l'époque chérie de mon retour ! Parle-moi aussi de ma tante Destaillades dont le souvenir est inséparable de mes idées heureuses. Je me demandais quelle Calypso te retenait dans son île. Je parierais que c'est elle ; on ne peut se dissimuler qu'elle n'ait de très-grandes dispositions pour les enchantements. Puisqu'elle ne veut pas écrire ni qu'on lui écrive, ne viendra-t-elle pas ici un jour m'enchanter aussi à mon tour ?

Je ne finirai pas ma lettre sans te parler de Madelon que je n'ai pas oubliée. Elle est toujours mes fidèles amours.

EDGAR QUINET.

XLVII

A madame Eugénie Quinet

A Certines.

Paris, juillet 1821.

Que fais-tu au champ d'asile [1], ma chère mère, pendant que je passe mes jours à penser à toi? Ecoute-tu les exploits du bataillon de l'Ain, ou les controverses du jeune curé de toutes les nations? Ta solitude est si douce ; tant de souvenirs charmants t'y accompagnent ; tu auras repris l'habitude de la sérénité.

Mais moi, j'aurais besoin plus encore de converser avec toi qu'avec le Dieu de ton temple.

Quand je viens à me reporter aux jours si délicieux et si courts de mon enfance, ou à d'autres souvenirs plus rapprochés non moins heureux, le dégoût, le découragement s'emparent de mon âme, ou bien, ce sont des regrets si vifs, des élans si déchirants, que sans m'inquiéter ni des suites ni des discours, je ne pense plus qu'à franchir à pied les cent lieues qui nous séparent, qu'à me jeter à

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 105.

tes genoux, te voir un instant et reprendre la même route.

Que te dire de ma maison de banque ? On y est content de moi, car pourvu qu'on sache à peu près *lire sur papier* et chiffrer l'addition, on peut raisonnablement espérer devenir l'homme aux quarante écus. Seulement il paraît que le chef financier ne se pique pas d'une parole scrupuleuse avec ses administrés : mes appointements qu'on était convenu de dater du mois d'août (et c'est sous cette condition que je suis entré dans les bureaux) se trouvent tout à coup remis à la fin de septembre sous le vain prétexte d'un voyage de M. L... auquel on écrit tous les jours. Tu m'avoueras que c'est bien le plus grand abus de mots auquel puisse conduire une minutieuse et injuste parcimonie. Comment dire qu'on s'intéresse au sort d'un jeune homme à qui l'on refuse le modique salaire qu'il gagne à la sueur de son front ? Je commence à voir ce que mon prédécesseur avait fort bien senti, que ce ne sera jamais qu'à force de luttes que je pourrai rien obtenir d'un homme qui débute par manquer de parole. Une fois ces cinquante francs obtenus, que d'années à attendre avant d'arriver au premier fauteuil de quinze cents francs par an ! Il est donc temps d'ouvrir les yeux et de bien me persuader que je n'ai là, ni une carrière, ni un avenir. Que l'occasion se présente, je ne perdrai rien

à la tenter. Je n'ai pas encore renoncé à nos premiers projets. J'ai suivi régulièrement sur les cahiers d'un de mes amis les leçons de Droit que l'on dit indispensables, et je crois en savoir là-dessus au moins autant que le commun des étudiants. Je n'ai point négligé l'anglais ; j'espère parvenir à l'entendre très-bien, parce que je l'apprends seul. Je lis couramment la plupart des auteurs ; il me faudra après l'habitude de la conversation. Enfin quoique X... m'ait refusé le plus mince secours de sa bibliothèque, je n'ai jamais manqué ni de livres, ni de moyen d'instruction.

Adieu, ma chère et bonne maman, j'ai le cœur plus en repos depuis que j'ai pensé un peu avec toi.

Je t'embrasse.

EDGAR QUINET.

XLVIII

Paris, vendredi 10 août 1821.

Bonjour, ma chère maman ; comment te portes-tu ? à qui penses-tu à l'heure qu'il est ? Pour moi, je quitte à l'instant l'antichambre de l'huissier avec lequel j'ai journellement d'intéressants colloques. Je reviens à toi, t'aimer et te le dire ; c'est ce qu'on appelle passer du grave au doux. Si au milieu de mes discours il se trouve quelque terme dont l'âpreté judiciaire offense ton oreille, tu saurais à qui t'en prendre. Il pourrait se faire aussi que tu rencontres çà et là des périodes tartares, car il est bon que tu saches que j'ai fait depuis quelques jours la connaissance d'un chinois, mais d'un vrai chinois de la Chine, avec des ongles longs de deux pouces, et des révérences jusqu'à terre et une camisole asiatique. Je ne sais s'il a reconnu en moi l'esprit et les usages nationaux, s'il m'a pris pour un mandarin, mais il est certain qu'il a conçu pour moi une grande estime, que nous sommes inséparables, qu'il m'offre de me conduire à Pékin où je pourrais apprendre la tenue des livres à

monsieur son père qui est un riche commerçant de la capitale chinoise.

Que dis-tu de ces folies, ne valent-elles pas un état de choses où l'on n'a que la chance de perdre ou des effets, ou des lettres de change que je porte chaque jour à maître Dandin ?

Je ne sais si je dois t'envoyer ces enfantillages. Avec mes adjudications, mes phrases aux correspondants et mes longues courses, je ne puis t'écrire qu'à la hâte.

EDGAR QUINET.

XLIX

Paris, août 1821.

J'ai reçu, ma chère mère, ta lettre datée de Montaplan, et je vois que mon silence ne t'a pas fait plus de mal que mes paroles. Quand je t'écrivis, j'étais dans un de ces moments d'abattement où l'espérance vous échappe, où la vie n'est plus qu'un fardeau. De là, ce ton de mélancolie et de tristesse que tu as trouvé dans ma première lettre. Ces passages de la vie sont très-douloureux; ils ne durent que peu de temps et les moments d'après sont marqués par une joie immodérée, témoin ma seconde lettre. Il ne me fallait qu'un point d'appui pour reposer mon esprit et tu l'as trouvé en me découvrant une espérance de réunion pour l'année prochaine; aujourd'hui mon cœur est plus tranquille. Adieu, je n'ai qu'une minute.

EDGAR QUINET.

I.

Paris, 15 septembre 1821.

J'écris à mon père pour le conjurer de me laisser suivre les cours de Droit. Ce n'est pas que le travail du bureau me déplaise outre mesure, mais c'est que je vois qu'il ne me conduit à rien, à rien absolument. En continuant une étude devenue générale, je ne perdrai pas le bon vouloir de M. M. L... et Le Marcis, puisqu'ils m'assurent qu'ils seront toujours prêts à m'accorder leurs bons témoignages et à me reprendre si meilleure occasion se présentait.

J'espère que tu ne seras pas trop éloignée de cette idée, toi qui me la faisais entrevoir pour l'année prochaine ; car je ne vois nullement quelle espèce d'avantage il y aurait à perdre dix mois encore dans ce bureau, pour le quitter tout à coup. Je me trouverais alors au même point où je suis aujourd'hui et pour le numéraire et même pour les beaux rêves de richesse. Ce n'est pas la réputation de léger ou d'inconstant que j'ai à redouter; car il y aurait bien plus d'inconséquence à renoncer à une carrière que j'aurais poursuivie pendant dix-huit

mois, qu'à celle qui ne m'aurait coûté que six mois. Même les amis de ma tante avouent que le Droit est un complément indispensable de l'éducation. Qu'ai-je à craindre, puisque c'est d'eux que me viennent et les promesses et les espérances ? Ajoute à cela qu'il nous serait impossible de nous revoir ; tous les commis, les mieux famés, obtiennent à peine un congé de quinze jours en quatre ans ; la raison en est simple : le bureau où je travaille n'est composé que de trois employés, en me comptant. La tâche de chaque jour est absolument la même ; pour peu que je vienne à m'absenter, je serais sûr de trouver à mon retour un remplaçant en titre ; personne ne se déciderait à faire gratuitement, et sans rester attaché à la maison, mon labeur quotidien. De là vient aussi que je ne pourrais faire marcher ensemble la maison de banque et le cours de Droit.

Pense que ma jeunesse se passe sans espoir pour l'avenir ; le nec plus ultra sera une place de commis, avec douze cents francs ; et cela après des épreuves surannées ! Je ne doute pas que tu supplies mon père de me rendre à une étude qui devient de plus en plus indispensable dans toutes les carrières honorables.

J'ai vu M. C... à son passage ici, il se plaint aussi de l'argent et des soucis de ménage, ce qui ne l'empêche pas de composer dans la cuisine qui est

en même temps sa chambre à coucher, son salon et son cabinet, des odes sur la mort de Nap..... J'aime beaucoup les petits Ney qui sont sans façon et ne se ressouviennent pas trop de la pompe impériale ; ils me viennent voir ici, ils m'écrivent des Coudreaux, ils m'invitent.

Adieu, je te demande pardon de t'écrire si vite, avec une plume qui ne va pas.

EDGAR QUINET.

LI

Paris, 18 octobre 1821.

Chère mère, il y a longtemps que je ne t'ai écrit comme je veux, et toi tu deviens tous les jours moins prodigue de tes lettres. Ce n'est pas ce que nous nous étions promis en nous quittant. Où es-tu ? Que fais-tu ? Adrien Latournelle pourra-t-il arriver jusqu'à toi ? te trouvera-il repartie pour Charolles ? Voici les froids qui reviennent ; les portes de la maison de Certines ne ferment pas ; que deviens-tu avec tes maux ? Tu sais combien ma vie et mes sentiments de tous les jours se ressemblent. Je n'ai guère de vrai plaisir que les livres. Je viens de finir *Dix ans d'exil*, de madame de Staël ; tu auras certainement lu ce livre. Dans tous les cas, le voici qui accompagne ma lettre. Il y a là une grande mélancolie et, avec plus de simplicité d'expression, au moins autant de paroles consolantes que dans un cours de morale religieuse. S'il y a tant de charme à s'entretenir ainsi avec les idées élevées d'un autre, si on trouve dans ce commerce un remède à ses maux, pourquoi se refuserait-on

le plaisir d'exprimer ses propres sentiments, ses propres impressions ? Si je pense à tous les chagrins qui naissent de ton extrême sensibilité, de ton esprit si actif, je me demande pourquoi tu n'écrirais pas toi aussi ? Qui sait, au milieu de ces douces rêveries, tu atteindrais peut-être au bonheur ; tu trouverais en toi ce qui fait le vrai talent, une grande force d'émotion, et au contraire de tant d'écrivains qui *invoquent leur muse*, toi, tu écrirais parce que depuis longtemps elle te sollicite en se mêlant à toutes tes peines, en te créant de nouvelles douleurs.

Songe d'ailleurs à ceux qui t'ont aimée et qui par la nature sont destinés à te survivre. Crois-tu que ce ne soit pas le plus grand des bienfaits que de leur léguer l'histoire de tes idées et de tes sentiments ?

Si tu vois madame Bruys, demande-lui de parler de moi à M. de Lacretelle. Sa femme est excellente, bonne, sensible, sans affectation. Comme une de tes lettres ou un de tes regards la charmerait ! Il n'en est pas de même de cette dame de la haute banque ; c'est bien la statue la plus glacée qui existe depuis la création ; elle n'a pas même le petit mérite de l'esprit.

Adieu. Que deviendrais-je, si mes idées ne se reportaient constamment vers toi ? Au sens des métaphysiciens, celui qui ne peut considérer *qu'un*

objet est déclaré inepte. J'ai grand'peur, malgré la prophétie poétique de M. Raveau, de finir par être compris dans cette disposition.

Adieu, ma bonne petite famille, je vous aime et n'ai d'espoir qu'en vous.

EDGAR QUINET.

Que devient Chanel? et Brun ?

LII

A monsieur Jérôme Quinet

A Bourg.

Paris, 13 décembre 1821.

Mon cher père,

Je ne sais si je dois chercher à m'excuser du long silence que j'ai gardé avec vous. Loin de cesser, comme je l'espérais, de vous être à charge, j'ai paru à vos yeux avec un cœur sans pitié pour vos malheurs, sans respect pour vos ordres [1]. Quand les faits parlent avec tant de force, que puis-je alléguer pour ma défense ? Que je n'aie pas suivi les routes qui égarent la plupart des jeunes gens, que j'aie pensé un moment, oui ou non, trouver dans des succès littéraires, imaginaires, un refuge contre le besoin, le résultat n'est-il pas le même ? Mon repentir, tout sincère qu'il est, ne m'excusera pas ; et avec l'insouciance que vous me croyez, vous me soupçonnerez quand je vous dirai que ce temps passé dans l'incertitude, les regrets,

[1] Il avait quitté depuis deux mois les bureaux de la maison de banque. Voyez les *Notes* à la fin du volume.

l'agitation, a été le plus malheureux de ma vie. Cependant les moyens que j'imaginais pour me sauver d'un abandon que j'avais mérité feront foi de l'état de mon esprit.

Je n'ai pas encore pu trouver de place chez un avoué, parce que les jeunes gens ne les quittent d'ordinaire qu'à la fin du mois, mais je ne manquerai pas d'être employé d'ici à peu de jours. J'espère bien aussi vous envoyer une attestation qui marquera que l'on est content de moi. En attendant, je suis régulièrement le cours de Droit; je rédige mes analyses, je copie des cahiers et je fais partie d'une société d'élèves qui se réunissent une fois par semaine pour se faire mutuellement des questions sur l'objet des leçons.

Je ne crois pas que personne ait des plaintes à faire sur ma conduite; j'aurais mauvaise grâce à dire que mes goûts ne sont pas dépensiers, et que je cherche en tout l'économie. Chers parents, que ce soit au moins une vertu que j'aie acquise à votre école.

Maman m'a appris, en même temps que la perte que nous avons faite de ma grand'mère, les nouvelles dispositions de son testament. Que je vous sais bon gré de la part de tristesse que vous avez prise à ce qui semblait me toucher de si près ! j'en ai été affligé, parce que je me réjouissais d'apporter ce petit trésor à la bourse commune. Mais c'est

ainsi que sont toutes les espérances d'ici-bas ; il ne faut compter que sur soi et ses efforts. Pour moi, je regarde cela comme une nouvelle obligation de ne devoir mon existence qu'à un travail assidu, et de me hâter de mériter un état indépendant de la bonne ou mauvaise volonté des hommes. Heureux sera le jour où je pourrai vous dire : Vous avez soutenu mon enfance, et moi je vous viens en aide à mon tour.

Pour arriver là, il faut du courage, de la persévérance. Ni l'un, ni l'autre, ne me manqueront, tant que Dieu et mes parents ne me refuseront pas leur bénédiction. Je vous embrasse et je vous chéris.

EDGAR QUINET.

LIII

Paris, 27 décembre 1821.

Oserai-je, mon cher père, vous parler de mes vœux ardents pour votre bonheur? Qu'il me soit au moins permis de réclamer votre indulgence. Ce qu'il y a de malheureux pour moi, c'est d'avoir mérité vos reproches; car je ne puis me convaincre que la perte que j'ai faite soit si grande. Vous avez vu que les belles promesses ne sont venues qu'après l'événement.

Quoi qu'il en soit, j'espère par une application suivie retrouver votre bienveillance. Ce sera la meilleure étrenne que j'aurai reçue de ma vie.

Votre réponse, si vous avez la bonté de m'écrire, ne m'arrivera plus dans ma chambre rue Buffault. Je vais emporter mon petit ménage dans la rue la Harpe où je serai très-bien logé pour quatre-vingts francs par an. Ma fenêtre donnera sur des arbres, je ne serai qu'à un second étage et je n'entendrai pas le bruit de la rue. Les autres économies dans ce quartier sont à l'avenant. J'aurais tort de ne pas vous dire avec quel charme je me livre à des

études sérieuses. Malgré mon apparente légèreté, mes goûts n'ont jamais cessé de me porter de ce côté. Je ne puis penser sans ivresse qu'il ne tient qu'à moi d'avoir un état libre.

Plus je vois les protecteurs et les protégés, plus je sens que l'on ne vaut bien que ce que l'on vaut par soi-même.

Il nous a été impossible de trouver à la fin du mois aucune place chez un avoué ; je ne manquerai pas de vous en reparler bientôt.

Je vous chéris tendrement.

EDGAR QUINET.

LIV

A madame Eugénie Quinet

A Bourg.

Paris, 27 décembre 1821.

Que de reproches tu aurais à me faire sur ma négligence à t'écrire durant ces deux derniers mois ; mais que de choses aussi j'aurais à te répondre. Permets-moi de n'en rien dire aujourd'hui pour ne pas rappeler au milieu d'un jour de fête des jours de tristesse. Il y aura bientôt dix-huit ans que tu me bénis chaque année. D'abord je fus ton enfant chéri, doux, bien élevé. Je t'écrivais de Jasseron [1] une longue épître avec une allumette, M. Salles était content de moi. Je lisais, sans en manquer un mot, l'*Histoire de Camille*. Je pleurais aux aventures des *Orphelins du hameau*. J'étais obéissant, j'étais laborieux, j'allais glaner dans les champs de Certines aux rayons ardents du soleil. Je déclamais, avec mon teint brûlé et mon chapeau à larges bords, la scène de Joas, d'*Athalie*. Alors ta bénédiction avait réussi. Plus tard,

[1] Voyez *Notes*.

je te suivis dans nos montagnes de Charolles. Je devins farouche, sauvage, je vivais au milieu d'une horde indisciplinée. A peine la quittais-je quelques fois pour aller me montrer à toi. Tu ne reconnaissais plus dans ce petit garçon vagabond, ton ancien favori. L'élève de M. Terrat n'avait pas même l'esprit de t'amuser. Je crois que sans les tragédies de Voltaire qu'il lisait chaque soir avec toi, il serait revenu à l'état de nature. Et cependant ta bénédiction avait encore réussi, parce qu'il était près de toi. Enfin, il fallut nous séparer, et je crois que cette époque solennelle n'était pas fort éloignée du jour de l'an[1].

La contrainte de la pension, le pédantisme des maîtres, insupportable pour le disciple du mentor joyeux qu'il venait de quitter, et plus que tout cela le sot esprit des élèves, achevèrent de m'ôter toute espèce de goût pour les professeurs et pour ce qu'ils m'enseignaient. M. Olivier ne voyait plus en moi l'élève diligent qui récitait de longues fables dans sa maison de Bourgneuf et qui y remportait le prix d'honneur. Pourtant ta bénédiction ne perdit alors qu'une partie de son pouvoir, puisque Dieu te laissa ta santé, et à moi ta tendresse.

Les autres années qui suivirent sont encore trop près de moi pour que j'en parle à présent ; je ne sais ce que l'avenir me présage, mais tant

[1] Voyez Lettre XX

que tu m'aimeras et que je me sentirai sous ton influence, le malheur ne m'atteindra pas.

Je reviens à l'instant de chez la maréchale Ney, qui est bien la dame que j'admire le plus, parce que chez elle tout vient du cœur et qu'on n'y trouve pas la gêne ordinaire des salons. Je rencontre quelquefois chez ma tante Gaëtan de la Rochefoucauld ; il me parle souvent de toi. On le dit à moitié fou avec ses projets d'éducation. Il a une grande fille à qui il ne veut apprendre rigoureusement qu'à parler le latin de Cicéron. Figure-toi une demoiselle Huronne qui ne sait ni marcher, ni danser, ni parler, les dents écornées et les cheveux rasés. Mais avec tout cela elle connaît les infinitifs et les subjonctifs et son père la trouve suffisamment parée. Ma tante m'a promis, pour nous donner une récréation amusante, de l'inviter une seconde fois.

Adieu, ma bonne et chère mère, quoique je sois en marché pour une autre chambre, tu peux toujours m'adresser tes lettres ici, rue Buffault.

EDGAR QUINET.

Tu ne me fais point, comme je l'espérais, l'itinéraire de ton voyage, ma chère petite sœur. Pense donc qu'au milieu de cette grande ville rien ne me plaît que ton souvenir et que cette foule d'indifférents laisse mon cœur bien vide et bien triste. Ne me

diras-tu rien de Bourg? Que deviennent ces grandes demoiselles que j'ai vues autrefois en si petit comité : Zélie, qui venait pêcher avec moi des grenouilles, et la fille de madame Riboud dont j'ai oublié le nom? Je n'ai pas oublié les heureux jours que j'ai passés avec elles. Notre vie s'employait à courir à cheval sur de longues perches, à nous jeter des marrons verts à la tête, à faire rôtir des panais, à nous barbouiller le visage de raisin rouge.

Je m'imagine qu'aujourd'hui bien pincées, bien tirées, on aurait beaucoup de peine à les ramener, l'une auprès des grenouilles de la Tranquillière, et l'autre auprès des panais de Jasseron.

Tu sais aussi bien que moi, chère amie, que notre château en Espagne s'est écroulé à Tréconat. Qu'y faire? J'aurai dans quelques années un état libre, je ferai le Perin Dandin jusqu'à ce que je t'aie bâti le plus joli donjon que tu aies vu de ta vie. Je ne suis pas peu embarrassé pour savoir quelle bonne aubaine je dois te souhaiter; tous les étrangers qui vont vous voir me racontent que tu as toutes les perfections.

Permets-moi de remercier ici les fabricants de poires tapées, quels qu'ils soient. La bonne année soit pour eux accompagnée de plusieurs autres, ou, pour parler comme ta Péruvienne, que l'arbre du bonheur les couvre de son feuillage. Adieu, chère amie, l'an-

née est si dure, les fermiers rapportent si peu, qu'il faut se roidir contre son propre sang. J'enverrai pourtant à ma parente, par la première occasion, la *Jérusalem* du Tasse. Mes amitiés à ton chat s'il est en vie, et à tous les animaux avec qui j'ai eu des relations.

EDGAR QUINET.

ANNÉE 1822

LV

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Paris, rue de la Harpe, 50 *bis*, janvier 1822.

C'est pour toi seule que j'écris aujourd'hui, chère mère. Je ne puis plus tenir aux formules embarrassées de notre correspondance officielle. Quand tant d'accusations s'élèvent contre moi, il me semble que ta tendresse aussi va m'abandonner, alors mon cœur se déchire et je maudis tous mes *mystères*. A ce mot rassure-toi, ce n'est point de sentiments honteux, ni d'actions basses que je vais m'accuser; ce n'est que d'une folie qu'on eût peut-être excusée, si elle eût été consommée. Je n'ai point à me reprocher d'avoir oublié un seul instant la position de mes parents, mais je me suis dit : ce que l'on me propose ne peut me mener à rien (et je n'ai pensé cela qu'après quatre mois d'expérience). Je

ne suis ni remuant, ni intrigant pour briller de ce côté ; les protections ne sont rien si on ne commence par bien s'annoncer soi-même. Au contraire, si l'on arrive avec quelques talents, on est toujours sûr d'être bien reçu. Quand on est jeune et presque sans secours, on sait gré de vos succès à votre jeunesse, ou l'on pardonne à l'inexpérience des essais qui plus tard seraient ridicules.

Je te demande pardon de ces précautions oratoires qu'il m'a fallu employer pour t'expliquer comment je me suis avisé d'entreprendre un LIVRE ! Avant de rien commencer cependant, j'ai eu l'idée de faire un court extrait de mon plan et d'aller le soumettre au libraire Grandet, bien résolu à me décider d'après lui. Qui eût pensé à son air froid et fier avec le pauvre auteur, à la première entrevue, que le lendemain il lui ferait de longs compliments, l'engageant, l'excitant à exécuter son œuvre, promettant en tout son entremise, et assurant qu'il se chargerait de l'impression et du payement pour peu que la *manière* répondît à l'idée première.

Je dois dire que cette réception ne changea rien à ma défiance, et que ce fut avec les mêmes hésitations que j'en parlai d'abord indirectement à ma tante et plus tard à deux professeurs, MM. Andrieux et de Lacretelle, qui tous deux voulurent bien regarder mon plan informe comme reposant sur une idée

très-originale et susceptible de développements charmants. Je m'imaginais que dès lors je ne risquais rien de tenter l'entreprise, et je le fis avec un courage *héroïque*, puisque ni les plaintes qui s'élevèrent contre moi, ni une certaine défiance de mes forces et une sourde inquiétude, comme si j'eusse commis une mauvaise action, ne m'arrêtèrent. Mon sujet [1] s'était tellement emparé de ma malheureuse cervelle, que je ne voyais plus que *siècles antiques*, *siècles modernes*, etc. Mais il se trouvait que j'avais tant de bouquins à lire, tant de notes à prendre, que les matériaux seuls étaient un long travail, et que l'ouvrage, puisqu'il faut l'appeler par son nom, n'avançait pas.

Je n'avais encore rien écrit, quand je rencontrai il y a quelque temps chez ma tante un rédacteur de journal. Je fis un article pour un feuilleton, je le montrai à ma tante qui eut la bonté d'en être très-étonnée. Le journaliste me dit qu'il était pétillant d'esprit et qu'il m'en donnerait cinquante francs. Je n'eus garde de refuser ; mais depuis, les discours des Chambres, les accouchements fortuits, les coups de tonnerre, les chiens enragés ont pris tant de place dans les colonnes du journal que je suis encore à attendre le nerf de la guerre. Je devais joindre à cette paperasse un petit diminutif de poëme en deux chants, dont je t'envoie ici un

[1] Voyez *Tablettes du Juif errant*. Œuvres complètes.

fragment ; tu verras aussi une courte analyse mal faite et que j'aurais envie de recommencer.

Voilà le récit sincère de mes méfaits ; telle est l'explication de mon silence, de mes réticences, etc.

J'ai toujours conservé assez de bon sens pour voir qu'il ne faudrait avouer cette folie que dans le cas (peu prévu) de succès. Pourrai-je pousser jusqu'au bout l'expérience ? Dans l'état informe où sont mes brouillons, je ne puis rien faire de suite ; je comprends fort bien la nécessité de se plier aux circonstances ; il m'en coûtera bien des efforts d'abandonner cette entreprise formée et suivie avec tant d'ardeur. Je suis content de l'aveu que je t'ai fait. Ma conscience est tranquille. C'est le premier secret que j'aie eu avec ma chère mère, et il m'a trop coûté de le garder, pour que j'essaie jamais d'en avoir un second. Je m'attends à tous tes reproches, peut-être à tes malicieuses moqueries, et cependant, s'il m'arrive jamais de vieillir, je penserai sans remords à ces moments heureux où je pouvais oublier l'incertitude de ma situation et trouver dans l'étude tous les remèdes de l'âme. Je me rappellerai que lorsque mes amis cherchaient partout de turbulentes distractions, je m'enfermais avec mes livres, et que dans ces instants bien rares, mais bien précieux d'illusion, je n'aurais pas changé ma mansarde contre toutes les houris du ciel et de la terre.

M. Bléchamp t'a demandé si je n'étais pas devenu libertin, buveur? Je ne m'aviserai pas de me faire un mérite d'avoir su me préserver de tout penchant honteux, quand les exemples étaient sous mes yeux et les occasions à ma porte. Ma tête et mon cœur étaient trop bien occupés pour que j'eusse le temps et le désir d'y penser.

Peut-être ces erreurs que je te confesse m'ont-elles éloigné de ton cœur ; tu ne comptes plus sur moi pour ton bonheur ; tu me demanderas compte de tes chagrins. Ce qu'il y a de certain, c'est que tu serais cent fois plus heureuse si je n'étais pas né. Cette idée me dégoûte singulièrement de la vie.

Je reçois à l'instant ta dernière lettre, et le ton de découragement, et tes reproches n'ont pas dû me consoler. Je ne saurais dire mon étonnement de ce que tu m'apprends, sur ma *liaison* avec Perlet !

Voici la vérité bien simple. Il y a six mois à peu près que Chanel vint me prendre un matin dans ma chambre et me pria de l'accompagner chez Perlet auquel il voulait montrer une petite comédie de sa façon. Je le suivis chez le dit comédien, et j'y restai trois minutes. Depuis ce jour, je ne l'ai revu qu'une seule fois, au Gymnase, il y a cinq mois, étant dans une loge avec ma tante. Je n'ai point

assisté à cette représentation dont on a parlé ; je n'en ai rien su que par les journaux. Voilà ce que tu peux déclarer à la face de tous les Charollais. Libres à eux de gloser ; ces messieurs, que je ne connais pas, auront arrangé cette dramatique aventure pour avoir quelque chose à raconter à madame P... M. Bléchamp apprend tout cela, n'y voit plus qu'un buveur, un baladin, un libertin ! Et voilà comme toutes les choses s'enchaînent dans le meilleur des mondes possibles.

J'arrive à l'histoire non moins instructive et plus véridique que la précédente.

Je rencontrai l'année dernière, dans mon restaurant, Adrien de Latournelle, qui me supplia de venir le voir dans huit jours, sans manquer. J'arrive, fidèle au rendez-vous, et quelle est ma surprise quand l'hôtesse m'explique qu'elle a envoyé à la Morgue tous ses valets chargés d'examiner si Adrien ne se trouve point dans les filets.

En attendant, elle m'apprend qu'il est accablé de dettes, qu'il a vendu sa montre, ses habits, et que, depuis huit jours, on ne sait plus où il est. En ce moment, l'oncle arrive, et comme on peut bien s'en douter, me demande mon nom, me conjure de partir pour Melun où je verrai son neveu prêt à s'engager dans un régiment de dragons. Il me munit de lettres pour le colonel, pour la maréchaussée, m'autorisant à m'aider de la *force armée*, si

l'éloquence de mes paroles ne suffit pas à ramener son neveu.

L'envie secrète de me rendre en ce jour digne de mon grand'père que tu m'as cité comme un grand conciliateur, me décide aussitôt. La véritable difficulté était de déterrer le délinquant au milieu d'une ville de vingt mille âmes. Je parcours toutes les guinguettes, à partir des plus bas étages. Enfin, après bien des visites inutiles, je vois près d'une petite table ronde dans un café une grande figure blanche appuyée sur la *Quotidienne*, sans mouvement sensible. C'était le pauvre enfant prodigue qui n'avait qu'*un* sou dans sa poche. J'arrivais comme la Providence pour l'assister de onze sols, prix d'une bavaroise qu'il avait eu l'insigne audace de demander. Ce ne fut pas sans de longs combats que je parvins à lui faire promettre de revenir sous le toit paternel.

Je donnai à son hôte la moitié de l'argent que j'avais dans ma poche et je gardai le reste pour nous transporter sans encombre à la ville. Adrien n'osa pas sortir d'abord, et ma chambre lui servit de refuge. Avant d'aller à mon bureau je lui préparais à manger et je le retrouvais le soir. Heureusement cela ne dura que quelques jours.

En vérité, je ne comprends pas aujourd'hui ce qu'il serait devenu, comment aurait fini le roman, si je ne m'étais hâté d'arriver. L'hôtelier de Melun

avait averti la police et l'hospitalité courait grand risque d'être violée au mépris de toutes les lois des romantiques. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le héros ne s'occupait nullement du danger de sa position, et, se fiant tout entier à la Providence, passait les jours à lire *le Solitaire*, *Ivanhoë* et *le Vampire*. Je ne m'autoriserai pas de cet exemple pour te dire qu'il y a de par le monde des gens plus fous que moi.

Je ne saurais t'exprimer la tristesse et le mécontentement de moi-même où je suis tombé, depuis que je me sens si coupable à tes yeux ! Ajoute à cela, que je n'ai pas un seul ami que je voie avec plaisir ; je passe des semaines entières sans parler à personne autre qu'à mon portier. Je finirai par avoir l'élocution aussi variée que l'honnête trappiste de Certines, d'heureuse et vertueuse mémoire. J'ai quitté le quartier de ma tante ; depuis que je dépends moins d'elle, je suis bien plus à mon aise dans sa maison. De son côté, elle oublie peu à peu le ton grondeur du mentor. Je suis si disposé à l'aimer (quoiqu'elle pense le contraire), que le moindre mot d'amitié me bouleverse et m'attendrit tout à coup.

Elle m'a mené dimanche dernier dans une soirée de musique où j'ai vu de bien grands talents, surtout un violon qui m'a fait faire de tristes réflexions sur moi-même. Elle a bien voulu aussi

m'envoyer hier à la nouvelle tragédie de *Sylla*. C'est bien, je crois, le plus grand plaisir que j'aie eu depuis que je suis ici. Impossible de concevoir rien de plus dramatique que la simplicité orgueilleuse et le sourire sardonique de Talma. Je me le rappellerai toute ma vie avec son long manteau de pourpre, sa voix grave, son profil de Romain.

Il se mêlait cependant à ces deux demi-bonheurs une idée douloureuse ; je pensais que tu étais triste et que, pendant que j'étais là à m'amuser, tu m'accusais dans ton cœur. Un adage bien rebattu, c'est qu'une bonne conscience est la première condition du bonheur. La seconde est sans doute la présence de ce qu'on aime.

Mon nouveau logement, où j'ai transporté mes pénates d'argile, me plaît beaucoup, à cause de la vie silencieuse de mes voisins. C'est une chose bien singulière que l'humeur acariâtre des locataires de la rue Buffault, depuis la cave jusqu'au grenier inclusivement. Il s'est peu passé de jours et de nuits où un mari n'ait battu sa femme et réciproquement, une vieille actrice sa servante, et ainsi du reste. Comme j'étais le seul qui n'avait rien à battre, j'étais ordinairemement pris même aux heures les plus indues pour arbitre suprême. La portière était le digne cerbère de ce Tartare. J'ai gagné en tout au change. Jusqu'à présent mes nouveaux portiers sont les gens les plus complai-

sants et les plus attentifs du monde, et les maris et leurs femmes les plus pacifiques.

Le restaurateur où je dîne très-bien pour vingt sous est à ma porte. Je ne suis qu'à cinquante pas de l'École de droit. Comme le professeur nous invite à lui écrire nos doutes sur quelques points de lois obscures, je lui ai adressé mes commentaires dont il a eu la bonté de me féliciter. Je passe la journée dans un cabinet d'études où je trouve tous les livres de droit nécessaires.

Je t'assure que j'étudie avec la plus grande ardeur, et qu'avec les trois professeurs dont je suis les leçons, mon temps se trouve très-bien employé.

Je voudrais t'écrire du cabinet d'un avoué. Le besoin de te demander pardon de mes erreurs [1], en t'annonçant enfin une action d'obéissance et de raison, a longtemps retardé ma lettre. Mais je ne peux plus résister et garder un plus long silence. Je suis encore à l'affût d'une place chez un avoué ; ma tante a parlé à ses avocats, moi de mon côté à Piaget, Rodet. Je n'ai trouvé qu'un avoué, rue du Marché-Saint-Joseph, mais il ne pouvait pas me laisser le temps d'aller au cours de droit.

Je comprends que mécontente de moi comme tu l'es, ma réponse ne te satisfait point. J'ai parlé de tout cela à mon nouveau cousin Théophile Destaillades ; il m'a été aussi inutile que les autres. Je le

[1] Voyez *Notes*.

vois quelquefois; c'est un assez bon garçon, sans façon, à l'accent provençal, et un son de voix aussi grave que celui de mon oncle est élevé. Je fais de la musique avec lui. J'ai été faire visite à madame de Lacretelle. Quand j'y suis, je ne voudrais plus m'en aller ; j'ai bien juré de ne plus faire des absences si longues. La maréchale Ney m'a invité deux dimanches de suite ; ses fils sont excellents pour moi. Ils sont tristes, sans le dire, du testament de Bonaparte.

Quoi ? madame Honoré a douté de mon empressement à aller lui rendre mes hommages ? aurait-elle oublié les heureux jours où elle avait si peur en bateau et où nous jouions si gaîment à colin-maillard, et tant de beaux souvenirs que sa présence me rappelle ? Quand j'y pense, je deviens *ultrà*, à ma façon : je ne prêche plus que pour le *temps passé*.

Adieu, je te supplie de me dire quelques mots qui me rappellent ton ancienne confiance en moi.

EDGAR QUINET.

Je n'oublie pas mon père, mais je comprends si bien mes torts que je ne sais plus quel ton prendre avec lui.

LVI

Paris, mai 1822.

Comment t'expliquer ce nouveau retard? J'ai là sous les yeux le commencement d'une lettre que je t'écrivais il y a fort longtemps. Le soir même, je fus malade de ma fièvre ordinaire du printemps, ce qui m'empêcha de continuer pour ne pas prendre un air dolent qui t'eût inquiétée. Je me rappellerai toujours que tu devinas autrefois ma rougeole à la seule lecture de mes jérémiades.

Il faut dire encore que l'on m'annonçait l'arrivée de deux dames de Charolles et que j'avais l'effronterie d'espérer par elles une seconde lettre à laquelle j'aurais répondu en même temps qu'à la première.

Il faut que je cherche maintenant à mettre un peu d'ordre dans tout ce que j'ai à te dire de tes aimables émissaires. L'une m'a reçu, si j'ose dire, comme un ancien ami de collége. Elle m'a développé au long les ennuis du joug conjugal et m'a promis de venir m'endoctriner de nouveau dans deux mois. Je lui ai offert de lui servir de cicerone

à son retour. Tu comprends avec quel charme je les entendais parler de toi et de ma sœur. Tous les ennuis de l'absence ont été évoqués... dans trois jours je pourrais vous revoir!...

J'attendais l'arrivée de mademoiselle Bléton. Elle a enfin paru à une fenêtre précisément vis-à-vis de la maison de ma tante. J'ai été effrayé de sa résolution de quitter Charolles. Que vont devenir les beaux arts? C'est bien alors qu'on sera obligé de venir à Paris pour apprendre l'histoire ancienne. Je ne sais trop comment l'aider dans ce mauvais dessein. J'en ai parlé à ma tante qui répond que ses amis n'ont pas de filles. En attendant, je la vois très-souvent, et quand j'en ai le temps, je l'accompagne dans la rue. Elle est bien bonne et sans façon; elle me raconte mille histoires de Charolles.

Je ne veux pas revenir sur les causes de mon silence. Hélas! quand viendra le temps où je pourrai aider ma famille? J'ai pris un grand goût à l'étude, je travaille en conscience et je ne vois pas pourquoi je ne réussirais pas un jour. J'entends des avocats, et chez les plus fameux il y a encore bien du charlatanisme, qui, heureusement n'est pas inimitable.

Les professeurs distingués dont j'ai pu suivre les leçons l'année dernière m'ont un peu accoutumé aux grandes réputations, et je ne suis plus saisi à

leur approche de la terreur panique qui nous ôta la parole à tous, excepté à toi pourtant, à l'arrivée de M. de Lacretelle chez madame Bruys.

Adieu, aime-moi malgré tous mes torts ; si tu me délaissais aussi, que deviendrais-je?

Je vais tous les dimanches à ton église, il me semble que je suis plus près de toi.

En attendant que je rende compte à mon père de ma conduite, oserais-je lui dire combien les marques de son mécontentement me remplissent de tristesse? Tu jugeras si c'est véritablement un grand malheur pour moi d'avoir quitté la maison de banque de M. L... Voilà qu'une ordonnance du ministre la supprime ; un de ses associés s'en empare, la transporte dans un autre quartier. Cet associé, vrai garçon de bureau, vient de refuser le neveu de la maréchale Ney, qui m'a précédé. Il a erré depuis à Dunkerque, au Hâvre, puis à Paris; sa mère, l'amie intime de ma tante, n'a pu obtenir qu'on le reprenne, quoiqu'on n'ait rien à lui reprocher. Il est donc bien clair qu'on n'eût pas pris à moi un plus grand intérêt.

EDGAR QUINET.

Il faut, ma bonne petite sœur, que je compte vraiment sur toi pour recommencer notre correspondance. Imagine que j'espère en toi ; tu prendras ma

défense; ta voix est plus connue, plus aimée que la mienne, elle sera mieux entendue.

Quand nous étions *tout petits* et que j'étais enfermé dans le grand salon rouge, déjà tu venais me consoler à travers le trou de la serrure et me faire passer des tranches de pommes par-dessous la porte.

Que je te remercie, chère amie, de ton cordon de montre; il ne me quittera jamais. La longueur de tes cheveux fait la désolation des demoiselles auxquelles je le fais voir. Je ne le mets que les dimanches et que le jour *où je veux me marier*, comme dit ma tante. Le reste du temps, je l'enferme précieusement avec mon joli porte-montre.

Sais-tu que ta traduction de l'italien m'a étonné. Il faut que tu aies bien étudié depuis le temps d'heureuse mémoire où je jetais mon livre contre le plancher. Tu as parfaitement compris et rendu la teinte romantique de l'admirateur des tombeaux et la haute philosophie du discours de Cicéron. Il faut que tu saches que ce livre est un des plus difficiles pour les étrangers à cause de la marche un peu obscure des périodes et d'un certain grandiose qui ne semblait pas appartenir à la langue italienne, du moins dans la prose. Tu liras très-bien le *Tasse* que je t'enverrai à la première occasion. Si tu as ouvert *Guarini*, tu as dû y trouver un autre genre de difficultés. C'est le langage affecté d'un amour

fade et qui vit de pointes et de concetti, de froide galanterie. C'était le goût du siècle.

Tu te plains, chère amie, que plus tu lis, plus tu as de choses à apprendre. Il m'en arrive absolument de même, et quoi qu'en dise M. Raveau, j'ai bien peur de rester longtemps ineptissime. Je travaille du matin au soir au *Traité du Mariage*, à la *Procédure civile et criminelle*, je n'ai en tête que délits et que potence.

Quand je serai avocat, si j'ai des causes, j'espère que tu n'oublieras pas ce que tu m'as promis [1]. Tout bien réfléchi, je suis l'homme le plus facile à vivre que j'aie jamais connu.

Je t'enverrai quelques romances assez jolies et à la mode; quant à l'air que tu me demandes, je ne me crois pas assez savant pour en faire un, digne de toi. Tu recevras ma chanson sur un air connu. Adieu, quand je pense à toi, je trouve Paris ennuyeux.

EDGAR QUINET.

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 252.

LVII

Paris, mai 1822.

J'ai pesé avec attention tes critiques, ma chère mère, elles sont pleines de justesse, elles me seront utiles si je trouve un moment pour les mettre à profit.

J'ai vu avec plaisir que tes observations à propos de ma glose historique, tombaient moins sur le choix du sujet que sur la manière dont j'avais exposé mon idée. Je crois que l'on pourrait sauver l'invraisemblance, en se servant d'une tradition populaire que tu connais bien. *Le Juif errant* me paraît remplir toutes ces conditions. C'est lui qui écrirait ses Mémoires, si l'on peut donner ce nom à une dizaine de tableaux composés des mœurs, des préjugés, des connaissances, des hommes, à des époques différentes. Ce qu'il faudra éviter, c'est de prendre le ton important du gazetier.

J'avais craint aussi d'être obligé d'abandonner deux chapitres, ceux d'Athènes et de Rome, à cause de la venue trop tardive du *Juif errant* après les belles années de ces républiques ; mais

au contraire, ce sera, je crois, un point de vue nouveau que le contraste de l'Athènes d'Alcibiade et de Socrate avec celle de Nestorius et de la Rome de Caton et de Marc-Aurèle avec celle de Grégoire-le-Grand. C'est le passage des temps anciens aux siècles barbares. Il est d'ailleurs facile de ménager quelque moyen de comparaison avec l'antiquité, en commençant par dire que le *Juif errant* a été étudier, en sortant de Jérusalem, aux écoles d'Athènes.

Je ferai tout ce que je pourrai pour ne pas dépasser cent pages en tout.

Je ne tarderai pas à t'envoyer le premier chapitre.

LE JUIF ERRANT.

LVIII

Paris, 15 juin 1822.

Non, non, je ne suis ni en prison, ni blessé.

J'écris aujourd'hui à mon père. Je ne désespère pas de vous revoir. Ce sera le plus beau jour de ma vie. Adieu jusqu'au 8 juillet.

EDGAR.

Voici une lettre pour mon père; écrivez-moi dès que vous saurez sa réponse; surtout ne me faites pas attendre... Enfin, il est donc vrai, nous nous reverrons avant de mourir! Tu as bien des plaintes à faire contre moi; de grâce, garde-les pour la seconde semaine!

Sera-ce toujours à Trévoux? Plût à Dieu!

Je vais écrire à ma tante. Comment feras-tu pour y arriver? Si je reçois une réponse, je pars le 2 juillet. O maman... ô ma sœur... que je vous aime!

Tu me reconnaîtras à ma redingote d'été et à un chapeau de paille noire selon ta volonté.

EDGAR QUINET.

LIX

A monsieur Jérôme Quinet

A Charolles.

Paris, 20 juin 1822.

Mon cher père,

C'est après plus de six mois de silence que j'ai recours à vous. Quand votre bonté attentive prévient tous les jours mes besoins, je ne puis croire que vous ayez pour jamais renoncé à ces sentiments d'indulgence dont vous m'avez donné tant de preuves ; et si je sonde mon propre cœur, je n'y trouve aucune pensée qui me rende indigne de votre pardon. De quelle action ai-je donc à rougir ? Ai-je mené une vie dissolue? ai-je perdu mon argent au jeu, ma santé dans des plaisirs infâmes, mon temps dans les cafés? Je sais bien que l'on a pu vous dire, qu'à l'aide de « hautes protections », je serais parvenu à être percepteur de campagne, et que, puisque je ne le suis pas, je ne serai jamais rien.

Il a été facile d'ajouter à cela, par un jeu d'esprit, que mes goûts littéraires m'entraîne-

raient toujours loin du droit sens et de la perception. Ce qu'il y a de vrai, c'est que je comprends fort bien qu'il faut chercher à se faire un état indépendant de la volonté d'un homme, et que le plus mauvais calcul possible serait de sacrifier à quelques avantages précoces, son avenir tout entier. Car à moins de s'être acquis, comme vous, l'estime de tous les partis, quel fond pourra faire un jeune homme du trésor d'un jour que le premier intrigant viendra lui enlever? Vous comprenez sans peine que mon travail de scribe a dû se ressentir quelquefois d'idées[1] qui lui étaient étrangères. J'ai donc commencé une nouvelle carrière où la considération et les intérêts s'accordent avec la liberté du citoyen et où, comme le philosophe, on porte tout avec soi. J'ai étudié avec courage et avec fruit, ce que j'étudiais avec plaisir. Sans doute j'ai beaucoup à faire encore ; mais si vous ne m'abandonnez pas et si une parole de bienveillance m'apprend que vous vous réconciliez avec votre fils, je ne désespère pas de me rendre digne un jour de vous et de ma mère.

Je vous dois une explication franche de ce qui s'est passé à l'égard du procureur chez qui je devais entrer. J'ai eu bien de la peine à en trouver qui demeurassent près du quartier de l'École. Mais leurs conditions étaient tellement dures, —

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 259 à 266.

m'obligeant à aller à l'étude depuis sept heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, sans me donner pour étudier le Droit que les heures des professeurs, — que j'ai eu peur en acceptant de ne faire bien ni chez l'un ni chez l'autre. Je comprenais d'ailleurs parfaitement les leçons et je les répétais tous les deux jours avec quelques-uns de mes camarades.

Qu'il me tarde de ne plus être le sujet principal de vos sacrifices et de vous témoigner ma profonde reconnaissance autrement que par des paroles, qu'un poëte comparaît à la paille vide et sonore.

Il me reste, mon cher père, à vous demander une bien grande grâce, c'est la permission d'aller vous rejoindre pendant les vacances, vous et ma famille.

Que vous connaîtriez peu mon cœur, si vous pensiez que les distractions de Paris aient rien changé aux sentiments de joie qui, à pareille époque, m'ont toujours accompagné à mon retour.

L'espérance d'une prochaine réunion donne aujourd'hui à toutes mes pensées un air de bonheur que je ne connaissais plus depuis longtemps. Vous ne voudrez pas la détruire d'un seul mot. Songez que pour être à la campagne, je ne serai pas oisif et que mes études ne seront pas interrompues. Quant à la dépense du voyage, soit que je fasse le chemin à pied, comme j'en ai envie, soit

que je suive les caravanes en patache de mes nombreux camarades, je viserai au plus économique. Je suis libre du côté du cours de Droit le 1er juillet, ma chambre n'est louée que jusqu'au 8, je n'ai besoin que d'un mot.

Mon bonheur est entre vos mains. Je vous aime et vous embrasse de toute mon âme.

Votre fils,

EDGAR QUINET.

LX

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Paris, 1er juillet 1822.

Je pars demain à cinq heures du soir avec dix-huit jeunes gens de Bourg. Nous irons de compagnie jusque près d'Autun. Là, je les quitterai pour m'acheminer seul du côté de la route de Paray. Ma malle sera au roulage, je n'aurai avec moi qu'une boîte où seront les ornements les plus indispensables. J'arriverai samedi soir ou dimanche soir, suivant que nous coucherons oui ou non en route. Tâche de te trouver avec ma sœur sur le chemin ; tu sais que c'est celui qui passe derrière les Garnots.

Adieu, remercie mon père de tout mon bonheur.

EDGAR QUINET.

LXI

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Certines, 16 septembre 1822.

Je m'accoutume fort bien, ma chère mère, à mon rôle de seigneur châtelain; quand je vois nos vassaux nous apporter régulièrement nos provisions, la petite Babet docile à nos injonctions, Hippolyte apprendre *rosa* et la jeune dame sur qui je veille si parfaite en tout point, je m'aperçois que rien n'est plus agréable que la féodalité.

Nous sommes à l'affût de tous les courriers pour savoir des nouvelles de mon père. Il nous tarde bien de le voir planter des noyaux et aller à la pêche aux écrevisses.

La *Pythie* est finie, si tu veux, je te l'enverrai.

Adieu, notre très-chère mère. Nous t'aimons d'une manière *féroce et tendre* (*Contes* de madame de Genlis).

EDGAR QUINET

LXII

A madame Eugénie Quinet

A Bourg.

Trévoux, lundi 4 novembre 1822.

Je suis arrivé sans encombre à Trévoux ; ma tante m'a gardé un jour ici avec elle ; demain elle partira pour Lyon avec l'une des demoiselles Constant et moi. Je ne suis plus inquiet des voitures ; on me dit que j'en trouverai à toute heure.

Je voudrais penser que notre séparation a été moins solennelle cette année que les autres. Je te promets de t'écrire souvent dans quelque situation que je puisse me trouver. Ma tante m'a fait mille amitiés ; elle a commencé par m'obliger à déposer mes bagages dans son alcôve, tandis qu'elle transportait sa demeure dans la petite chambre de Mme Béraud. Elle a voulu ensuite que j'aille prendre ce matin le café chez Madelon à Saint-Bernard. J'ai bien pensé, quand j'étais à cette table, qu'un jour vous y étiez venues avec moi. Quelle différence !

Es-tu retournée dans ma chambre? J'espère que

je n'y ai rien oublié. Je tâcherai de me rappeler toutes tes injonctions. Adieu!

A propos, Madelon est de la confrérie du Saint-Rosaire.

Nous avons retrouvé sur le piano du Trévoux l'ouverture de *Joconde*. On vous l'enverra. J'arriverai samedi matin à Paris. Je vous embrasse de toute la force de mon cœur.

EDGAR QUINET.

LXIII

A madame Eugénie Quinet

A Bourg.

Paris, lundi 11 novembre 1822.

Je suis arrivé samedi à dix heures du soir, ma très-chère mère, nullement fatigué. J'avais de très-aimables compagnons de voyage. Nous nous sommes arrêtés à Dijon. J'ai vu aussi à Montbard la maison et le parc de Buffon.

J'ai cherché hier une chambre au pays latin ; ce moment de rentrée fait qu'elles sont à un prix très-élevé. Je ne trouvais à bon marché que de petits cabinets mal meublés. Il m'a fallu m'arrêter à une chambre de vingt francs par mois, y compris le service. Je ne serai éloigné ni de mes cours, ni de mon cabinet de lecture. En voici l'adresse : Hôtel de France, rue des Boucheries-Saint-Germain, n° 35. Mon hôte est un marchand mercier qui a l'air assez bon homme, ne connaissant pas trop les rubriques des portiers parisiens. J'aurai bien assez de meubles. Il y a une bonne commode à trois tiroirs, un secrétaire avec une

armoire dessous, deux fauteuils. Mon lit est dans l'alcôve. J'ai deux fenêtres, bien percées, les murs sont en pierre et je n'entendrai pas le bruit des voisins de la rue, perché que je suis au quatrième étage. Je n'y ai pas encore porté mes effets, et je t'écris de l'hôtel de Londres, rue de l'Échiquier, où je me suis arrêté en descendant de voiture. Je n'ai encore vu personne et ma journée d'hier n'a pas été perdue. Adieu, je vous écris à la hâte. Que de montagnes et que de rivières me séparent de vous! J'ai besoin de tous les petits détails de mes arrangements pour me distraire et ne pas tomber dans la tristesse. Adieu, écris-moi dans mon hôtel de France, rue des Boucheries-Saint-Germain, n° 35.

EDGAR QUINET.

LXIV

Paris, 17 novembre 1822.

C'est par mademoiselle Druet que tu recevras ma lettre, chère mère. Je doute cependant que tu sois revenue à Charolles.

Es-tu toujours dans ta petite maison si laide et si incommode? Avec quelle impatience j'attends une lettre où tu me dises que tes voyages sont finis. Que je voudrais te voir ici dans ma chambre! Je suis sûr que tu la trouverais fort belle avec son alcôve, ses deux grandes fenêtres et ses meubles en bon ordre. Je voudrais aussi que tu visses avec quelle symétrie j'ai rangé tous mes effets. Tu ne serais point mécontente non plus de mes hôtes qui ont l'air d'honnêtes marchands merciers.

J'ai revu ma tante qui a été enchantée de l'effet général de ma toilette. Elle m'a embrassé et m'a ensuite battu à grand coups de poings, disant qu'il était assez singulier que mon séjour en province auprès de toi m'eût plus valu que deux ans de ses propres récriminations. Elle m'a fait mille caresses de la sorte. Elle s'inquiète beaucoup de

savoir si vous ne lui envoyez ni découpures, ni fleurs. Je lui réponds alors comme à toi ! « Nous verrons, dans ma malle. »

A propos, sais-tu que les enfants de la maréchale Ney n'iront point à l'École polytechnique? On leur demande un certificat de royalisme qu'ils ont refusé, et tout a été fini.

J'ai pris mes inscriptions le surlendemain de mon arrivée (le lendemain était un dimanche). J'ai les professeurs que je demandais. J'ai acheté deux livres de droit qui m'étaient indispensables ; de son côté Bayard m'en a prêté. Je vais acheter du bois et je travaillerai dans ma chambre pendant les premiers mois de l'hiver.

J'ai parlé au petit Bertonnier de mon envie de vendre mes meubles. Il s'occupe de me trouver un acheteur. Ne sois pas inquiète, je me porte parfaitement. Je déjeune le matin à neuf heures et demie avec du pain et une tablette de chocolat ; le soir, à quatre et demie, je dîne chez le restaurateur à seize francs les quinze cachets. Adieu. Quand je pense à toi, la vie ne me paraît plus une peine. Je présente mes respects à mon père, je m'occupe de ses transcriptions aux bibliothèques.

EDGAR QUINET.

Je continue mon œuvre du démon. Tout sera fini dans quinze jours.

LXV

Paris, 3 décembre 1822.

Tu m'accuses bien injustement, ma chère mère ; il y a très-longtemps que je t'ai écrit. Je fais tout ce que je peux au monde pour t'obéir dans les plus petits détails.

Je me trouve si bien dans ma chambre avec des hôtes et des domestiques honnêtes et complaisants, que si je peux joindre les deux bouts, je ne la quitterai pas.

Elle est toujours dans un ordre parfait, je m'y plais beaucoup. Mon travail marche régulièrement. Je me prépare à mon examen de droit. Tu as vu que l'École de médecine est supprimée. J'espère que leur système d'épuration n'arrivera pas jusqu'à nous.

Je ne t'ai pas encore parlé du *Bya*[1]. Il est fini. Je t'enverrai demain le dernier chapitre ; je l'ai lu à Bayard, qui est un fort brave garçon. Je lui ai laissé un manuscrit très-bien copié qu'il relira ; il m'a dit que c'était fort bien et qu'il me trouverait

[1] Terme convenu pour désigner son *livre*.

un libraire. Je saurai cela lundi prochain. Piaget, à qui je l'ai lu aussi, chante monts et merveilles, mais je n'ose m'y fier. Cette copie, que j'ai faite, m'a pris une grande partie de mon temps.

Je te réponds de ma chambre solitaire ; que je serais heureux si tu pouvais la visiter ! Je te ferais un bon petit feu, je te présenterais un fauteuil bien rembourré, je te donnerais un livre de droit sur l'adjudication ou toute autre glose et nous passerions la plus jolie soirée du monde. Ah ! mon Dieu, que je penserai souvent à nos soirées de Certines et de Bourg ! Je n'ai pas encore trop couru Paris, je ne vois rien d'amusant ; si mon cœur était vide et que j'eusse besoin de nouvelles pour remplir mon petit papier, je serais réduit comme la *fleur* de mes anciennes amours, à dire que j'ai vu un curé, et que les ceintures se portent larges ou étroites selon les circonstances.

Adieu, je te récrirai demain.

EDGAR QUINET.

Mon manuscrit est à l'heure qu'il est chez un M. Gherbrand, éditeur d'auteurs classiques, qui m'en a fait mille éloges et qui m'accompagnera demain chez le libraire Delaunay.

LXVI

A monsieur Jérôme Quinet

A Charolles.

Paris, 28 décembre 1822.

Mon cher père,

Il y a si longtemps qu'à pareille époque je fais des vœux pour vous, ils ont été si rarement exaucés, qu'il faut un certain courage à les recommencer. Quoi qu'il en soit, c'est avec un sentiment d'espérance que ma tendresse ranime sans cesse, que je prie le ciel de vous accorder tant de choses qui manquent à votre bonheur.

Je sais que moi-même, par ma jeunesse et par une certaine ignorance de la vie, je n'ai été jusqu'à présent pour vous qu'une source d'amertume. Cependant, si je consulte mes penchants et mes plus secrètes pensées, je ne trouve rien que je ne puisse hautement avouer. Je crois aussi avoir passé le moment le plus difficile, celui où, n'ayant aucune idée fixe sur rien, on voudrait embrasser tour à tour toutes les carrières, parce que l'on ne connaît encore ni ses goûts ni ses obligations.

Me voici tendant à un but déterminé, appliqué à une étude qui me plaît. Puissé-je vous faire oublier l'accusation de légèreté dont vous m'avez si souvent poursuivi.

Je fais partie d'une conférence où nous discutons en forme de procès les principales questions de droit. Samedi dernier j'ai gagné ma cause ; je suis ce soir président. Je me prépare aussi à passer un examen. J'aurai besoin, pour cela, de déposer soixante francs au secrétariat.

Que vous dire de ma vie domestique ? Je travaille dans ma chambre, avec quelques livres que j'ai achetés.

Je suis le cours de physique de Gay-Lussac et celui de chimie de Thénard ; celui de M. Arago n'a lieu que dans le printemps. Quant aux cours de droit, j'ai un cours de droit romain, un de droit civil et un autre de procédure. Je prends des notes et je fais des extraits de chacun d'eux.

J'espère pouvoir, par le moyen de M. de Lacretelle, arriver jusqu'aux manuscrits du capitaine Frayssinet, quoique le secrétaire auquel je me suis adressé à l'Institut m'ait dit que cela ne se pourrait guère. Je voudrais que vous puissiez me donner une indication plus sûre du tableau des déclinaisons [1]. Je n'ai trouvé nulle part le

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 176 à 178.

nom d'Abercrombie à la table des transactions.

Recevez, mon cher père, l'expression de ma tendresse et de mon respect.

EDGAR QUINET.

ANNÉE 1823

LXVII

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Paris, lundi 6 janvier 1823.

Je n'ai jamais tant pensé à toi que ces derniers jours. Je suis vraiment meilleur que je ne croyais. J'ai passé le jour de l'an dans un profond recueillement. Comme j'étais réveillé de très-grand matin, j'ai voulu commencer mon année par t'écrire quelques mots. J'ai ensuite lu l'*Imitation de Jésus-Christ* et les *Sermons* de Massillon. Cette lecture avait tellement disposé mes idées à la ferveur que je n'ai fait autre chose toute la journée que de prier Dieu pour toi, lui demandant aussi avec une incroyable persévérance de m'accorder tout ce qui me manque pour te plaire davantage.

Je suis ainsi arrivé jusque auprès de ma tante à qui j'ai donné une charmante édition des *Mes-*

séniennes de Delavigne, et à ses enfants des boîtes de bonbons. Elle m'a donné à son tour une épingle avec une topaze et m'a dit des paroles très-satisfaisantes, mais elles ne font pas d'effet sur moi ; il semble que ces phrases sentencieuses et correctes s'adressent à la postérité.

Je suis toujours parfaitement bien dans ma chambre ; je prends un grand intérêt à mon droit, depuis que je gagne mes causes à la conférence.

Je m'occupe d'histoire ; je lis celle de Charles V par Robertson, qui est très-sage, très-bien traduite par M. Suard. Je lis celle d'Angleterre de Hume, dont la marche est bien plus rapide et qui, par la succession continuelle des révolutions, par la marche et les progrès de la liberté dans les gouvernements représentatifs, offre un immense intérêt. Je n'ai point aimé la conjuration contre Venise par Saint-Réal, ni celle de Portugal par l'abbé Vertot. Depuis eux la science du style et de la critique historique s'est bien développée.

L'*Histoire du cardinal de Richelieu*, par M. Jay, est décidément une gazette. M. de Lacretelle est le seul de tous ces gens-là qui sache animer sa narration. J'ai relu une partie de ses *Guerres de religion*. Je ne comprends rien à la manière d'apprécier les productions littéraires qu'adoptent aujourd'hui tous les faiseurs de gazettes de tous les

partis, élevant aux nues ou rejetant dans la boue sans examen ce qui ne répond pas à leurs opinions politiques. Il me semble qu'il y a un si grand charme dans l'étude des lettres, qu'on ne doit les aimer que pour elles-mêmes. Le sentiment en est aussi prompt que l'éclair et devance toute réflexion. L'éloquence et la poésie sont pour moi un concert inattendu qui me charme sans que je voie l'orchestre : peu m'importe que l'exécutant soit louche. Je crois aussi que le sentiment des beaux arts n'est autre chose qu'un amour en expectative. Avec un peu d'imagination, quand le cœur n'est pas occupé par l'image d'une créature chérie, on supplée par l'étude des arts aux émotions qui vous manquent ailleurs.

Je reviens à mes moutons : j'attends impatiemment une lettre de toi pour ne pas avoir *à suppléer aux émotions qui me manquent.*

EDGAR QUINET.

Le *Bya* a éprouvé assez de lenteurs et de vexations. On l'a trouvé très-joli ; on l'a porté à Delaunay qui, sur le titre, a répondu qu'il le prendrait, mais sans aucune rétribution. Le petit Bertonnier a fait mieux. Il l'a montré à un imprimeur qui demande cent cinquante francs pour l'habiller d'une robe in-octavo à cinq cents exemplaires, de

cent soixante pages. Pour cette somme, qu'il faut donner en numéraire, je dis qu'il y a certains ustensiles et meubles à vendre. Deuxièmement, le petit Bertonnier qui me doit de l'argent jure par tous les saints qu'il me le donnera à la fin du mois ; troisièmement j'ai l'audace d'espérer cette pièce de trente francs dont il a été fait mention. Il n'y aura donc aucun dérangement dans les finances.

Suivant votre réponse *l'enfant* s'attend à être habillé de pied en cap, dès le lendemain. Sans plaisanter, je crois que c'est le seul bon moyen. Que risquons-nous ? Cet imprimeur n'a pas l'air fripon, mais l'air très-bénin et de bonne volonté. J'attends votre réponse.

LXVIII

Paris, 25 janvier 1823.

Je te remercie passionnément de ta bonne lettre ; ne t'inquiète pas pour l'argent. J'ai vendu mon matelas avec mes chaises, cinquante francs. Le *Bya* ne fera aucun dérangement dans nos finances.

Aussitôt qu'il sera vêtu de ses somptueux habits, le tailleur se charge de le vendre en entier à un Barbin qui nous payera en billets qu'on pourra faire escompter sur-le-champ.

Au lieu de cinq cents exemplaires, comme nous avions dit, nous sommes montés à mille, ce qui n'élève le prix que de cent francs. J'ai déjà corrigé quatre épreuves ; la cinquième sera sous presse ce soir. Et notre *Juif* ne peut manquer de faire son apparition la semaine prochaine.

Je voudrais te l'envoyer par la poste (le port ne sera pas plus de six sous), en même temps que l'*Annuaire* de mon père. Je ne vois pas d'occasion et cela aurait l'air d'un petit volume de fantaisie.

Le 21 janvier, je suis allé entendre à Saint-

Denis une musique admirable ; c'était pour la cérémonie funèbre. Je tâcherai d'avoir aussi un billet pour lundi. Je suis toujours très-bien dans ma chambre ; tant que les grands froids dureront, j'irai par économie dans un cabinet de lecture. Adieu.

EDGAR QUINET.

LXIX

Paris, 10 février 1823.

Ne t'ai-je pas écrit il y a plus d'un mois que le certificat est arrivé? Mes fonds sont donc remontés; je peux me rendre cette justice que je ne fais aucune dépense qui ne soit indispensable. J'ai déposé les soixante francs pour mon examen que je passerai dans quinze jours. Notre conférence continue très-régulièrement. Comme on tire au sort les différentes missions dont on est chargé, je n'ai eu depuis quelques jours que des fonctions purement honoraires, telles que celles de juge auditeur, de secrétaire, voire même, puisqu'il faut l'avouer, d'huissier. J'ai recommencé à plaider samedi. Ma cause, toujours tirée au sort, était très-misérable et j'ai été fort heureux de ne la perdre qu'à une majorité de deux voix. Jayr, qui est d'une autre réunion, est tombé malade, il y a un mois. Sa tante, madame Odier, l'a aussitôt emmené chez elle. J'ai été le voir dans sa convalescence, la veille de son départ pour Bourg, où sa mère l'appelait. Madame Odier m'a fait mille

grâces, m'a dit qu'elle m'avait vu tout petit et m'a beaucoup parlé de toi ; ton esprit, ta beauté ne sont point en oubli. Elle avait l'air de la mère de Jayr.

Je voudrais que tu me dises quel livre je pourrais t'envoyer par M. Michegaux. J'avais pensé aux *Mémoires de* madame Roland. Il faut que tu en inventes encore d'autres. Pour ma sœur, il y a la musique ; il y aurait aussi quelques vieilles légendes grecques, si elle persiste dans son goût classique.

Tu sais que l'on a parlé de l'*Ipsiboë*, de M. d'Arlincourt ; il a voulu renoncer aux effets singuliers de ses premiers romans. On fait un grand éloge des *Mémoires de Jacques Fauvel*, par MM. Picard et Droz. C'est un roman dans le genre de *Gilblas*. J'ai lu les derniers volumes de Walter Scott, *Péveril du Pic ;* c'est certainement un de ses meilleurs romans. La scène se passe après la restauration de Charles II. Le roi et son ministre Bolingbroke y sont peints admirablement. C'est partout la même connaissance du cœur humain, le même génie pour varier les caractères.

C'est décidément cette semaine que ce malheureux *Juif* fait son apparition, en même temps que le bœuf gras.

L'*Album* en a déjà parlé comme d'un ouvrage *très-piquant* et comme d'une *très-intéressante pro-*

duction. Il a promis d'en rendre compte dès qu'il aura paru. L'imprimeur finit demain. Le libraire est la partie la moins idéale de mon rôle. Quelque *juif* que nous puissions le supposer, il faudra bien que je retrouve mes frais.

Tu sauras qu'un faiseur de brochures, chef de bureau à la police et rédacteur de la *Quotidienne*, vient de faire imprimer « que la Saint-Barthélemy était une mesure salutaire. »

EDGAR QUINET.

LXX

Paris, mercredi, 19 février 1823.

Voici, ma chère maman, l'*Annuaire* de mon père, et pour toi, une petite brochure toute nouvelle où j'ai pensé que tu pourrais trouver quelque récréation.

Grande nouvelle ! Sais-tu que M. L..., le receveur général, vient de faire banqueroute de dix millions ? On parle beaucoup de cet événement et il y aura bien des gens ruinés. Comme il s'était fait une grande réputation de dévotion, la duchesse d'Angoulême a intercédé pour qu'il gardât sa place, et il la garde. On va mettre en vente jusqu'à l'hôtel où il logeait.

Tu vois que même les choses les plus imprévues me servent et m'empêchent de regretter le passé ; je m'applaudis de ma nouvelle carrière et de mes nouvelles études que je suivrai avec persévérance.

Les fils de la maréchale Ney sont à la campagne. Madame de Lacretelle vient d'accoucher ; j'y retournerai bientôt. Je suis si pressé, que je ne

sais ce que j'écris. Il faut donc en revenir à ce que je sais le mieux au monde : Je t'aime de toute la force de mon âme.

EDGAR QUINET.

P.-S. — Tu ne seras pas étonnée en voyant que ton chapitre, *la Catéchumène*, manque à notre brochure. Tout le monde l'a trouvé très-brillamment écrit, digne, m'a-t-on dit, de se rencontrer au milieu des *Œuvres* de madame de Staël, mais nullement fait pour le vol terre terre du Laquedem. On a ajouté aussi qu'il sortait du titre et qu'on ne savait comment faire pour y trouver une seule récrimination. Ce contraste des deux styles était trop évident, trop au préjudice d'Isaac. Il a cédé aux insinuations et à la gloriole d'auteur qui lui prouvait si manifestement qu'il ne serait qu'en sous-ordre; il a prononcé l'ostracisme contre la *Catéchumène;* mais dans son égoïsme il s'est promis de la garder précieusement devant ses yeux, comme un modèle de pensées élevées exprimées avec noblesse, de sentiments délicats et d'une narration vive, naturelle, originale.

LXXI

Paris, 28 février 1823.

Tu as dû recevoir notre *Bya*. Il n'y a pas assez longtemps qu'il est exposé aux regards du souverain juge pour que je puisse rien savoir de bien positif sur sa destinée future. La plupart des journaux n'ont fait que l'annoncer, en promettant d'en parler incessamment. Voici encore une petite annonce du *Pilote*, grande feuille politique. Un succès plus évident, c'est celui qu'il a auprès de M. Dulaure, savant antiquaire qui a fait *l'Histoire de Paris* et qui publie maintenant des *Esquisses sur la Révolution française*.

Il m'a fait dire par son libraire, M. Guillaume, qu'ayant lu « l'intéressante production », il avait une proposition à me faire, entièrement dans mes goûts et dont il répondait que je me tirerais fort bien. Il a des recherches savantes, des notes très-précieuses en archéologie et m'a fait offrir de me les livrer, ainsi que tous ses manuscrits sur les monuments ; et cela, pour que j'en use à ma volonté dans la rédaction que *nous* publierions par livraisons,

d'un ouvrage intitulé : *Description historique et littéraire des monuments et des environs de Paris*. Le plan serait ainsi que tout le reste confié à mon discernement. On m'a pressé beaucoup ; on m'a fort bien fait sentir que le plus ennuyeux du travail, les compilations et tout ce qui regarde le métier, était fini ; que ce point de vue d'envisager l'histoire était le plus pittoresque de tout, que j'aurais au printemps et dans l'été des voyages très-agréables à faire ; on n'a pas manqué de dire que Walter Scott a commencé sa réputation par une *Histoire des monuments de l'Angleterre*. Le nom de M. Dulaure, que l'on présenterait là seulement comme une enseigne, était un gage assuré de succès. D'ailleurs je partagerais aussi avec lui des intérêts beaucoup plus grossiers que la gloire de ce monde. On m'a pressé avec tant d'obligeance que je n'ai pas osé refuser tout net. Je travaille facilement huit heures par jour, et quand j'en aurai consacré quatre à cette histoire, il semble que les quatre autres suffiraient à mon droit. Cependant quoique ce travail soit entièrement dans mes goûts et réponde parfaitement à la direction de mes études, c'est à cause de mon code que je me décide à refuser. Je ne veux pas donner matière à accusation contre moi aux rigides censeurs qui s'imaginent qu'il est impossible qu'une tête humaine s'occupe de deux choses dans le même jour. Je me console aussi de cette occasion manquée

en pensant qu'asservi à une spéculation de librairie, je ferais vite et mal. J'attendrai ta réponse pour me décider définitivement.

Je crois en effet qu'il vaut mieux ne pas donner le *Juif* à madame Bruys, elle ne me pardonnerait jamais d'avoir décrié sa *Sainte-Ligue*.

Non, ma tête n'est pas exaltée, je ne présenterai pas mon livre à ses ennemis jurés ; mais s'ils m'en parlent, bien terrible sera celui qui pourra m'en faire renier les principes et la politique.

Je suis dans une joie extrême d'en être quitte avec la correction des épreuves. J'ai pris le parti le plus naturel de le faire mettre en vente au Palais-Royal, en laissant une rétribution sur chaque volume aux libraires. J'en ai envoyé à deux libraires, une centaine à chacun ; quand ils seront épuisés, on s'adressera à moi pour en avoir d'autres. J'amortirai ainsi petit à petit la dette de l'imprimeur. Mais tout cela repose sur l'apparence de santé et de bonne conformation de l'Israélite. S'il vient à décéder, adieu le pot au lait.

J'ai porté l'autre jour Isaac chez les fils de la maréchale Ney. Je veux aussi le conduire chez Benjamin Constant, au moment où toutes les feuilles vendues au ministère s'accordent à parodier et injurier ce beau talent. Il faut avouer que rien n'est plus pesant qu'une plaisanterie officielle.

Je suis avec application le cours des sciences ;

celui de M. Arago s'ouvrira bientôt. Tu vois par le sacrifice spontané que j'ai fait d'une occasion si favorable de me livrer à des études qu'on m'a reprochées, si je perds de vue le droit. J'ai gagné ma cause dans notre dernière conférence. Je vis avec le plus d'économie possible et je m'applaudis tous les jours de n'avoir aucun goût dépensier.

EDGAR QUINET.

Je vais demain à une première représentation d'une comédie de Bayard à l'Odéon. C'est un excellent et très-aimable jeune homme. Nous nous sommes pris mutuellement de très-vive amitié.

LXXII

Paris, mars 1823.

La fortune littéraire de notre *Bya* se tient assez bien. Le *Miroir* de lundi 2 mars, le meilleur des journaux littéraires, lui consacre deux colonnes fort amicales, qu'il termine par ces mots : « *Ne craignons pas de dire que cette première production du Juif-Errant est très-philosophique et très-spirituelle. C'est un livre peu connu, mais digne de l'être; il fait rire et penser.* »

Voici aussi un petit billet de Benjamin Constant[1]; garde-le précieusement.

Pour ce qui regarde les jouissances matérielles, il y a bien moins à dire. Je n'ai encore rien tiré du

[1] Je vous remercie, monsieur, de l'intéressant ouvrage que vous avez bien voulu m'envoyer. La génération qui nous remplacera vaudra heureusement mieux que nous. Nous essayons de lui préparer quelques institutions libres, mais elle seule jouira du fruit de nos travaux.

Agréez ma reconnaissance et l'assurance de ma parfaite considération.

B. Constant.

Paris, ce 4 mars 1823.

A Monsieur Edgar Quinet, étudiant en droit,
Rue des Boucheries-Saint-Germain. Hôtel de France. Paris.

libraire du Palais-Royal, chez qui se fait le débit, parce qu'il faut commencer par assouvir l'imprimeur.

Tu peux assurer mon père que j'étudie le droit avec d'autant plus de persévérance qu'il est bien facile de le rattacher à de grandes questions historiques de mon goût. J'ai obtenu un grand succès dans la dernière conférence, où il s'agissait d'une question un peu morale. Ces études littéraires qu'on m'a tant reprochées me donnent à chaque instant un grand avantage sur mes camarades.

Je t'écris vite ce mot pour ne pas manquer l'heure. J'en reviens à la gloriole littéraire. Je rencontre beaucoup de « *bourgeois fort dociles, qui m'accostent en passant, me disant : Bonjour, maître, de grâce accordez-nous la satisfaction d'être un moment avec vous.* » A quoi j'ai pris l'habitude de répondre : « *Je ne puis m'arrêter... Je marcherai toujours.* »

Adieu! Si loin de toi, nieras-tu

Que mon sort malheureux
Paraît triste et fâcheux?

EDGAR QUINET.

LXXIII

Paris, mardi 21 mars 1823.

J'ai vu le patriarcal M. Commaret que j'ai trouvé plein de bons sentiments, de simplicité et d'une excellente conversation. Il a commencé par me mettre entre les mains une brochure manuscrite qu'il se propose de publier. Ce sont des Considérations sur l'état politique actuel de l'Europe. Il remonte très-haut, parle fort longtemps des Barbares, traite de points généraux tels que la légitimité, la noblesse, et n'arrive à son véritable objet que dans le dernier chapitre. Mais on voit trop que son érudition n'a rien de moderne. Les Grecs et les Romains en font toujours la base, et ses théories reposent plutôt sur des lieux communs que sur des méditations et des recherches historiques. Il a d'ailleurs trop peu de charlatanisme pour avoir essayé de déguiser par l'élégance du style les vices de sa méthode.

Nous sommes déjà de très-bons amis. Hier, je l'ai conduit à un cours d'éloquence par M. Villemain. Au milieu de la séance, quand toutes les avenues

de la Sorbonne étaient encombrées, quelqu'un s'est écrié : « Place au général Foy! » Il a pu voir ce que c'est que l'enthousiasme et la popularité. A considérer cette facilité d'émotion, il semblerait que nos Français sont pleins de patriotisme. C'est bien dommage qu'ils n'en aient que par moments et pour ainsi dire à leur insu.

Colette Reiset épouse un pair de France dont j'ai oublié le nom.

Quand je t'écrivais, je ne connaissais pas toutes les formalités à remplir pour avoir une inscription de droit dans toutes les règles. Je pensais qu'une fois mon argent donné on n'avait plus rien à me demander. Mais un petit billet du doyen de la faculté m'annonce qu'il faut encore le consentement de mes parents, bien clairement rédigé et signé, et de plus il le faut avant le 15 avril, sans quoi je perdrais un trimestre entier. J'attends donc de bonnes nouvelles de vous, accompagnées d'un certificat en règle. Je vous embrasse et vous aime, ma bonne petite famille.

EDGAR QUINET.

LXXIV

Paris, mercredi, mars 1823.

Il est arrivé chez madame Bayard une jeune fille de Charolles qui m'a dit que ma sœur avait été bien plus malade que je ne croyais. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit? As-tu voulu me le cacher? Je vais être malheureux tant que je ne recevrai pas de vous une lettre franche et rassurante. Ma pauvre petite sœur! Combien je l'aime, combien je pense à elle, combien je voudrais être auprès d'elle!

J'ai à m'excuser de ne vous envoyer par M. Michegaux que ces *Mémoires* de madame Roland.

S'il faut que je vous l'avoue, j'avais peur d'être dévoré pour mon inscription des premiers jours d'avril. Cet envoi n'est donc que retardé et M. Commaret qui doit passer par Charolles ou M. Méhu qui parle toujours de partir, ne manqueront pas de l'emporter.

Je suis entouré de félicitations pour ce *Juif*. Les fils de la maréchale Ney en sont enchantés. Ils vont à la campagne, et leur mère m'invite à aller les voir aux Coudreaux.

C'est un mariage d'inclination que fait Colette Reiset; le noble pair qu'elle épouse, c'est M. de Bournonville, colonel. Je vous aime passionnément. J'embrasse par-dessus tout la petite *Isaure*.

EDGAR QUINET.

C'est à toi que je veux écrire aujourd'hui, ma très-chère et bonne sœur. Qui me dira si tu souffres et si tu n'as pas eu de rechute? Mon Dieu, qu'on est malheureux de s'aimer ainsi! Voilà trois jours passés sans lettres, si tu savais combien j'ai souffert pour toi, ma chère enfant! Que ne suis-je auprès de toi dans ta convalescence! Il me semble que j'aurais si bien soin de toi. Je suis sûr que tu es bien faible et que tu es obligée de faire comme moi après ma longue maladie de Bourg, de te traîner le long des murs! Au nom du ciel, ne fais pas d'imprudences! Pense toujours à maman et à moi. Que veux-tu que je t'envoie pour ta distraction? Je me souviens que j'avais des goûts très-singuliers.

Je n'ai pas le courage de parler à d'autres de mon désespoir. Il y a quelque chose d'odieux à confier le secret de sa douleur à un indifférent.

Je voudrais te raconter ce qui peut te plaire et t'amuser, mais j'ai le cœur trop serré, j'ai trop envie de pleurer; je suis si loin de toi! Il faut que je me soumette à cette angoisse jusqu'à ce qu'il me

vienne une lettre de consolation. Et puis, comment croire à vos lettres? Ne m'avez-vous pas caché tout ce que vous avez voulu? Et si maman allait aussi tomber malade? Vous êtes cependant tout ce que j'ai au monde! Vous vous consolez mutuellement; mais moi je suis abandonné.

Ma très-chère enfant, je t'aime passionnément; je pleure, je te plains, mais plains-moi aussi.

Quand te reverrai-je? Le ciel le sait. Il ne veut pas nous séparer. Dis à maman de me donner sa bénédiction... Et la tienne aussi.

EDGAR QUINET.

LXXV

Paris, avril 1823.

Je te remercie tendrement des bonnes nouvelles; je ne te répéterai pas dans quel état de tristesse j'étais tombé depuis ta terrible lettre... Je voudrais l'oublier.

Je me suis mis décidément à aller chez notre mandataire. Isaac y a été très-bien reçu et adulé beaucoup plus qu'il ne mérite. On y voit plusieurs hommes très-distingués : le général Foy, M. Kératry.

Cependant tout bien considéré, j'aime mieux madame*** que toutes les supériorités diplomatiques. Elle a de l'esprit, de la grâce et de l'âme. Nous n'avons pas manqué de parler de livres, et il se trouve que nous avons lu les mêmes. C'est à elle que j'ai été d'abord présenté. Je suis allé la voir ; elle était seule. Elle m'a reçu avec une extrême simplicité qui est chez elle une extrême coquetterie. Elle a vingt-deux ans et dit que je serais bien fou d'être timide avec elle. Moi je réponds que si elle en avait soixante, je le serais beaucoup moins.

Tout ce qu'il y a de plus romanesque et de plus

idéal dans un propos humain, nous l'avons articulé, développé, commenté.

Je suis retourné chez elle jeudi dernier. A travers ses grâces ordinaires, quelques réticences malencontreuses et une sorte de gravité obligée ne m'ont point échappé. Son mari était revenu la veille de Lyon. Elle m'a présenté à lui, et notre langage ce jour-là est resté dans les limites les plus classiques.

M. Commaret, que je suis enchanté de connaître, va partir. Je lui ai remis pour toi la brochure de notre auguste souverain. On s'étonne toujours de trouver des mouvements naturels dans l'âme d'un roi. Il faut pour cela de grandes infortunes. Et encore, combien de choses fausses et desséchantes !

Quel proscrit au moment d'un grand danger attachera tant de prix à l'ordonnance de ses soupers !

J'ai pensé qu'il ne fallait pas renoncer à l'*Ecolier*, de madame Guizot, que M. Capelin te remettra avec un exemplaire du *Juif* pour M. Pacoud. La vente va très-bien, et si bien que ce pauvre Béraud en est alarmé. Il a peur d'être saisi et la veut suspendre pour deux mois. Comme il est *seul* responsable, je ne puis le lui défendre. Dufour n'a pas osé l'annoncer dans son journal de l'Ain. Je ne me croyais pas si criminel.

Je continue à avoir un goût très-vif pour l'étude, je ne néglige pas le droit ; je vais au tribunal, j'entends plaider et je ne trouve pas cela très-effrayant.

J'ai gagné ma dernière cause à la conférence.

Quelles nouvelles de Certines ? Les bergers y sont-ils encore ?

Adieu, tu ne m'aimes plus ; « *autrefois, tu m'adorais.* »

EDGAR QUINET.

LXXVI

Paris, le 9 mai 1823.

Je n'ai jamais été plus heureux ici que pendant ce dernier mois. Toutes vos lettres me sont arrivées l'une après l'autre, je vous en remercie comme d'un bonheur prolongé. Je n'ai point d'événement imprévu à me rappeler. C'était un sentiment doux qui se composait de mille idées. Je vous savais quelque peu récréées par le livre de madame Guizot, je n'étais plus inquiet de vous, je m'abandonnais aux premiers beaux jours de printemps, je faisais connaissance avec des figures de nations différentes, je me livrais avec charme à l'étude et je n'étais point arrêté au milieu de ces hautes contemplations par les nécessités terrestres que j'ai connues aux jours de l'adversité.

Il y a longtemps que j'ai envie de te parler de M. Smith, vieil Écossais de soixante ans, plein d'imagination, de savoir, de simplicité, d'originalité. C'est le beau-frère de ma tante ; je l'ai recontré à dîner chez elle il y a un mois, nous nous sommes mis à causer ensemble pendant trois heures sur les

questions de morale les plus élevées, sur les littératures comparées, sur l'histoire, et cela avec un enthousiasme mutuel. Le résultat de nos discours a été de nous jurer une amitié sans fin. Le vieux barde a dit à ma tante qu'il avait été enchanté de moi. Je vais le voir souvent ; il me reçoit comme son disciple chéri. Il est avide d'émotions. Partout où il y a une voix éloquente à entendre, au tribunal, aux cours publics, il est là, prêt à applaudir aux mots de liberté et de patrie !

Jamais on n'a conservé une âme plus jeune pour les arts et pour l'amour de la vérité.

Il y a cinq ans, il a fait à pied, un bâton blanc à la main, et en trente-deux jours, le voyage de Londres à Rome. Il aime passionnément madame de Staël ; c'est toujours à cela que je reconnais mes hommes. Je lui ai donné le *Juif ;* je ne l'ai pas revu depuis, mais il a dit à Henri qu'il en avait tiré un amusement très-vif et très-philosophique. Il a promis de me donner en retour ses œuvres qu'il a publiées à Edimbourg.

Sa femme a de l'esprit et beaucoup de bonté ; sa fille a dix-sept ans ; avec ses traits délicats, ses yeux bleus, sa taille svelte, sa robe blanche, quand elle passe légèrement d'une chambre à l'autre, je ne puis m'empêcher de penser aux vierges d'Odin..... Prends garde, sage Ulysse !....

Je me sens trop d'indépendance dans l'esprit

pour me plaire au milieu du machiavélisme des salons ; j'ai l'air du *paysan du Danube*. Je n'y vais presque plus ; mais j'ai revu plusieurs fois madame *** ; j'en suis enchanté, enthousiasmé. Moi, si froid, si desséché avec d'autres, j'ai de l'esprit, de l'abandon avec elle. Elle te ressemble par l'âme.

Un jour, elle m'a fait copier, sur la même table vis-à-vis d'elle, de la musique de romance ; elle s'est aperçue que ma main tremblait et ne m'a point su mauvais gré des fausses notes et des nombreuses ratures.

Elle veut que je lui fasse des vers sur un album où ils seront seuls. Je lui prête de vieux livres tels que les *Mémoires de Joinville*.

Le lendemain d'un jour d'assemblée où elle jouait à l'écarté et où je causais de mon côté dans un petit cercle, elle m'a dit qu'elle n'avait jamais plus mal joué, et qu'elle avait rougi quand un monsieur avait dit en riant qu'elle n'était pas à son jeu. Je lui ai répondu que je n'avais été de ma vie si absurde dans mes discours que ce jour-là. Elle m'a pardonné cette *absurdité*. J'ai dîné à côté d'elle il y aura demain quinze jours chez M. H... Il y avait des jeunes dames et des jeunes demoiselles ; on a fait des jeux dans le jardin ; puis on est remonté, l'on a joué des charades ; j'ai ensuite dansé une ronde avec le doyen de la Faculté des sciences. Madame*** m'a demandé pourquoi au milieu de tout

ce fracas, j'avais l'air triste ; elle m'a assuré qu'elle l'était beaucoup plus que moi. Je ne sais ce qui en était, mais le surlendemain elle était partie pour un voyage d'agrément à Londres.

Ceci vous prouve, mes enfants, que

« Souvent femme varie,
« Bien fol est qui s'y fie ! »

J'espère toujours que rien ne m'empêchera dans deux mois d'aller t'aider à perpétuer les habitudes sauvages de la petite Herminie. Je la remercie beaucoup de sa lettre tout en m'affligeant d'y rencontrer des traces de civilisation. Nous ne pourrons être satisfaits que quand nous la verrons se nourrir de pelosses et grimper sur les toits.

Il est vrai qu'elle a pour encouragement l'exemple révéré d'un membre de la famille qui rendue aux lois primitives de la nature, se tient en haleine sur les montagnes du Bugey.

Je viens de lire dans le meilleur recueil littéraire la *Revue Encylopédique*, un article très-favorable au *Mécréant* et qui se termine ainsi : « Ce petit ouvrage révèle du talent. Il y a quelques passages qui rappellent la manière de Voltaire. »

J'ai vu il y a quelques jours la tragédie de *Marie Stuart*, jouée par mademoiselle Duchesnois et par Talma. Je remercie Dieu de m'avoir fait sensible. Tout ce qu'il y a de beau et de généreux dans le

monde me remplit d'enthousiame. J'ai peine à concevoir que c'est moi qui ai plaisanté si au long dans ce *Juif*.

Je deviens difficile en amis. Ceux qui n'ont que de l'esprit me déplaisent à la fin par la sécheresse de leur âme ; ceux qui n'ont que de la sensibilité me plaisent toujours. Mais il m'arrive pourtant de leur demander encore autre chose.

J'ai très-bien passé mon examen. Mes idées sur le droit se développent, je n'ai plus peur de la parole.

Écris-moi avec le plus de détails, je t'en conjure ; tes lettres sont aussi mon bonheur. Il n'y a que ton amour qui ne trompe pas ; je le sais, et toutes mes pensées me le redisent. Il me semble que depuis ce *Juif* tu me crois le cœur vulgaire et revenu des illusions, de l'enthousiame. Tu ne te confies plus à moi avec tous les mystères de ton âme. Crois-tu que je ne te comprendrais plus ?...

Je supplie Herminie-Isaure de courir dans les bois et d'oublier les villes et les humains. *Non per tanto me.*

EDGAR QUINET.

LXXVII

Paris, mercredi, 10 juin 1823.

Je vais te revoir, *mes seules amours !* Je compte les jours comme autrefois dans ma salle d'étude du collége. Dieu ne nous abandonne pas, puisqu'il nous donne encore de tels moments.

Depuis la lettre que je t'écrivais de Jasseron, avec des allumettes, jusqu'à celle-ci, ma vie a été semée de maintes tristesses ; mais je les oublie toutes et j'espère encore que *tout le monde dira que je suis bien sage.*

Je partirai dans les premiers jours de juillet. Ne pourrais-je rien savoir de tes projets pour cet automne ? Je ne sais pas encore où aller et je te demande comme Médée : « Où voulez-vous que j'aille ? »

J'ai étudié la liste des maladies désirables en 1823, et je vois avec douleur que je ne suis suffisamment atteint et convaincu d'aucune d'elles.

Je m'examine et ne comprends pas comment on veut prouver que je suis incapable de porter un mousquet.

T'ai-je dit que M. Smith, qui va faire un voyage en Suisse, veut m'accompagner jusqu'à Bourg ? Il m'aime de plus en plus. Comme c'est vraiment un homme distingué, je cause avec lui beaucoup mieux qu'avec personne. Il m'inspire et sait tirer quelques sons de ma pauvre musette. Aussi ne cesse-t-il de me dire qu'il me trouve « étonnant » dans la conversation et que je suis un des hommes les plus remarquables qu'il ait vus. Je sais ce qu'il en faut rabattre.

Le *Juif-Errant* lui a plu beaucoup ainsi qu'à sa femme. Mais je n'insiste pas, car les extraits de journaux dont je t'ai parlé n'ont pas paru te faire plaisir.

M. Smith va souvent chez ma tante où il me demande toujours. Sa vie passée lui rend d'ailleurs le bonheur très-facile. Sous Bonaparte, il a été emprisonné pendant cinq ans au Temple pour avoir parlé trop haut de la constitution d'Angleterre.

Sous son successeur, en 1815, il a été mis au secret pendant quatre mois à la Conciergerie, soupçonné qu'il était d'écrire dans le *Morning Chronicle*. Il connaissait les rédacteurs à Paris, et n'a pas voulu les dénoncer.

J'ai dîné il y a huit jours avec madame Bruys et ses deux enfants. Le couvert était mis dans son hôtel, nous nous servions nous-mêmes. Mais au milieu même de ces pots cassés, il y avait encore

une sorte de *dignité cérémonieuse*. Elle a été d'une bonté parfaite pour moi et m'a témoigné un très-grand plaisir de me revoir. Au milieu du dîner, une dame est entrée vêtue de noir, l'air triste et distinguée. On lui a demandé si elle voulait prendre du café ; elle a répondu que non, et qu'elle voulait conserver toute sa raison. A l'expression égarée de ses yeux, de sa physionomie qui a dû être fort belle, j'avais déjà deviné que c'était madame D.... Nous avons tant parlé de toi ! et la pauvre dame avait l'air de t'aimer sur notre parole. Je retourne ce soir chez madame Bruys, qui doit me conduire chez madame de Lacretelle.

Que te dirai-je de madame X... ? Je sens que je suis tout à fait mort pour elle. Je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir brisé l'âme pendant un an entier. Je suis sorti de cette épreuve pur et sans tache. J'ai appris à me connaître. Il n'y a pas dans ces salons une ombre de fierté, de vérité. Pour moi, je suis en âge d'être maître de moi-même ; je me sens au fond de l'âme tous les sentiments élevés. J'étudie avec une sorte d'enthousiasme. Je remercie Dieu de ne m'avoir pas glacé le cœur. Je n'ai que vous pour amis, mais vous suffisez à toute l'étendue de ma pensée.

Je me demande s'il sera possible que je puisse mettre cette année le pied sur la terre helvétique un jour ou deux avec M. Smith. Mais j'ai assez

vécu pour renoncer facilement et sans combat aux désirs irréalisables.

Je t'écris vite et mal ; pardonne-le-moi aujourd'hui. J'ai reçu une lettre de Brun, qui me fait les plus grandes protestations d'amitié.

EDGAR QUINET.

LXXVIII

A madame Destaillades[1]

A Trévoux.

Lyon, mardi, septembre 1823.

Ma chère tante, toutes nos paroles sont depuis longtemps épuisées pour vous remercier de vos bontés. Elles m'ont poursuivi à mon insu, et pendant mon sommeil vous avez glissé comme Joseph dans le sac de Benjamin le vase d'argent. Vous avez mieux fait que lui encore, puisque vous n'avez point envoyé un émissaire pour le réclamer. Soyez donc bénie en Israël et dans le ciel; vous l'êtes déjà sur la terre.

J'ai trouvé ici mon ami Brun [2], pour compagnon de voyage. Je l'ai attendu hier et aujourd'hui à cause de son passe-port; nous partirons demain. Aussi maman et ma sœur ne seront plus inquiètes de me voir aller seul.

Au milieu de cette grande ville, je pense beaucoup à vous et au bonheur dont j'ai joui aux bords

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 124 et 125.
[2] *Ibid.*, p. 247 et 248.

de la Saône. Je vous embrasse et vous chéris; j'aime bien aussi Hypolin quoiqu'il soit un *morico ;* et Madelon n'est pas ma pensée la moins chère et la moins tendre.

EDGAR QUINET.

LXXIX

A madame Eugénie Quinet

A Certines.

Lyon, septembre 1823.

J'ai trouvé ici mon ami Brun pour compagnon de voyage; je l'attendrai jusqu'à demain à cause de son passe-port. Tu seras peut-être plus tranquille de savoir que je ne suis pas seul, et moi je suis très-content d'avoir près de moi un cœur qui aidera le mien. Ce retard d'un jour ne diminue point en moi le nerf de la guerre et des méditations, parce que Chanel a voulu que je logeasse chez lui et je dîne chez Eugène.

Je pense à vous beaucoup. Il faut décidément que je devienne digne de toi. C'est déjà d'un heureux augure que d'avoir toujours compris combien je devais remercier le ciel de m'avoir donné pour mère celle dont je me serais fait le disciple volontaire, si je l'avais rencontrée dans le monde.

Ton image m'accompagnera partout et je te promets que mon cœur ne sera pas calme aux lieux où tu as passé quelques heureuses années [1]. Tu me

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 123.

félicites d'avoir de la force contre la mauvaise fortune ; ce n'est pas un éloge mérité, car il n'y a pour moi de mal que celui qui peut t'atteindre. Puis, je me dis que ta pensée me protége et veille sur moi. Rousseau n'était qu'un sophiste sec, lorsqu'il disait que la prière était inutile ; il ôtait toute consolation à la douleur.

Tu pourrais m'écrire à Genève, poste restante. Pour moi, il me sera impossible de jouir de rien sans songer à vous et sans vous le dire. Je prie ma sœur de me pardonner toutes les brusqueries ou confus délits qu'elle serait peut-être en droit de me reprocher. Je ne lui dis point que je l'aime. Au point où nous en sommes, il faut qu'il y ait entre nous, comme en géométrie, certains axiomes, sur lesquels on ne revient plus et qui servent à arriver à d'autres propositions.

Adieu, je vous chéris, je vous embrasse.

EDGAR QUINET.

Ma tante a ajouté à mon insu dix francs à ma bourse, je lui ai écrit pour la remercier, ce qui lui est bien égal.

LXXX

Nantua, vendredi, 19 septembre 1823.

Me voici à Nantua, attendant Brun qui arrivera demain. J'ai été fort bien reçu de tout le monde et l'on m'oblige à coucher sous le même toit. Te dirai-je que j'ai eu le cœur serré en passant aujourd'hui à minuit si près de toi ? Il était deux heures, quand nous avons franchi les montagnes de Cerdon à pied par un beau clair de lune. Tu sais que le chemin s'élève en tournant, bordé d'un côté par des rochers blanchâtres qui ressemblent à des ruines et de l'autre par un ravin profond qui se creuse, s'élargit et finit par mériter le nom de précipice.

Le vent soufflait, on entendait au fond le bruit des petits torrents; je me suis amusé à jeter des pierres que j'entendais de loin en loin heurter les arbres et tomber dans les ruisseaux. Je conçois qu'on puisse être très-triste et très-malheureux dans ce pays ; mais s'ennuyer, jamais.

Que te dirai-je des Nantuates ? Mon cher Lucien a l'air triste ; cet air de bureau lui donne un grand

fond de gravité; cependant, il était à Bourg pour la vogue. Je combats ici toutes sortes d'imaginations sur le compte de Madelon et autres rêveries qui approchent de la calomnie. Je parle morale et métaphysique avec ma tante; elle est toujours bonne et tolérante.

Je pars demain pour Gex; ce voyage est un des plus grands plaisirs de ma vie. Je me porte bien, je suis libre, je pense à vous, je cours dans les montagnes pour avoir à vous raconter quelque chose.

J'embrasse mon père de tout mon cœur. Chacun me charge ici de ses hommages pour lui. Nous avons bu à sa santé. Adieu, je t'écrirai mieux à Genève.

EDGAR QUINET.

LXXXI

Genève (par Ferney), mardi, 20 septembre 1823.

Je suis ici depuis dimanche à l'entrée de la nuit. Brun est venu me prendre à Nantua et nous avons voyagé dans une carriole jusqu'à Bellegarde avec des contrebandiers, un prêtre et une jeune Genevoise.

L'endroit où le Rhône se perd sous le roc m'a moins étonné que celui où il se resserre tout à coup entre deux rochers et d'où il s'élance avec tant d'impétuosité. Je suis descendu au bord de la Valsarine ; c'est le lieu le plus pittoresque que j'aie jamais vu. J'ai aussi mis le pied sur la terre de Savoie. Nous avons continué de là à pied jusqu'à Saint-Gerry, où nous avons couché. Je n'oublierai jamais le ravin où coule le Rhône au bas du fort de l'Écluse, ni la solitude sauvage de ces montagnes, ni le bruit lointain des eaux. Le fleuve est à l'étroit dans ce vallon ; on voit bien qu'il est de noble origine.

A Gex, nous avons trouvé Montpelas qui nous a priés très-instamment à un grand dîner et qui

nous a accompagnés au haut du Jura. J'ai bu du lait merveilleux dans un chalet; ces grands hommes sombres, avec leurs chemises noires et leurs pipes à la bouche, n'exaltent pas l'imagination sur la simplicité pastorale, et leurs énormes chaudières rappellent plutôt une forge qu'une bergerie. C'est à grand'peine que nous sommes arrivés au haut de la Faucille. Nous avons vu dans la vallée opposée la Valserine. Un moment, nous avions le lac de Genève et les Alpes devant nous. A gauche s'élevait une montagne à pic dont le sommet était environné de nuages. Au milieu de ces vapeurs je distinguais une petite croix; c'était le point le plus élevé vers le ciel. J'entendais les sonnettes des vaches, et le bruit d'un tambour que les bergers font retentir pour éloigner l'ours des châlets. Il était trop tard et trop nuit quand je suis arrivé à Ferney. J'y suis retourné ce matin. La chapelle ressemble fort bien à l'église de Certines augmentée d'un clocher. On nous a montré le salon, la chambre, le lit, les fauteuils du grand homme. Un cosaque a volé la couverture. Les enthousiastes ont déchiré les rideaux pièce à pièce. Pour moi, je trouve que ce château, ce beau parc, cette pièce d'eau m'émeuvent moins fortement que la petite maison, où je vois au-dessus de la porte, d'un côté : *Isolin, marchand d'outils*, et de l'autre : *Ici est né Jean-Jacques Rousseau.*

J'ai fait hier dans une barque légère une promenade sur le lac. Notre petite voile latine nous a fait glisser jusque vis-à-vis du môle. J'ai cherché à voir le pays de Vaud, Versoix, Coligny, Crans! Mais il était caché à moitié par le brouillard. La vue s'étendait au loin sur les eaux. Les vagues balançaient notre barque, je pensais à toi, à ma sœur. Etais-je triste? Non. Étais-je heureux? Non. Je vous regrettais; j'aurais voulu vous voir ou dans la barque ou sur le bord.

Demain je pars pour Versoix; je retrouverai Brun à Lausanne. J'ai arrangé cette séparation pour pouvoir visiter à mon gré ton village. Je te récrirai de la première ville où je m'arrêterai. J'espérais avoir hier une lettre, poste restante. Adieu, ta pensée me suit partout.

EDGAR QUINET.

Mon oncle Aillaud a fait de très-grands frais d'amabilité pour moi; il voulait me forcer à accepter un renfort de finances avec beaucoup d'empressement et de naturel. J'ai refusé comme bien tu penses.

LXXXII

Vevey, samedi, septembre 1823.

Je suis le plus heureux des hommes ! J'ai vu Coppet, Montfleury, Cologny, j'ai fait mon pèlerinage dans le parc de madame de Staël. Je suis arrivé ici, très-tard, par le Signal, Nyon et Céligny. La pauvre madame Bazin est morte ce printemps ; je n'ai plus trouvé que Joseph Grandvau, ce domestique de madame de Liancourt, et Fanchette Mentelle qui a servi chez madame Bazin.

Le soleil était couché quand je suis arrivé à Crans. L'admirable famille que ces Lequin ! Si tu avais vu leurs physionomies s'attendrir, si tu les avais vu m'entourer, quand j'ai prononcé le nom de madame Rozat ! Leurs enfants la connaissent aussi bien qu'eux, tant on leur en parle souvent. Quelle intelligence les paysans d'ici ont des choses du cœur ! Il est impossible que cela ne tienne pas un peu à la différence du culte. Ils voulaient me faire coucher chez eux. J'aurais bien aimé à passer la nuit dans la terrible chambre d'en haut [1] si, dans

[1] Madame Rozat, sa grand'mère maternelle, mourut à Crans.

l'état d'abandon où elle est, ce n'eût pas été abuser de leurs bontés. Ils m'ont accompagné dans une espèce d'auberge, *Au Cerf devenu libre*, où j'ai trouvé Alexandre Levrat, le domestique de madame Saladin ; c'est lui qui servait alors ta mère. Il m'en parlait en pleurant. Je l'ai laissé avec un des Lequin dans la salle d'en bas pour aller dans ma chambre, et comme on entendait ce qu'ils disaient, je me suis endormi littéralement au bruit de leurs louanges.

Le lendemain, Charles Lequin, frère de Marguerite, est entré dans ma chambre de bon matin pour me conduire au cimetière. C'est lui-même qui est le fossoyeur. Il m'a montré la terrible place ; je me suis mis à genoux et j'ai baisé la terre. J'y ai aussi fait ma prière et j'y ai cueilli une fleur. Il m'a conduit à l'église, puis au château de Crans où je n'ai plus trouvé que les tombeaux de ceux que tu as connus. Pour m'accompagner à Nyon, Lequin s'est décidé à conduire une vache à la foire. J'espérais y trouver Marguerite, mais elle n'y est pas venue, et c'est moi qui suis allée la chercher à Coincin. Elle est dans un petit village, bien heureuse, avec une fille fort jolie, et beaucoup de prés et de vergers. Toutes les caresses qu'elle m'a faites ne sortiront jamais de mon cœur. J'ai continué mon chemin par le plus charmant pays du monde, au bruit des eaux, en face des

Alpes et du lac, trouvant toujours sur mon chemin de bonnes gens qui me ranimaient par des offres pleines de bonhomie et de désintéressement. Je me suis baigné dans le lac en face des rochers de Meilleraie. J'ai voulu loger, à la *Clef* où logea Rousseau; ce n'est plus qu'une maudite pinte avec l'enseigne ordinaire : *Au bon Vin*. Je vais sortir pour voir la ville et puis partir pour *Clarens* et *Chillon*. Je ferai peut-être le tour par les bords de la Savoie.

Au demeurant, je dois être revenu mercredi ou jeudi prochain. J'ai quitté à Genève Brun qui me déplaisait par son esprit trop amer [1].

Au revoir ! Vous verrez dans mon Itinéraire [2] si votre pensée m'abandonne.

EDGAR QUINET.

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 247 et 248.
[2] Voyez Notes, page 391.

LXXXIII

A madame Eugénie Quinet

A Certines.

Paris, octobre 1823.

Je ne suis arrivé qu'hier; je n'ai pu avoir la diligence. Madame Bayard et toute la famille m'ont reçu à bras ouverts et m'ont épargné l'horrible tristesse et l'abandon de l'arrivée. J'ai passé sous les fenêtres de madame***. Les volets étaient fermés.

Quand je pense au froid que j'ai eu pendant mon voyage, je redoute bien ton retour à Charolles. Heureusement j'avais pour compagnons des jeunes gens des Écoles et nous avons traversé gaiement les mauvais jours. Nos pataches s'arrêtaient chaque soir. D'Auxerre, il y a des cabriolets suspendus. Nous avons couché trois nuits en route, sans compter la nuit de madame Delorme à Mâcon.

Dans un petit village, nous avons rencontré le fameux Rossini qui va voir à Paris, de ses propres yeux, sa gloire face à face.

Ma malle, que j'ai mise à la diligence à Châlons,

va arriver ce soir; je te promets d'avoir bien soin de mes chemises et de m'y intéresser de toute mon âme. Je t'écris à l'heure de la poste dans la boutique d'un écrivain public.

Il y a si peu de jours, j'ai fait si peu de mouvement et voilà qu'une partie de la France nous sépare ! Il y a une chose dont je m'enorgueillis, c'est la manière dont je t'aime.

EDGAR QUINET.

LXXXIV

Paris, rue de Sorbonne, nº 7, mercredi, 18 octobre 1823.

Je suis aussi bien que nous le pressentions, dans cette maison, où tout le monde est à moi. Je comprends la différence qu'il y a à être isolé et abandonné dans des hôtels inconnus. Je vais, j'entre, je sors chez madame Bayard, je ne perds plus le souvenir de la vie privée. Si tu savais comme je suis fêté! tu ne serais plus inquiète du tout. Je suis fort content de ma chambre, parce que je n'y entends pas le moindre bruit; elle n'est pas meublée d'une manière trop somptueuse, mais rien d'essentiel n'y manque. Une armoire, un secrétaire et un petit lit à rideaux; ma cheminée ne fume pas; j'ai acheté une demi-voie de bois. Ma malle est arrivée; je suis si content de voir mes affaires dans l'état où elles sont sorties de tes mains, que je ne la dérange qu'à la dernière nécessité.

Tant qu'il restera une chemise pliée et placée par toi, je ne croirai pas que la séparation est consommée.

J'ai revu M. Smith, toujours le même, avec le

même enthousiasme et la même philosophie. Il m'a fait mille excuses de ne pas m'avoir répondu. Sa femme m'a dit qu'il était mécontent de ses anglicismes et que c'était une petite affaire d'amour-propre. Quoi qu'il en soit, il s'était mis en voyage pour venir nous voir. En six jours, il était allé à pied à Châlons-sur-Saône. Là, il a été saisi d'un mal à l'œil qui l'a forcé à s'arrêter, d'attendre, puis de revenir à Paris par la malle-poste. Son fils qui a une place en Angleterre, avait été chargé d'une mission à Tunis. Ses parents n'ont pas voulu le suivre, et il a refusé.

Bayard m'a mené l'autre jour à l'Odéon à la première représentation de *Conrad ou le Tribunal secret*.

On s'est horriblement battu dans le parterre ; j'ai vu tout cela d'une loge. L'auteur n'est pas poëte ; il est sage et instruit ; cela ne suffit pas.

Grégoire de Tours est en sûreté ; il sera remis dans huit mois sur ses anciennes tablettes. J'ai eu tort de ne pas t'en parler ; je m'en repens. Adieu, ma bonne mère, tu es mon espérance et ma vie.

EDGAR QUINET.

LXXXV

Paris, jeudi, 3 novembre 1823.

J'aime à penser que tu es enfin revenue à Charolles, chère mère, et que tu as un peu de repos dans ta grande maison.

Tu as vu que je n'ai parlé jusqu'à cette heure qu'avec réserve de mes plus saintes pensées. Les petits papiers que tu me conseilles sont bien difficiles, parce qu'ils interrompent les idées, la succession des sentiments, des impressions. Quoi qu'il en soit, je me suis presque décidé à ne plus retourner du tout chez madame ***. Le seul bien que j'aie dans ma vie isolée, c'est l'indépendance morale.

Pour peu qu'une pensée vienne m'assaillir l'esprit, je suis perdu. Si j'étais comme la plupart des habitants de cette terre, pour qui aimer n'est qu'un agréable passe-temps, je n'aurais ni combat ni excuse; mais, quoi qu'on en dise, ce sentiment *idéal*, éprouvé par l'absence et la solitude, et par le travail involontaire de l'imagination, a pris au fond de moi une toute-puissante réalité.

Son souvenir a sur moi beaucoup plus de force à présent, qu'au dernier moment où je l'ai quittée il y a sept mois. Je pouvais alors la revoir sans danger. Aujourd'hui, c'est tout différent, et comme il est clair que ces sublimes pensées d'amour et d'enthousiasme ne se réalisent pas ici-bas, je veux commencer dès les premiers temps de ma jeunesse à lutter contre la marche désordonnée de l'âme. Tant que ma destinée morale sera dans ma main, je puis braver les folies des hommes. Il serait beau de me voir passer mes jours avec mes livres, sans que ma conduite empruntât rien de leurs maximes ! Triompher de soi-même, voilà toute la philosophie. Ne pensons pas à ce qu'il pourra m'en coûter.

On a beau dire, l'amour n'est pas fait pour cette vie ; il y a dans les illusions de l'amour quelque chose de si pur, de si profond, qui devrait laisser une trace si durable, que ce n'est pas à un être périssable d'en parler, encore moins de le sentir.

Ce qui m'a aussi ouvert l'esprit sur moi-même, c'est que j'ai vu Léon Bruys qui m'a beaucoup parlé d'*elle*. Elle l'a longtemps interrogé sur mon compte. En écoutant tout cela, je ne me suis senti ni calme ni heureux.

Tant que nos paroles ne portaient à Certines que dans l'éloignement, et qu'au fond il n'y avait rien de visible et de réel, ce pouvait être un amu-

sement de l'imagination. Mais près de quelqu'un qui l'a vue, qui lui a parlé, tout prend de la vie et de la fixité. A force d'études, je finirai bien par triompher de ces misères.

Je crois qu'il n'y a que les hommes vulgaires par le cœur, qui appellent comme un bien ces illusions. Pour moi, je n'y ai jamais trouvé que mensonge et tourment.

Mon travail sur l'histoire continue. Pourvu que les vaines déceptions que l'on porte avec soi-même ne m'entravent pas, je ne désespère pas de finir. En y réfléchissant davantage, j'ai limité mon plan, en changeant mon titre. Ce sera : *Études sur le moyen âge*[1], dans ses rapports avec l'imagination et la morale.

J'espère montrer que ces siècles ont été méconnus et qu'ils ont en eux-mêmes une grande vie poétique, philosophique. Plus je les étudie, plus je m'étonne de la légèreté et de l'ignorance avec lesquelles on en a parlé.

Mes études du droit se combinent fort bien avec cette direction de mes pensées. Je vois peu M. Smith qui demeure fort loin. Je me circoncris ; je me réunis en moi-même.

Que sont les amitiés humaines et toutes les relations de cette vie? Il n'y a que Dieu et le cœur d'une mère qui vous comprennent.

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 234.

Les Bayard sont toujours excellents pour moi. On vient d'applaudir beaucoup un petit drame, imité de Gœthe, par Bayard.

Cette émotion populaire a vivement répondu à tout ce que je sentais ; c'est un de mes bons jours. Adieu, je vous aime de toute mon âme.

EDGAR QUINET.

ANNÉE 1824

LXXXVI

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Paris, 4 janvier 1824.

Si tu savais le mal que me font les sarcasmes quand ils viennent de toi, tu y renoncerais à jamais, comme à une arme empoisonnée. A quoi sert de s'aimer, si ce n'est pour s'épargner l'un l'autre? Il me semble que c'est se préparer de vains regrets, que de s'exposer tôt ou tard à se dire que dans une vie si courte, toutes nos facultés n'ont pas été employées à embellir, ou à consoler mutuellement notre vie, mais à la désenchanter quelquefois et à la tarir à sa source.

Avez-vous enfin reçu votre *Ouverture* et le mal a-t-il été réparé comme on me l'a promis à la poste ?

Mon travail va bien ; je suis tous les jours plus content des aspects nouveaux qui se découvrent à

ma pensée. Si je pouvais t'envoyer un de mes chapitres [1] où je tâche de développer l'idée primitive et le plan général, tu verrais bien qu'il n'y a aucune place pour des allusions au présent.

Si tu veux, je t'en copierai avec une petite écriture, que je te ferai passer. Quoi qu'il en soit, cette direction que je donne à mes idées fait le charme de ma vie. J'y trouve une occasion pour exercer tout ce que Dieu a mis en moi de bien, et d'honnête. En même temps, je m'intéresse à moi-même comme à un instrument qui a en soi une harmonie passive et qui n'attend que l'action extérieure qui doit le faire résonner.

Bien écrire, c'est bien vivre. Et je m'efforce que rien d'impur, rien de vulgaire n'approche de ma pensée. Quand autour de moi tout se refuse à l'inspiration et que je ne vois partout que des images de servitude ornée et que d'élégants mensonges, je vis avec les vieux siècles qu'un homme de génie a appelés les siècles des mérites ignorés. Ils sont pleins de vie, d'oppositions pittoresques. Autant nous nous vantons de quelques libertés légales, autant ils avaient droit de se vanter de la liberté de leurs âmes. Ajoutons ceci : comme les masses, les institutions étaient mal établies, la scène morale est beaucoup plus variée que chez les anciens, où, fixés sur des bases inébranlables, la religion, les

[1] Voyez Notes, tome X, p. 317 et 318, *Œuvres complètes.*

lois, les coutumes, les mœurs, la politique, les arts présentaient à l'historien un aspect très-beau par sa régularité, mais très-stérile en résultats et en combinaisons philosophiques. Il y avait chez les anciens une unité si parfaite que des faits innombrables ne sont jamais que les développements de la même idée. Ces formes élégantes et variées vous ramènent incessamment au même principe. Dans les âges modernes au contraire, on peut dire que beaucoup plus d'idées ont agité le monde. Comme tout est incertain et mobile, chaque mouvement extérieur révèle un système nouveau de croyances, d'inspirations et de pensées. Il faut bien reconnaître que les faits, si brillants qu'ils puissent être, ne sont que le corps et que le vêtement de l'histoire ; les puissances morales en sont l'âme et la vie.

Adieu, ma bonne mère! L'amour et le nom de gloire vous agitent un jour et fuient le lendemain. Il n'y a que ton souvenir qui reste éternellement. Ou plutôt quand des pensées de gloire et d'avenir font battre mon cœur, c'est pour les déposer à tes pieds et te dire ainsi, dans une langue plus éloquente, ce que c'est qu'aimer.

Que Dieu te bénisse au commencement de cette année, ma chère maman, et permets-moi de te le dire, mon amie, l'amie de mon cœur, ma belle et céleste amie! Que j'aurais besoin de voir ton beau

regard se reposer sur moi! Oh! alors, tout serait oublié!

Que ton âme est noble et pure! La mienne vient de toi. Je la conserve pour toi.

EDGAR QUINET.

LXXXVII

Paris, dimanche, 25 janvier 1824.

Je suis fort occupé, ma chère mère, à ce dernier examen que je vais subir bientôt. C'est un travail de mémoire dont je ne suis point effrayé et dont tu ne t'inquiéteras pas. Je te jure que ce temps d'école commence à me peser terriblement et que je ferai tout pour l'abréger. Je me mets pourtant à sortir un peu de ma profonde solitude qui me plaît trop et me consume. Ma tante m'a conduit hier à un très-joli bal chez madame Pictet, où je me suis tenu, selon ma louable coutume, à la vie contemplative. Il faudra bien cependant que j'essaie de valser, et cela dans peu de jours, à un bal chez madame Rilliet, qui m'a invité malgré mon ancien refus de deux ans. C'est un grand effort de raison que je fais en me décidant à donner à ma vie un tel mouvement, mais je sens que pour peu que je continue à n'exister que pour mes livres, je tomberais dans l'absurdité.

La maréchale Ney était encore à la campagne le 1er janvier. M. Smith et moi, nous nous sommes

réenflammés tout de nouveau l'un pour l'autre; il y avait bien un peu de ma faute à moi, qui étais resté si longtemps sans aller le voir.

Tu as lu les nouvelles *Méditations* de M. de Lamartine. Qu'en penses-tu? Le dernier roman de Walter-Scott est fort ennuyeux. Si tu avais envie de quelque livre, je te l'enverrais en même temps que l'*Annuaire des Longitudes* pour mon père. Je vais retourner pour les Mémoires du capitaine Frayssinet.

Mes hommages respectueux à mon père.

EDGAR QUINET.

LXXXVIII

Paris, février 1824.

Comment te remercier de ta bonne lettre? Si tu savais quel bien j'en ai reçu, tu m'en écrirais souvent sur ce ton. J'ai repris franchement mon allure naturelle, et pour cela, je me suis décidé avec courage à ne plus aller du tout chez madame***. Nous y perdons quelques détails pour nos lettres, mais j'y retrouve mon indépendance qui est après toi ma première richesse. Pour mieux réussir, je me suis jeté dans le persiflage, et toutes mes conversations avec mon ami Théodore se passent de ma part en moqueries plus ou moins élégantes contre celle que j'honore et sanctifie au fond de mon cœur. Comme à force d'art, j'oblige Théodore de mettre sa part de raillerie dans nos conférences, je n'ai pas peur qu'il me trahisse. Bien plus, te le dirai-je, j'ai découvert qu'il n'est pas plus invulnérable que moi qui te parle, et que le pauvre diable traîne la chaîne à mes côtés.

Ce m'a été une trouvaille merveilleuse. D'abord, sujet de désenchantement (je n'en néglige aucun),

parce qu'elle n'est donc plus si pure de tout mélange humain, depuis qu'elle appartient, au moins par la pensée, à un autre qu'à moi ! Secondement, sujet intarissable de gaieté, et de folies. L'autre jour j'ai surpris le pauvre mathématicien occupé à transcrire un quatrain de sa façon. A ce symptôme effrayant, il n'y avait plus lieu de douter. C'est pour moi un enchantement de sermonner mon Sosie sur la liberté morale, la légèreté des femmes, la nécessité de se vaincre; puis pour finir, je trouve toujours moyen de l'envoyer à une soirée où il rencontre la *sua donna*. Quel plaisir de revoir, le soir, le pitoyable *patito*, l'œil triste, la tête baissée, sous l'influence du fléau auquel je m'efforce d'échapper. Il me raconte qu'il n'a pas su dire un mot, qu'on n'a pas fait attention à lui ; il gémit, il est jaloux, il jure de ne pas la revoir. Je jouis paisiblement de tout cela, comme le matelot qui a survécu au naufrage.

Elle demande chaque fois de mes nouvelles et me fait prier spécialement d'aller la voir ce soir. Courage, stoïcien ! Je n'irai pas.

Il y a pour moi le plaisir de Méphistophélès à me railler de mes sentiments les plus profonds. J'aime, par une bizarrerie inconcevable, à parodier l'image sacrée qui survit dans mon âme, à la déprécier, à la honnir, puis à la relever ensuite plus pure que jamais au-dessus de toutes les pensées mortelles.

A force de courage et de combats, ma tranquillité renaît, et j'en jouis comme d'une convalescence. Mais je sens qu'un geste, un regard, me feraient retomber.

Tu sembles t'inquiéter de ma santé; à part quelques éblouissements qui me prennent quand j'ai travaillé trop longtemps à *l'état de momie*, je ne me suis jamais mieux porté qu'à présent. Quand tes lettres ne m'attristent pas, j'ai en moi-même, malgré tout, un grand fonds de bonheur qui vient de l'étude, et d'une certaine idée de perfectionnement moral que je m'applique à moi-même avec une constance dont je m'honore intérieurement.

Ce m'est aussi un grand repos, de me sentir dans une maison où tant de gens sont bons pour moi.

Quand le matin j'ai écrit une page, selon le vœu de mon cœur, ma conscience est calme, et le reste du temps se passe entre mes chroniques et mes livres de droit. Ceux-ci m'apaisent comme une bonne action, un acte de dévouement.

Souvent je vais me distraire au théâtre, avec les billets que me donne mon ami Bayard. J'ai cruellement souffert il y a quelques jours à une première représentation d'une détestable tragédie, où l'auteur (Victor) jouait lui-même son héros Harold. Il se trouve des malheureux qui ont assez peu d'âme pour siffler et conspuer un homme pré-

sent, et qui, s'il s'est trompé, montre pourtant qu'il est autre chose qu'un ignorant de coulisse. Pour moi, qui avais comme un autre acheté mes droits à la porte, j'ai applaudi de grand courage à une pièce que je maudissais et à un homme que je plaignais. Je m'exerce en tout à ne point redouter le ridicule pour l'honnête et à échapper à l'influence si active des masses.

Je me reproche de ne pas voir assez souvent M. Smith ; sa femme m'aime beaucoup à ce qu'il dit. Reste sa fille ; je n'ose l'interroger !...

Il me prête avec beaucoup de grâce des traductions en anglais, de livres allemands que nous ne connaissons pas du tout en France, Herder [1], Muller, etc.

La pauvre gouvernante des enfants de la rue du Montblanc a été soumise à tant de tribulations qu'elle a pris la fuite la semaine dernière. Elle a demandé la permission de porter chez son frère un paquet, puis on ne l'a plus revue. Elle a écrit qu'elle retournait à Dieppe auprès de ses parents.

Chacun lui prête maintenant dans la maison des crimes inattendus, au nombre desquels le manque de chasteté tenait la plus grande place.

J'ai pour mon compte témoigné que pendant les huit jours que nous avons passés ensemble à la campagne, elle n'a porté de mon côté aucun dé-

[1] Voyez Notes du tome X, p. 318, *OEuvres complètes.*

sir de conquête. Ma déposition a été inutile et j'ai dû me retrancher dans un modeste silence quand on m'a opposé sa naissance illégitime et ma manie de défendre les absents.

Adieu, je vous aime comme je sais aimer.

EDGAR QUINET.

LXXXIX

Paris, février 1824.

Je chante victoire depuis bien des jours. Il m'a fallu une raison courageuse pour échapper aux pensées énervées. Je suis sorti de *ses* chaînes, et pour toujours !

Elle m'a fait dire par Théodore d'aller la voir ; qu'elle ne me pardonnerait jamais de ne plus y aller, etc. J'ai eu la force de me tenir dans mon coin sans bouger. Puis, en me représentant la nécessité de devenir un *homme*, de ne point amollir ou distraire mes idées, peut-être aussi par une vanité de stoïcisme, je suis venu à bout de moi-même. J'inculque ma rudesse à Théodore et le voilà qui combat de son côté. Pour cela, il n'a su mieux faire que de porter ailleurs ses vœux et sa parole. Je venais de lui raconter la vie de Gœthe, ses amours avec Marguerite qui fut depuis la Marguerite de Faust. En me quittant, dans la rue, il voit derrière une porte vitrée d'un cabinet de lecture une charmante personne de seize ans, qui a des cheveux noirs, des yeux noirs et un air d'in-

nocence que nous ne trouvons plus que dans les livres. C'est Marguerite, c'est mieux qu'elle ! Il entre, se met à louer quelques livres. Le pauvre garçon se sentait aussi ému que devant madame ***. Il accourt en digne ami, me dit qu'il a trouvé le remède commun à nos maux. Il m'entraîne chez Marguerite. Je suis plus tremblant que lui. Le son de sa voix, sa timidité, son doux regard, voilà qui nous a confondus de nouveau sous les mêmes lois. Nous l'aimons comme une pensée idéale, sans rivalité et sans haine. Elle nous ranime comme une inspiration et nous arrache tout à fait à la coquetterie de madame ***. Je ne sais si l'antiquité avec le souvenir de ses Oreste et de ses Pylade pourrait nous montrer de pareils exemples de désintéressement et d'unité dans les sentiments les plus secrets du cœur.

Ce que tu me dis de M. de Kératry est parfaitement juste ; c'est l'expression de la voix publique. Byron vient de publier une pièce dramatique dans le genre du *Faust* de Gœthe. M. Smith me la prêtera. J'aurais voulu que tu me dises quelque chose sur les *Nouvelles Méditations* de M. de Lamartine. J'ai lu en courant des *Lettres de Saint-Phal et de Nanine*, écrites à dix-huit ans par madame de Staël ; rien n'y annonce son génie.

Adieu, je vais rentrer dans le moyen âge dont

mon examen m'a éloigné. Ne désespère pas de mon avenir et ne t'afflige pas trop du présent.

Je vous aime et vous embrasse de toute mon âme.

EDGAR QUINET.

Je suis allé à un bal chez madame Rilliet et à un autre chez M. Smith.

XC

Paris, vendredi, 12 mars 1824.

Je m'applaudis incessamment de ma fameuse victoire. Il est vrai que j'ai employé le fer et la flamme. L'autre jour *elle* a demandé à Théodore mon adresse, parce que, disait-elle, elle s'était trompée de numéro en m'écrivant. Nous n'avons vu là tous les deux qu'un nouveau trait de génie, par lequel elle glissait dans le cœur de Théodore tous les serpents de la jalousie, en même temps qu'elle ranimait la flamme éteinte dans un cœur qui lui échappe.

J'ai beaucoup souffert par le désenchantement, mais mon étude de la procédure pour mon examen est venue fort à propos me tuer la pensée. Il y a un grand courage à appliquer son intelligence à des sciences qui n'ornent et ne perfectionnent pas l'esprit. Pour moi, c'est là ce qui me coûte le plus, et je me sais gré de la patience infatigable dont aujourd'hui je me sais capable. Je vais revenir avec passion à mes *vraies amitiés ;* je n'ai peut-être pas assez écrit ; mais mon plan est parfaitement

établi dans ma volonté, je suis certain que si Dieu me prête vie il s'achèvera [1]. Ce n'est pas une petite entreprise et il sera bien nécessaire que tu continues à t'y intéresser et à m'aider de toutes tes facultés.

Je pense beaucoup à la possibilité d'un nouveau voyage en Suisse, du côté de Zurich et des champs de Grutli. Il n'y pas d'autre moyen de donner de la vérité et de la vie aux tableaux historiques, que d'aller s'inspirer sur les lieux mêmes. Enfin je me fie à la providence que tu représentes si bien.

A la première occasion tu recevras des fragments de mon moyen âge.

J'ai été obligé de m'interdire la vue de Marguerite qui jetait un grand trouble dans mon âme.

Ne donne pas de commission pour moi à la mère de madame ***, car je n'irai la voir qu'avec des cartes de visite.

EDGAR QUINET.

[1] *Études sur le moyen âge* (manuscrit inédit).

XCI

Paris, mercredi, avril 1824.

Je deviens triste, ma chère mère, quand je ne puis me dire à toute heure qu'il y a une de mes lettres sur la grande route vers Charolles. Mais cette tristesse est maintenant la seule. Mon esprit est admirablement libéré de toutes mes anciennes servitudes et il ne me reste qu'à déplorer le temps que j'ai passé à amollir mon âme sans fruit, sans espoir.

Sans fruit, ai-je dit ? Je me trompe, car j'ai retiré de tout cela une bonne leçon pour l'avenir et la conscience de mes forces morales. Je reviens à mes études chéries. Mon plan se développe et s'arrête dans ma pensée.

Mais l'exécution ne remplit que trop cette condition de se hâter lentement.

Tu sais que j'ai revu madame Bruys. Je n'en puis dire autant de mademoiselle Eulalie qui, au milieu de notre conversation, a paru inopinément à l'autre extrémité du salon pour faire une révérence, et se retirer. J'ai été tellement frappé de

cette apparition, que ma langue ne s'est point assez tôt dégagée pour l'interpeller, et, comme la dame du lac, elle est rentrée dans son ténébreux séjour avant que la voix de l'homme ait retenti à son oreille.

En revanche, sa mère m'a fait beaucoup d'amitiés. Nous avons parlé de toi; tu es toujours la personne du monde qu'elle semble le plus aimer après M. Bruys, que les visites de Léon et les révérences d'Eulalie ne remplacent que faiblement.

La maréchale Ney est revenue de la campagne; j'y suis allé dîner il y a quelques jours. On a dans cette maison une assez grande considération pour moi, voyant que je suis du petit nombre de ceux sur qui les événements extérieurs ne peuvent influer. La maîtresse de la maison m'a parlé de son ancienne amie avec une amertume non déguisée. Pendant ces plaintes, je ne pouvais avoir que les fonctions d'auditeur ; peut-être même, dans cette apparente neutralité, mon silence n'a-t-il pas toujours été impartial ; en ce cas, je m'en repens.

M. Smith se chargera avec grand plaisir des commissions de mon père et se fera aider dans ses recherches par son fils qui est tout-puissant au ministère des affaires étrangères à Londres. Adieu.

EDGAR QUINET.

XCII

Paris, 3 mai 1824.

Je voudrais t'envoyer quelque livre pour t'amuser pendant ta convalescence ; mais je ne vois partout que du lugubre et de l'obscur. Il y a bien l'*Histoire de Salvator Rosa*, par lady Morgan, mais elle est fort languissante et partant ennuyeuse.

Enfin, je chercherai. Mon esprit ne me fournit rien qui puisse égayer le tien ; je sors peu et je vois peu. L'autre jour, je suis allé à une représentation de *Jeanne Shore*, où j'ai fort admiré Talma qui ennoblit les disgrâces de Richard III. Madame de Staël pensait que ce héros de Shakespeare ne pourrait jamais passer sur notre scène. Le voilà pourtant qui s'y maintient assez fièrement. J'ai vu aussi samedi dernier une séance de sourds-muets de feu l'abbé Sicard. Après avoir écrit sur un grand tableau des réponses sur des questions de métaphysique et de morale, ils traduisent mot pour mot, en gestes, leurs pensées. Quelle admirable pantomime ! Il faut avoir vu leurs physionomies si animées, les mouvements de leurs corps,

de leurs mains, de leurs têtes pour avoir une idée de ce langage.

Jamais spectacle ne m'a paru plus triste. Ils n'ont aucune timidité, ni aucune émotion ; ils semblent n'être point de la même terre que nous et n'attachent aucun intérêt à ce qui passionne si fort une multitude. On les applaudit avec entraînement, et ce bruit et ces signes de toute une assemblée les laisse froids et impassibles, comme au milieu d'une profonde solitude. Ils font des alliances de mots très-bizarres, et un homme qui étudierait attentivement leurs idées et les formes par lesquelles il les rendent — dans des rapports généraux avec nos connaissances et nos expressions — ne manquerait pas d'arriver à des résultats fort curieux.

On demandait à l'un d'eux : Qu'est-ce que la poésie ? ou la versification ? C'est la danse de la parole, reprit-il.

Adieu, je ne t'écris aujourd'hui que pour m'apaiser l'esprit.

EDGAR QUINET.

XCIII

Paris, mardi, mai 1824.

Il ne m'est rien arrivé de fâcheux, ma chère mère, je continue à mener la même vie que par le passé ; seulement je prends de jour en jour un dégoût plus grand pour le monde. Voyant bien que je ne suis pas fait pour lui, et que j'en rapporte un cœur triste, je reste à jamais chez moi. Je ne puis te dire quel monde d'idées s'agite au fond de moi. Des pensées que je sens se développer lentement, m'assiégent en tout lieu. Elles me poursuivent au milieu de mes amis, dans un salon, dans mes promenades. La conscience de ma nullité apparente opposée à ce que je souffre, ce que je sens, ce que je prépare en mon âme [1], me tourmente incessamment ; et pourtant mon livre s'augmente peu à peu. Il me plaît plus encore par les déductions et les rapports nouveaux où je me vois conduit que par les développements et les points d'appui que j'ai déjà placés çà et là. Dans quelque lieu que je sois jeté et sous quelque influence

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 260 et 265.

que ce soit, il me serait impossible, au point où j'en suis venu, de l'abandonner. Non pas que je veuille d'un autre côté poursuivre avec moins de persévérance un *état* sûr et indépendant.

Tout au contraire, je me jure bien à moi-même, que si cet essai d'une nature élevée ne réussit pas selon mes désirs, je ne serai pas homme à recommencer [1].

Si à l'âge où je suis, j'ai connu par la pensée des joies que peu de vieillards ont eues dans leur longue vie, j'ai eu aussi plus qu'eux des jours de dégoût et de découragement, d'aridité et toutes les tristesses que l'âme seule se donne à elle-même. Véritablement, ce n'est pas la manie d'écrire ou de versifier qui trouve en elle sa récompense ; on ne dira pas que c'est par un goût de jeunesse que je consens à passer ma jeunesse sur des chroniques obscures, sur d'indéchiffrables in-folios. J'aurais pu comme les autres me faire aux plaisirs du monde. Je les ai fuis ; j'ai pâli sur mes vieux historiens. Qu'est-ce à dire ? Ah ! si chaque veille trouve enfin son salaire !... Pardonnez-moi ce langage diffus ; j'en ai besoin pour me ranimer moi-même.

Adieu, j'ai la main fatiguée d'avoir écrit toute la matinée à une bibliothèque.

EDGAR QUINET.

[1] *Histoire de la conscience humaine et de la personnalité morale*, manuscrit inédit.

P.-S. — Une chose qui me tient fort au cœur, c'est que je ne sais sur quoi espérer pour faire les petites excursions que j'ai si bien projetées pendant toute l'année. Tu comprends que ce ne serait pas pour y perdre mon temps. Je me lasse d'inventer toujours dans ma tête. Il faut que je voie, que j'aille sur les lieux faire provision d'impressions et de souvenirs. J'ai plus vécu et plus senti dans mon petit voyage autour du lac que dans de longues années. Voilà donc que je me torture l'esprit à savoir comment je pourrais avoir le léger pécule du pèlerin. Si tu ne trouves aucune combinaison, tu as assez de confiance en moi pour pouvoir me le dire nettement, sans craindre que je me laisse trop abattre par les dures nécessités.

XCIV

Paris, 19 juin 1824.

Ne sois pas inquiète, il n'y a que les maux de l'âme qui soient réellement dangereux pour moi.

Quand je travaille beaucoup, comme c'est avec une joie et une liberté de cœur infinies, je ne sens aucune fatigue. Une heure d'ennui m'épuise et me jette dans l'abattement de la fièvre. Mais je m'en suis si bien débarrassé, fuyant tous les gens désagréables, toutes les chaînes du monde, que je ne reçois plus aucune atteinte de cette maladie. Je jouis de moi comme d'un être étranger, sur qui toutes les impressions morales ont de fortes prises. J'ai pleuré en lisant ta dernière lettre. Je me trouvais hier près du palais du Luxembourg ; je vis défiler la procession de Saint-Sulpice, ce spectacle m'a ému : les habits antiques des prêtres, ces rangs de jeunes filles voilées, le son de cette musique guerrière, le chant solennel, pathétique des chœurs, le son des cloches, cette marche lente et triomphale, ce sont de ces choses qui ne sortent

pas de la mémoire [1]. De là j'ai été prier dans ton temple ; prier, bien que je n'aie pas adressé au ciel de longues demandes, la sublime émotion qui faisait battre mon cœur était aussi une sorte de langage que Dieu comprend et bénit.

Pourquoi dis-tu qu'autrefois il était facile d'influer sur mon bonheur. *J'ai besoin de distractions ?* Tout au contraire, je n'ai jamais eu besoin de moins de secours extérieurs pour être heureux. A l'âge où je suis, j'ai déjà senti dans ma pensée de si profondes, de si extraordinaires jouissances, que toutes les séductions humaines sont pour moi presque sans prix.

Je ne demande qu'un petit coin dans ta maison où je pourrais, quand je voudrais, n'entendre pas de bruit, n'être pas dérangé, n'être visité que par toi. Tout cela est encore bien difficile.

Eh ! mon Dieu ! Nous qui nous aimons tant, qui allons nous revoir, bien portants, semblables par le cœur, par les goûts, par toute notre âme, pourquoi nous plaindre de la destinée ? Ne donnons pas aux soucis matériels l'importance qu'ils n'ont pas. Surtout ne nous faisons pas une misère imaginaire. Je me suis toujours étonné qu'on s'alarmât tellement sur l'état futur de sa fortune, et qu'on restât si paisible sur les catastrophes qui peuvent en un seul jour briser le cœur.

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 113, 202 et 205.

J'ai encore une huitaine avant de subir cet examen. Les intervalles de mes études se passent à copier des chapitres que je t'enverrai par M. Pézérat; il part jeudi. Il y aura aussi une lettre pour mon père. En attendant sa réponse, je projette d'aller rêver à ce qui me plaît dans quelque campagne près de Paris, où j'irai me choisir une chambre pour quelques jours. Je verrai Saint-Germain où je suis invité par M. et madame Smith; mais je ne veux pas y rester pour être plus seul.

Mon esprit a fait bien des progrès cette année. Tu ne t'en apercevras peut-être pas, mais moi je le sens bien. Adieu. Je n'ai besoin pour trouver du bonheur que de repos et de silence.

EDGAR QUINET.

XCV

Paris, mercredi, 25 juin 1824.

Vos charmantes lettres m'ont rendu tout mon bonheur.

Il faut avouer que vous faites peu d'honneur à la mélancolie, *cette nécessité des temps modernes*, en lui donnant une origine si matérielle que des dettes et des records. Ces « *minuties terrestres* » n'entraient pour rien, je vous prie de le croire, dans les paroles de tristesse que vous avez condamnées. Quoi qu'il en soit, vous avez le mot magique pour apaiser les douleurs.

Mercredi prochain, 2 juillet, c'est le jour convenu : je quitte cette ville de boue et de fumée avec six ou sept jeunes Bressans. J'arriverai dimanche suivant, 6 juillet, à midi, à Bourg, où je m'embarquerai aussitôt pour Certines où j'aime bien mieux vous revoir. Je serai à la montée du *Cotillon* un peu avant deux heures. Je doute fort que je m'asseye au bord des fossés, comme cela m'est arrivé une fois en revenant à Charolles. Hélas ! je n'avais cependant pas le cœur plus calme qu'à présent.

Je vous remercie de ne m'avoir pas renvoyé sur mon rêve d'*Helvétie*. Au moment de vous embrasser, je n'y pense plus. Il faut que j'aille dire adieu à Saint-Germain, à mon cher ami M. Smith, qui s'y est réfugié depuis trois semaines. Il ne pourra partir, à cause de sa femme et de beaucoup de nécessités terrestres, que quinze jours après moi. Il passera à Bourg et nous aurons immanquablement

La satisfaction d'être
Un moment avec lui.

T'ai-je dit que j'ai revu, il y a un mois, Bouvard qui est maintenant sous-officier et très-heureux ?

Il m'a envoyé une comédie de sa façon qui rappelle merveilleusement l'enfance de l'art et *Thespis* barbouillé de lie. Je m'en moque parce qu'il est heureux, mais je ne sais que lui répondre; il aurait voulu que je la fisse présenter à un théâtre.

Je vous écrirai encore une fois d'ici. Je ne donnerais pas la route que je vais faire de Bourg à Certines, pour une longue vie. Mon cœur est plein de joie. Oui certes, la vie est un bien. Je me repens d'avoir blasphémé. Je remercie Dieu, puisqu'il nous rassemble, il nous bénit!

EDGAR QUINET.

ANNÉE 1825

XCVI

A madame Eugénie Quinet

A Charolles.

Paris, février 1825.

Les séparations sont bien amères. L'effort que j'ai dû faire pour ne pas vous dire adieu a épuisé mes forces. Pendant deux jours la distraction du voyage, la fatigue des nuits m'a trompé sur ce que je sentais ; mais aujourd'hui, je souffre assez pour savoir de science certaine que si j'ai pu dans ma vie parler d'une absence prolongée indéfiniment, elle me ferait mourir plus promptement que les climats et que les tempêtes[1].

Me voilà seul encore sur la terre, car vous n'existez que pour être regrettées, puisque nous ne pouvons ni espérer, ni désirer de vivre ensemble. Ce

[1] Projet d'aller au Brésil. Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 266 et 268.

dernier mot est affreux. Que les amitiés sont froides, quand on a connu la vôtre! Je vais dans cette grande ville comme dans un immense désert. Je m'arrête le soir sur les ponts, à voir couler le fleuve qui vient de votre côté. Mon cœur est triste, et tu sais assez que ce que j'ai vu de l'existence ne m'encourage pas pour le reste. Et toutefois, il faut continuer seul, sans relations de choix, sans appui. Laissons cela. Ce sont des retours de faiblesse dont il faut que je souffre seul.

Je vais donc recommencer à me débattre contre la destinée. Dieu me garde d'avoir un fils tel que moi!

Tu sais le plan que j'ai arrêté, il faut le suivre en dépit des obstacles. Moi qui suis si faible contre les atteintes du cœur, je me connais une étonnante énergie contre l'adversité. J'ignore ce que Dieu me prépare; mais il me semble, qu'à la fin de ma vie, j'aurai fait humainement parlant, tout ce que j'étais capable de faire pour alléger ou illustrer mon sort. Aie bonne espérance en moi. Je te ressemble beaucoup. Rappelle-toi comme tu étais forte à mon âge. Je sens aussi mon cœur battre avec force et tout cela ne se dépensera pas en stériles chimères.

Je n'ai pu voir Pézérat qu'un seul instant, au moment où je descendais de diligence et où il était déjà dans la sienne. Nous n'avons eu le temps de

nous rien dire. Ce n'était d'ailleurs pas le moment de l'attendrir sur son départ. C'est un excellent ami que je perds.

M. Smith a été pour lui d'une parfaite bonté et lui a donné de fréquentes marques de l'affection et de la préférence qu'il a pour moi. Je ne croyais pas que son amitié fût si louangeuse et ses souvenirs si présents.

Il faut savoir que j'ai retrouvé ici Brun, qui est fort embarrassé de son avenir. Je ne suis pas le seul à m'inquiéter de l'existence. Aimons-nous et prenons courage. Il est incroyable combien je trouve de force contre les accidents de la fortune dans le souvenir des personnes qui m'ont compris tel que je suis.

Madame Gelin! aimable et délicieux regret! Qu'elle se rappelle longtemps nos doux entretiens, car de ma vie je ne sentirai rien de pareil. Les folles amours passent et ne laissent que des traces empoisonnées. Mais de telles sympathies rendent courage et font prendre en pitié la plupart des relations que le hasard forme et que le hasard détruit.

Je vais m'occuper des commissions pour mon père à qui je présente mes sentiments respectueux. Je ne sais quoi me dit qu'il n'aura jamais lieu de se plaindre de son fils.

EDGAR QUINET.

XCVII

Paris, mars 1825, jeudi.

J'écris par le même courrier à madame Gelin des détails qu'il n'est pas utile de répéter ici. Tu verras toutefois par là, que tout va bien et que notre séparation ne peut te donner aucune inquiétude sur mon compte.

Je vois assez clair dans ma situation ; à vingt-deux ans, avec de la volonté et quelques circonstances favorables, il ne faut pas désespérer. L'important est de se débarrasser au plus tôt de toutes les imbécillités de l'école. J'ai pour cela trois cent quatre-vingts francs à débourser. Quant à la robe et au bonnet, je les prends à mon compte, et de ce moment, je jure dans mon cœur de marcher seul.

M. Smith a reçu le paquet de mon père. Je ne doute pas qu'il ne s'en occupe avec le plus grand zèle. J'ai aussi à répondre sur une commission d'aiguille de déclinaison.

Vous êtes bien heureuses de ne pas entendre les adieux que vous fait Pézérat par delà les mers. Vos cœurs n'y tiendraient pas. Savez-vous ce qui

retient encore ce traînard de Théodore ? C'est un objet que vos yeux ont peut-être rencontré dans les bruyères de Brèche. Il voulait écrire une lettre de désespoir au père, le tout pour intéresser par un coup monté la candide naïveté de la fille. J'ai eu toutes les peines du monde à lui faire entendre que c'était une farce de polichinelle. Il y a des gens qui profanent l'amour par la débauche, d'autres par le ridicule.

Avouez pourtant que la destinée est un singulier problème. Il y a de longues années qu'on donnerait pour un verre d'*ale*, comme disent les Écossais ; et des heures, des minutes que toutes les perles de l'Eldorado ne suffiraient pas à payer. Dans quel moment écris-je ceci ? C'est à vous à le deviner. C'est un jeu. Et la vie aussi. Adieu.

EDGAR QUINET.

XCVIII

Paris, même date.

Je sépare de l'autre feuille ce qui va suivre, parce que ceci n'est que pour toi. Tu m'as tellement effrayé des inconvénients de la confiance, que si je ne craignais que tu ailles t'inquiéter follement par l'ignorance où il me serait facile de te laisser, je garderais le silence.

Une absence de trois à quatre semaines, un peuple nouveau à voir, mon séjour assuré chez M. Smith qui me presse de ses lettres, six cents francs qu'un libraire, ménagé par Bayard, s'est engagé à me livrer dans un mois, en recevant le manuscrit de Herder [1], ici les *féries* de Pâques qui nous touchent, à Londres toutes les institutions en mouvement, les hommes distingués du pays auxquels on veut me présenter, enfin l'état d'esprit où mon âge et le concours des circonstances et des affections m'ont amené, sans illusion sur rien, triste

[1] *Idées sur la philosophie de l'Histoire de l'humanité*, par Herder, traduit de l'allemand et précédé d'une introduction par Edgar Quinet, 3 volumes. Levrault, éditeur, Strasbourg.

jusqu'à la mort, et sentant depuis longtemps le besoin d'étendre mes regards à des objets nouveaux, à de grands intérêts, à un peuple libre, ne pouvant reprendre à la vie que par une de ces distractions que le monde conseille, mais qu'il ne donne pas, tout cela me presse d'exécuter enfin un de ces courts voyages d'étude dont la pensée a tant de fois remué mon cœur et que jamais ne favoriseront des circonstances plus heureuses. Voici les détails :

Le lendemain de mon arrivée, Bayard m'a appuyé de son crédit auprès d'un libraire qui s'est engagé avec moi pour la première partie de Herder, qu'il me payera six cents francs, aussitôt le manuscrit reçu. Les trois autres divisions de l'ouvrage, que je livrerai à ma volonté, seront payées au même prix. Me voilà donc deux mille quatre cents francs assurés pour les mois qui suivront, un peu d'indépendance et le temps d'achever, sans inconvénient pour personne, le plan de vie que tu connais. En même temps, je reçois de M. Smith les lettres les plus ardentes, où il me conjure dans l'intérêt de mon avenir d'arriver jusqu'à lui, afin qu'il me fasse les honneurs de son pays. Il veut me recevoir chez lui, il me ranime, me rend la vie. Le voyage de Londres est moins coûteux et beaucoup moins long que celui d'ici à Lyon. Je me suis informé de tout à la diligence.

En partant le mardi matin, on arrive le jeudi soir, pour quatre-vingts francs de voiture tous frais payés, et l'on ne passe qu'une seule nuit. On s'arrête à Calais pour celle de mercredi au jeudi. C'est une dépense de cent francs au maximum.

Mettons deux cents francs de séjour à Londres, ce qui est beaucoup, en ayant mon lit placé chez M. Smith, ce que je suis libre d'ailleurs de ne pas pousser si loin en revenant plus tôt, le tout s'élèvera à quatre cents francs. Bayard m'assure sur sa tête de la remise des six cents francs par le libraire et prend cette affaire sur lui. Le libraire se préparerait pendant mon absence qui ne dépassera pas trois semaines. Pour moi, j'emporterais mes cahiers pour les corriger et les achever pour l'impression. Je me suis engagé à les livrer dans un mois.

Songe, ma mère bien aimée, que jamais un tel concours de choses ne se représentera. Rappelle-toi que nous parlions du voyage d'Italie et que nous disions que si je pouvais le faire, il ne faudrait pas hésiter. Prends garde, que l'habitude d'une vie trop monotone pour l'activité de ton esprit, ne te fasse voir à la longue des obstacles aux moindres *excentricités*. Toujours renvoyer indéfiniment ?

Eh ! mon Dieu ! de quoi ai-je joui sur la terre, sinon de quelques jours passés seul avec vous, et de quelques heures avec une femme que vous

connaissez et dont le souvenir me sera un charme dans tous les chagrins ?

(Vous savez de qui je veux parler, c'est de madame Gelin, n'allez pas la confondre avec madame ***.)

Tu sais comme je désire ardemment, comme je me consume dans mes affections de tous les genres. Voilà l'occasion de renaître, de féconder mon esprit, d'en tirer des ressources pour l'avenir, tel que je me le suis proposé. C'est en voulant conformer trop uniformément son allure à celle des hommes qui sont différents de nous, que l'on se brise sans retour.

Aurais-je reçu tant de puissance pour le bien, des impressions si vives, pour en souffrir seulement ? Et pourquoi s'imposer des entraves nouvelles ? La plus grande difficulté, celle de l'argent, est levée. Ne faut-il pas que moi qui me suis consumé en études, je jouisse une fois de leur résultat ? Bayard, dont la tête n'est pas échauffée, est le premier à favoriser mon projet. Tout s'aplanit devant moi. Je t'adresserai mes lettres sous l'enveloppe de Bayard ou de Théodore. Le premier va t'écrire, en te faisant passer sa comédie. Je te le dis pour que tu ne t'inquiètes pas en voyant son écriture. J'ai tout prévu, tout calculé. Mon cœur est plein de joie. J'aime la vie. Il y a plus de bonheur que je ne croyais.

Tu feras assez honneur à ma bonne foi et à ma raison pour penser qu'il n'y a rien dans ce projet de commun avec celui de Pézérat [1] ; sinon l'avantage inestimable de rencontrer un ami dans une ville immense et de ne m'y pas sentir trop isolé.

Si ma première lettre, malgré le timbre de Paris, était écrite à *London*, il ne faudrait pas t'en effrayer. Songe à la facilité de ce voyage, qui équivaut pour le temps à celui de Charolles.

Avant vingt jours, je serai à la place d'où je t'écris à cette heure. N'avons-nous pas cent fois envisagé, comme une chose indispensable pour moi, inévitable, de respirer un autre air que celui de la France? Où est l'homme distingué à qui cela n'est arrivé? Je trouverai à Londres des amis bienveillants, un homme qui me présentera à ses compatriotes les plus remarquables. Je reviendrai ici à des occupations fixes, et le cœur satisfait. Il faut profiter du peu de liberté qui me reste. Adieu, tu es encore la plus douce de mes pensées et tout l'intérêt de ma vie.

EDGAR QUINET.

[1] Le projet du Brésil.

XCIX

Douvres, 31 mars 1825.

Il y a peu de jours que j'étais près de vous et déjà la mer nous sépare. Je pourrais apercevoir du lieu où je vous écris les flots que j'ai traversés ce matin. Je vous avoue que ce spectacle m'a enivré d'admiration. Il y avait tout un monde inconnu pour moi. J'ai couru sur les dunes, j'ai cueilli l'algue sauvage. Hier à Calais je suis resté au rivage jusqu'à minuit, sans pouvoir me rassasier du mugissement des eaux, des cris de l'orfraie.

Quelle magnificence! J'étais poëte; et tout homme l'eût été.

J'entends maintenant ce qu'est un vaisseau. J'en ai vu des carcasses sur les dunes, d'autres courbés sous la voile, avec des mousses sur les échelles. Je les ai vus balancés par les vagues, entrant, sortant à pleines voiles.

La mer était fort houleuse à ma traversée sur un petit bâtiment anglais. C'est à grand'peine que j'ai appris à me tenir debout sur le pont, pour

examiner à mon aise la rencontre des vagues, les profonds ravins qui se formaient autour de moi, le vol des hirondelles marines, l'immensité, la solitude des flots, quand les côtes, quand la France que vous habitez disparurent. Il faut dire, il est vrai, que tout cela fut un peu acheté par d'horribles maux de cœur.

Je me débrouille assez bien de l'anglais avec une aimable milady qui m'inspire encore plus de mots que de pensées, si cela se peut. Les premiers sons anglais que j'ai entendus sur ma route, viennent d'une petite mendiante française qui m'a chanté d'une voix délicieuse une ballade anglaise. Elle pensait que j'allais retrouver ma mère et mon pays, et ce n'est pas le tact de l'attendrissement qui lui manquait.

J'ai visité ici les forts et le haut des côtes, mais je n'ai point aperçu la terre que vous habitez. Je suis accoutumé à l'isolement, et c'est une faible chose que d'avoir la même patrie et la même langue, quand on n'a pas le même cœur. Je pars ce soir pour Londres, où je serai demain matin vendredi.

Mon existence s'étend avec les objets qui se succèdent. Ma vie est doublée, mes espérances aussi. Il n'y a que les espérances de mon cœur (et vous savez ce qu'elles sont) qui restent les mêmes. Dites à madame Gelin qu'il y a quelqu'un

au bord de la mer qui s'occupe d'elle et qui va lui écrire. Je pourrais, pour plus de précaution, écrire à madame Gelin les détails de mon voyage. Réponds-moi.

EDGAR QUINET.

C

London, jeudi, 7 avril 1825, à 9 heures du soir.

Je suis ravi de mon voyage. Rien ne m'échappe, ni événements, ni souvenirs. J'ai déjà épuisé l'intérieur de la ville et je commence mes promenades aux environs ; j'arrive tout fatigué de Harrow où je suis allé seul et à pied. Je suis de l'avis de lord Byron qui aurait voulu avoir son tombeau auprès de l'église qui domine le village. C'est un site délicieux ; il n'y a rien au monde de plus charmant qu'une heure passée en bateau sur la Tamise, quand on descend avec la marée vers Greenwich. J'ai parlé autant que je l'ai pu faire avec quelques-uns des vieux matelots qui y ont leur retraite. Je les ai trouvés aussi doux et aussi heureux que les ermites de la Grande-Chartreuse.

C'est une chose singulière que la journée que je passe ici ! Dans les palais, dans les cimetières, au milieu des déprédations de lord Elgin, dans la vieille Chambre des lords, ou aux tragédies sanglantes de Dury-Lane. Il y a pourtant place avec

tout cela pour des pensées moins sévères que réveillent les *pâles beautés d'Albion*.

C'est là vivre et d'une vie qui ne laissera jamais de regrets. Je respire plus librement qu'en France, où pourtant il faudra rentrer dans quelques jours.

Je suis si fatigué de la marche, que je ne sais plus ce que je dis. M. Smith entre dans ma chambre pour prendre ma lettre. J'ai reçu la tienne.

Adieu. Tu sais à qui s'adressent tous les vœux de mon cœur. Madame Gelin est bien pour quelque chose dans ce dernier mot.

EDGAR QUINET.

CI

Londres, lundi, 11 avril 1825.

Que je te remercie de ton excellente lettre ! Ne dis plus jamais que tu ne peux rien pour moi, quand tu me rends la vie, la vie de l'âme. Il n'est donné qu'à toi de me faire trouver de l'intérêt et un but à des jours qui se suivent sans que la destinée devienne plus claire. Dieu merci, j'ai été compris, et ce petit voyage, qui me laissera de si longues traces, ne sera pas nul pour toi. Comme tu es digne de ces plaisirs de l'intelligence que l'on a une fois, deux fois, et que l'on ne retrouve plus ! Ne crois pas que l'air de la province ait éteint ta vie intérieure. Il ne faut qu'une occasion digne de toi, pour que tu la retrouve tout entière. Que n'as-tu senti tout ce qui a passé dans mon cœur depuis quelques jours ? Tu sais à quel point d'abattement j'étais tombé, et voilà que je suis plein d'espérance dans l'avenir ; je suis l'homme renouvelé ! Je passe mes heures, dans cette ville qui me présente à chaque pas quelque objet nouveau, à errer de monument en monument, avec

d'excellents amis, et plus souvent encore tout seul. Je fais de longues promenades à la campagne. Je vais passer quelques soirées avec M. Smith, avec de violents *radicaux*, avec des publicistes distingués, et quelques miss timides.

Je sais assez d'anglais pour pouvoir discuter avec les premiers, et me trouver d'accord avec les dernières, assez de musique pour tourner la page d'un piano, et de dessin assez (tu vas le nier), pour admirer une bonne copie des Vierges de Raphaël. C'est une chose délicieuse dans la bouche d'une aimable lady qu'une langue qu'on entend à demi. Tout y est indéterminé et vague, comme le sentiment qu'elle inspire. Il serait bien temps de transporter mes vœux loin de la terre natale et de la coquetterie gauloise. Le temps, pour ne rien dire d'autre, me manquera à Albion. Reste l'Italie. Quoi? un *Patito?* Pourquoi non? Après cela je rentrerai dans mes foyers, sachant qu'il n'y a dans toute la vieille Europe rien à faire pour moi, avec le *plus ancien des dieux*.

Les théâtres me plaisent ici par l'extrême sérieux des actrices [1]. J'ai entendu à Covent-Garden des voix délicieuses. C'est le charme de l'antique Parthénope avec la mélancolie sévère d'Albion. Je ne connais rien de plus expressif que cette langue anglaise fortement accentuée. Il y a des

[1] Miss Smithson.

situations et de l'effet dans les drames de Sheridan que j'ai vus, du burlesque dans la comédie, et dans les mélodrames des épouvantements que la vive et gracieuse imagination d'une jeune Française repousserait. Quant à ce peuple, il paraît fort content. Il jouit paisiblement de ses libertés et n'est bruyant que dans les fêtes. Tous ses monuments ont un caractère national. Les inscriptions sont dignes d'une grande nation, et notre Académie devrait bien en emprunter quelque chose. Il y a longtemps qu'une telle assemblée d'hommes n'avait trouvé de mots dans sa langue pour se glorifier de ses ministres. Voilà où ils en sont.

Je suis arrivé dans un moment de paix générale et j'ai besoin de toute ma philosophie pour ne pas désirer quelque remuement qui donnât occasion aux orateurs populaires de se montrer. Au reste, il y a ici beaucoup plus de véritable magnificence qu'à Paris. Je passe de longues heures à regarder la Tamise, la coupole de Saint-Paul. J'ai avec moi tous les souvenirs de la vieille Angleterre quand je vais du côté de la tour de Londres. Anne de Boleyn, Thomas Morus, Sidney, lord Russel ont regardé à travers ces barreaux. Partout je m'en vais furetant. Que de douces promenades à la lueur de la lune, dans l'immense étendue de l'Hyde Parc. Je ne sais pourquoi, mais dans l'isolement que j'aime à prolonger, je ne me sens point le cœur

oppressé comme en France [1]. Ici la dignité morale est partout reconnue et rappelée, et je commence à comprendre comment des institutions généreuses peuvent aider le bonheur individuel, en suppléant aux affections privées qui sont en tout pays si rares et si promptes à se briser.

Je vais quitter mes amis cette semaine, peut-être demain. Mon voyage est rempli. Je passerai en revenant à Southampton, près de Portsmouth, par le Hâvre et la Normandie. La distance est la même. Je souffrirai quelques heures de plus sur la mer, mais j'aurai vu des nouveaux lieux, et mon retour aura fort l'intérêt d'un nouveau voyage. Je suis content de mes amis. M. Smith mérite ce nom. Il a été dans l'admiration de ta lettre. Des paroles ont été dites à propos des légations Il a trouvé des gens qui me favoriseraient de tout leur pouvoir. Mais l'occasion ne se rencontre pas en un jour. C'est une pierre jetée, un souvenir qu'il ne laissera pas effacer. Ne perdons pas courage. C'est maintenant à moi à prêcher l'espérance. Adieu, toutes tes paroles sont sur mon cœur. Je me réjouis de parcourir des lieux inconnus pour moi, de revoir la mer et de me remettre à pousser ma destinée avec plus de confiance que je n'ai commencé.

Dis à madame Gelin tout ce que tu sais de plus

[1] Ceci est écrit aux plus mauvais jours de la Restauration.

tendre dans la langue. J'oublierai peut-être un jour toutes les émotions que j'ai eues dans ce pays, à Westminster, à Harrow, dans la chambre des Lords. Mais ses douces paroles, nos entretiens du soir et mille souvenirs qu'elle m'a laissés, voilà ce que je n'oublierai jamais.

La première lettre que tu recevras ne sera plus datée d'ici.

EDGAR QUINET.

P.-S. — M. Smith voulait à toute force me prendre chez lui. Mais j'ai mieux aimé aller partager l'appartement de Pézérat où nous avons placé un lit de plus. Quand je ne mange pas chez mon vieil ami, je vais dans un restaurant à la française où tout et le prix aussi ressemble à Paris. Au reste, j'espère que cette communauté ne vous effraie point pour l'avenir et que l'idée du Brésil est aussi loin de vous que de moi. On m'offre pourtant là-bas de beaux appointements dans la société que le gouvernement crée pour la civilisation des peuples de l'Amérique du Sud. Le fait est que je crois pouvoir me produire un jour avec quelque honneur dans mon propre pays. Cette conscience est après vous le plus grand lien qui m'y retient. Quand tout m'aura trompé, je saurai qu'il y a encore sur la terre un asile pour moi. Mais jusque-là vous pou-

vez être sûres que les affections de mon cœur suffisent à m'enchaîner au vieux sol de l'Europe. Je vous écrirai demain[1].

[1] Voyez, sur ce voyage en Angleterre, ses réminiscences dans *Merlin l'enchanteur*, tome I, p. 245-250.

CII

Paris, 16 avril 1825.

Mon voyage a été délicieux. J'ai peine à reconnaître en moi l'homme qui était dégoûté de la vie il y a peu de temps. J'ai retrouvé des puissances pour espérer et pour jouir. C'est la première fois que tout concourt à favoriser mes désirs et que rien n'a déçu mes illusions. Jours d'enchantements ! pays de liberté ! Qu'est-ce qui aurait pu remplacer pour moi cette abondance de souvenirs? Je me mourais, et voici qu'en aucun temps de ma vie je n'ai senti une existence si développée, et l'air si léger.

J'ai fait le chemin de Londres à Southampton par une nuit admirable. Tu feras assez honneur à mon amour du pittoresque pour croire que je n'ai pas fermé l'œil et que j'ai passé tout le temps la tête à la portière. De petites fermes bien élégantes, d'immenses prairies, d'instants en instants des clochers gothiques sur le haut d'une colline, voilà plus qu'il n'en faut pour me tenir éveillé. Surtout si tu ajoutes quelques *pâles beautés* à ces

scènes nocturnes. La rade de Southampton est admirable de fraîcheur et de solitude. Quel malheur pour moi de ne pas savoir peindre! Ce serait mon tableau chéri. J'ai passé là une demi-journée à m'enivrer de ce doux spectacle.

Ce n'est point le grandiose de l'Océan, mais un coin retiré, une petite île à portée, quelques cabanes, de vieux arbres, un bras de mer comme celui que Léandre traversait. Toutefois j'étais impatient d'être balancé encore une fois sur les vagues.

Je voyais le vaisseau anglais qui allait me transporter à soixante-dix lieues de là. J'avais encore ici préféré un simple navire à voiles à un paquebot à vapeur. C'est une vue qui me déplairait que ces traînées de fumée que ces derniers laissent après eux. Il n'y a de digne de la mer que des voiles bien courbées par le vent.

Je voulais d'ailleurs examiner la manœuvre des cordages et des mâts; peu m'importait de revenir promptement. Comment te faire sentir la douce impression du départ, quand les voiles sont hissées, que la bise les enfle doucement et que les édifices, les arbres, le rivage disparaissent progressivement?

Pour moi, il n'y a qu'une autre puissance qui m'est déjà bien connue qui ait pu me distraire de ce spectacle. C'est une vision peut-être; car, où retrouver jamais je ne dis pas dans la nature, mais

dans les créations des poëtes ou des peintres, cette tête de femme, ce regard, et les douces paroles qui l'ont suivi. Il faut avouer qu'il se rencontre dans la destinée de merveilleuses sympathies. On ne s'est vu qu'une heure, et on ne s'oubliera jamais. Elle devait débarquer à Portsmouth. La chaloupe qui venait la prendre à bord était agitée dans tous les sens. Je l'aidai à descendre, et elle comprit bien que s'il y avait du danger pour elle, il serait aussi pour moi. Elle me remercia dans la langue de son pays et ses paroles étaient si douces qu'elles valaient bien le sacrifice d'une vie. Que je restai longtemps les yeux fixés sur cette petite voile qui s'éloignait, il n'est pas besoin de le dire! Portsmouth sera dans tous les temps un souvenir délicieux. C'est un de ces charmes qui amollissent le cœur sans le blesser. Je crois que je ne peux attribuer à rien d'autre qu'à cela d'avoir continué la traversée sans avoir été malade.

Que la nuit est admirable sur le pont d'un vaisseau ! J'ai lentement compté les heures que j'eusse voulu prolonger. La destinée n'est pas plus incertaine que les joies que je sentais dans mon cœur. J'ai voulu essayer d'une cabine où j'ai dormi quelque temps d'un doux sommeil. J'allai ensuite me rassasier des flots et des étoiles. Je m'asseyais près de la boussole, vers le gouvernail ; je me promenais sur le pont et tous mes sentiments

étaient paisibles et doux. Au Havre, où j'arrivai avant le jour, rien n'a pu m'empêcher d'aller grimper tout de suite sur un rocher pour voir le lever du soleil. Toute la journée se passa à courir sur la grève, à ramasser des cailloux poussés par les flots, à cueillir des plantes marines et à étudier le mouvement de la marée. Je ne rentrai dans la ville que quand la faim m'y ramena à la tombée de la nuit. Je fus très-content de me trouver dans le fond d'une bonne voiture où je pouvais rêver à mon aise à tous les souvenirs que j'emportais.

A Rouen, je fis mes derniers adieux aux petits bricks qui avaient remonté la Seine. Pour la première fois de ma vie, je n'ai pas eu le cœur serré en entrant dans Paris ; mes impressions sont si vives, le bonheur m'est si facile aujourd'hui, que ce qui m'attristait il y a quelque temps n'a plus de puissance sur moi. J'ai donc fait une fois ce que je désirais si ardemment ! Voilà d'où je tirerai ma confiance dans l'avenir. Il est incroyable combien j'ai maintenant de force pour le travail.

Déjà mes arrangements sont pris pour ces misères de l'École. Croirais-tu que je suis revenu avec près de deux cents francs de reste ?

Mes corrections sont finies et j'ai daté ma préface de Londres. J'ai étudié l'allemand dans ce voyage, assez pour revoir ma traduction sur l'original, dont je n'ai trouvé qu'un seul exemplaire. *Les Welches !...*

Mon premier pas dans la rue a été pour madame Bruys. Elle avait eu l'extrême bonté de venir me voir. Je l'ai trouvée plus aimable pour moi que jamais, tout enchantée de mon voyage. Ce n'est qu'un cri.

Elle est ici pour un mois au moins.

J'ai rapporté de Southampton des aiguilles pour Madelon. N'allez plus m'accuser d'indifférence.

EDGAR QUINET.

CIII

Paris, samedi, 23 avril 1825.

Comment va ma sœur? Moi qui la croyais si occupée à me suivre dans mon voyage!... Si elle n'est pas mieux, je suis homme à prendre mon bâton et à aller la voir. Elle est donc tombée malade subitement? Il n'y a donc pas de bonheur qui ne cache une amertume? Il me fallait cette lettre à mon retour!...

J'ai de la peine à m'accoutumer ici à l'isolement. Pas une affection douce! C'est pourtant le train ordinaire. Je suis à me tourmenter pour la gloire de Herder. Il est ici un peu moins connu que Habacuc. Les barbares! Je passe aussi de longs moments au chevet de Brun qui a été mourant.

Théodore à qui son misérable amour donnait l'année dernière un peu d'élan, a tout perdu avec lui. Voilà encore un homme qui n'aura eu que des trophées d'enfant. J'en suis triste et pour lui et pour moi.

L'autre ami est plus que jamais lancé dans la

chétive littérature ; il ne comprend ni la gloire, ni l'amour. Que reste-t-il?

Mes courses pour le droit, pour Herder m'ont empêché de revoir madame Bruys. J'irai demain. J'ai un besoin extrême de vos lettres. Je suis tout abandonné quand je n'en ai pas. Dites-vous cela. Que madame Gelin ne m'oublie pas, car je passerai ma vie à la regretter.

EDGAR QUINET.

CIV

Paris, samedi, 29 avril 1825.

Voyez ce que c'est que l'absence ! A Rio-Janeiro je ne serais ni plus inquiet, ni plus incapable de vous aider. Je vous plains, toi surtout, à qui nous donnons si peu de bonheur et tant de tristesse !....

Dieu sait si mes jours sont remplis. D'abord l'inquiétude ; ensuite écrire une préface à Herder, courir pour lui, échauffer les esprits sur son compte, comme l'ermite Pierre sur les Croisades. Il faut que je dise de Herder : « Le zèle de votre maison m'a dévoré. »

Au milieu de cela, il y a quelques distractions qui me viennent de Pézérat ; c'est véritablement le seul ami.

Les ambassadeurs aussi m'appellent. Sans vous, qui me retiendrait ? Vous voyez que la vie ne vaut pas la peine que l'on calcule les chances qui la conservent ou l'altèrent. Il est certain que le Brésil est un pis aller qu'il ne faut pas entièrement rejeter. Le climat, malgré la chaleur, est quoi qu'on

dise un des plus sains d'Amérique, puisque l'on n'y connaît ni la fièvre jaune, ni le *vomito negro* du Mexique, ni les fléaux d'insectes des bords de l'Orénoque.

Tout ce que j'ai lu à ce sujet dans les Voyages, me rassure pour Pézérat. Si donc, je ne trouve rien dans mon pays qui m'y permette de nobles espérances, s'il est écrit que je ne puis vivre près de vous, je ne fatiguerai pas plus longtemps mon cœur d'une vie morne qui n'est pas faite pour moi. J'échapperai à ce dédale de misères ; je vivrai encore de liberté et de nobles émotions. J'écris à M. Smith de ne pas m'oublier dans le comité des entreprises scientifiques ou auprès du comité Grec.

Je finirai bien par me tirer de l'ornière.

Je te remercie d'avoir espérance en moi. Ce n'est pas l'énergie qui me manquera. J'ai fait un grand pas depuis que je reconnais le néant de la plupart des liens qui retiennent les hommes dans les voies communes. Il faut voir la vie de plus haut et ne pas prendre pour guides invariables des hommes dont nous nous sentons si différents par tous les points de notre âme. Au reste, ne va pas croire par là que je sois dans un moment de découragement. Ce sont des choses qu'il faut dire afin de s'y préparer si elles arrivent.

L'isolement du cœur se fait petit à petit. Je

pourrai tenter plus librement la destinée, sans avoir à redouter de faire naître de molles inquiétudes.

Toi, tu auras toujours assez de force et d'étendue d'esprit pour mieux aimer une vie aventurée qu'une vie éteinte dans l'ennui. Mais nous n'en sommes pas là. Si je continue, comme je l'espère, les autres parties de Herder, ce serait un moyen d'aller aussi en Italie. Je m'arrêterais dans quelque lieu qui me plairait, pour finir et clore mon éternel livre ; je ne dis pas immortel.

T'ai-je raconté que j'ai vu la belle galerie de tableaux de ce pauvre M. L...? C'est un serrement de cœur, s'il a aimé vraiment ces paysages si frais, ces visages de Corrége.

J'ai vu là une tête que je n'oublierai jamais. La plupart des gens qui nous plaisent dans la vie ne nous laissent autre chose que des images aussi peu déterminées ; on s'est rencontré ; un regard, un mot et en voilà pour jamais.

Je vais fort peu au spectacle. Il n'y a plus que Talma qui m'émeuve. J'ai appris à bonne école la vérité des impressions et des élans de l'âme. Le faux me révolte. Mais la musique ! Cela me rappelle que je vais aller ce soir à *Othello*. Je suis sûr d'avoir le cœur bouleversé par la voix de madame Pasta. Mais ces plaisirs solitaires ne seront vrais que lorsque je les aurai avec toi.

Je voulais écrire à cet ange de Clémence, ce sera pour demain. Il faut avouer que c'est une douce pensée. On ne voit de ces amitiés de jeunes filles que dans Walter Scott. Il y paraît aussi de loin en loin un jeune montagnard dont les sentiments ne sont pas moins vifs, quoique plus difficiles à décrire.

Madame Bruys est plus florissante que jamais et tout aussi fidèle à ses anciennes amitiés. Nous avons de bonnes conversations ; elle me joue du piano. Je n'ai pas pensé à lui demander : *Caché sous les habits d'un esclave africain.*

EDGAR QUINET.

CV

Paris, mai 1825.

Il me semble qu'il y a bien longtemps que je ne t'ai écrit. Je ne vis que de tes lettres et de Herder. Voilà bien des jours que je passe à son service. M. Michaud a été enchanté de lui et de quelques pages d'un discours préliminaire que je lui ai lu.

Quoi qu'il en soit, j'ai cru qu'il n'était pas prudent de me livrer à lui seul. Il m'est venu à l'esprit que M. de Gérando, conseiller d'état, auteur d'une histoire des systèmes philosophiques et l'homme de France le plus en honneur auprès des métaphysiciens, prendrait plus facilement feu pour le docteur allemand. J'ai échangé là-dessus avec lui deux lettres auxquelles il m'a répondu de la meilleure grâce du monde. Voici celle que j'ai reçue avant-hier. Jamais, de toute ma vie, je n'ai été accueilli avec tant d'empressement et de si bonnes paroles. Dès qu'il a su que c'était moi, il est venu à ma rencontre, me prendre par la main : « Vous avez fait, monsieur, une chose que j'avais réservée pour ma vieillesse. Je ne puis rien vous

dire de plus, sinon, que je vous aiderai de tout mon pouvoir. J'ai là à peu près deux mille volumes qui sont à votre service. Je veux vous donner mes ouvrages. Vous viendrez me voir souvent, vous me parlerez de Herder que mon ami intime Camille Jourdan a beaucoup connu et dont il raffollait. »

Je lui avais écrit que n'étant pas plus connu en France que Herder, ces deux noms n'auraient qu'un pauvre effet, et que la publication avait besoin d'être appuyée d'une autorité telle que la sienne.

Sur cela, il m'a offert une notice qu'il a écrite sur Herder, à laquelle il joindra une note ou une lettre sur la traduction. Tout cela n'empêchera pas mon discours préliminaire d'avoir sa place, et mon nom sera accompagné et protégé d'un nom illustre dans les sciences morales. Je n'aurai pas l'air abandonné.

Tout malade qu'il est, il veut bien emporter et lire mes cahiers dont je suis sûr, puisque nous les avons communiqués à un professeur de philosophie allemande, à Strasbourg, qui en a fait un éloge exagéré comme ils font tous. Cela pourtant ne s'adressait pas à moi, mais à un libraire avec qui je suis en marché et qui le consultait sur ce point. Quant à mon nom que je ne voulais pas mettre en tête de l'ouvrage, ils sont tous à se récrier là-dessus.

Le libraire que Bayard m'avait indiqué voulait remettre l'impression à l'hiver prochain. Voilà pourquoi je l'ai quitté. Je t'écrie bêtement ; pardonne-moi. Dis à ces deux charmants enfants de m'écrire. J'ai besoin de vos lettres à tous. Madame Bruys est excellente ; elle connaît beaucoup M. de Gérando. Il m'en a parlé avec affection.

EDGAR QUINET.

P.-S. — Que je n'oublie pas de vous dire que je suis allé l'autre jour à *Othello*, tout exprès pour entendre notre duo : *Vorrei!* chanté par madame Pasta. Votre amour-propre ne sera sans doute pas offensé d'apprendre que l'expression que vous mettez à ce bel air se rapproche beaucoup des intonations de la *prima donna*.

Quant à moi, je me vois forcé d'avouer qu'il y aurait une extrême difficulté à me mettre en comparaison avec la *signora confidente*. Je dois même ajouter qu'un *mi bémol* que je me suis constamment vu disposé de remplacer par un *ré naturel*, ne faisait qu'un mince honneur à mes moyens d'exécution.

CVI

Paris, mai 1825.

Je suis le plus heureux des hommes ! Il n'y a pas vingt minutes que M. Cousin me serrait la main et m'appelait *son cher ami*. Tu n'entends rien à cela. Il faut s'expliquer. Le gérant d'affaires de la maison Levrault le connaissait depuis longtemps. Il m'offrit de me conduire chez lui. Nous commençâmes par lui envoyer un cahier de ma traduction, avec quelques pages d'extraits de mon Essai préliminaire [1]. Je tremblais comme un enfant en approchant de sa maison. C'est le seul homme qui puisse aujourd'hui m'émouvoir ainsi, parce que c'est le seul à qui je reconnaisse les élans du génie. Que devins-je en entrant dans sa chambre quand je m'entendis nommer de sa voix la plus caressante et que je sentis qu'il saisissait tendrement ma main, en m'appelant son ami, son cher ami? Je fus tellement saisi de cet accueil qu'il me fut d'abord impossible de croire qu'il s'adressait à moi. Cela vint au point que je lui dis : « Mais, mon-

[1] *Introduction à la philosophie de l'Histoire de l'humanité.*

sieur, vous n'avez jamais entendu parler de moi.

— Oh ! vos deux pages m'en ont beaucoup appris. Je ne puis vous dire combien j'en ai été touché. Combien cela est senti et vrai ! Deux amis de Herder, ne sont pas étrangers l'un à l'autre. Tout ce que j'ai en livres vous appartient. J'écris dans un journal, celui des *Savants*. Employez-moi à ce que vous voudrez. Venez me voir souvent, nous nous lierons davantage.

— Cette traduction n'est qu'une très-faible partie des travaux que je me suis imposés avant de me hasarder à publier mes propres recherches. Il n'y a que de longues, de consciencieuses études qui puissent me donner ce droit.

— C'est bien, très-bien. C'est une belle et noble pensée. Poursuivez. Cette branche de la philosophie est bien féconde et bien nouvelle en France. A propos, j'espère que vous enverrez votre traduction au pauvre Gœthe pour qui je vous donnerai une lettre. Il sera enchanté de cet hommage à la mémoire de son ami. »

Nous nous sommes mis ensuite à parler de l'histoire en général. J'ai été content de moi, ce qui ne m'arrive jamais avec les gens médiocres. Je n'étais pas plus embarrassé et la conversation était des deux parts aussi affectueuse que si je l'eusse connu depuis vingt ans.

Il me représente un vrai disciple de la vérité,

plein d'enthousiasme et de convictions. Il y a loin de là à la molle douceur de M. M.. ou à l'emphase de M. L..

M. Cousin était encore couché; sa tête est belle et réfléchie. Je ne sais pourquoi il laisse croître la barbe sous son cou et tout autour de la figure. Sa voix est touchante et flexible. Il cherche un peu ses mots, mais ce n'est pas qu'il les choisisse.

Je suis resté là une heure et demie à m'entretenir d'une manière naturelle et sentie des grands intérêts moraux qui donnent un but à ma vie.

J'ai trouvé là des forces contre bien des obstacles. Voilà l'homme avec qui je chercherai à me lier. Quand tu me sentiras malade par l'âme, dis-moi : Va chez M. Cousin. Et j'y trouverai des consolations et des encouragements.

Il est certain que jusqu'ici je m'étais trop concentré dans l'isolement. Il faut me rapprocher de ceux que j'admire.

Mes heures sont bien remplies. D'abord ces maussades examens, puis l'allemand [1], puis des courses, des lettres, des lectures et un peu de temps perdu par un rhume de cerveau qui m'avait fatigué les yeux. Je toussais en parlant à M. Cousin. Il voulait absolument me faire garder mon chapeau sur la tête. Mon plan d'ouvrage se remplit aussi dans ma pensée. Mais il n'est pas mal de suspendre

[1] Voyez *Notes*, tome X, p. 318.

quelquefois. D'ailleurs cette traduction commencera à me faire bien venir de quelques bons esprits. Voilà pour le présent. Je ne crois pas que ma route soit mal prise. Il est impossible toutefois de ne pas douter de soi-même quand on est seul à construire sa destinée. Il ne faut rien brusquer. J'aimerais mieux être un simple percepteur de village comme vous vouliez, mais puisque cela ne se peut pas, il faut tenter l'avenir, et tirer de la jeunesse le bien qu'elle renferme.

L'agent de la maison Levrault repart demain pour Strasbourg, où il achèvera le traité. Ainsi je ne recevrai pas d'argent de ce côté avant quelque temps, mais je te conjure de ne pas t'inquiéter de cela. Adieu, du courage.

Rien de Pézérat. Rien de Smith ; sa femme est bien pédagogue.

L'excellente madame Bruys part demain, je veux la revoir pour lui faire partager ma joie sur M. Cousin. Un homme avec qui l'on sympathise vous émeut comme le spectacle de la mer ou d'une belle nuit, ou d'une solitude poétique.

Adieu. Ecrivez-moi, écris-moi.

EDGAR QUINET.

Il y a cinq ou six jours qu'il (M. Cousin) est de retour d'Allemagne.

CVII

Paris, mardi et mercredi, juin 1825.

Voilà bien longtemps que je ne t'ai écrit, ma très-chère maman. C'est pourtant un de mes plaisir les plus vifs. J'ai fait comme tu fais quelquefois; j'ai remis à avoir quelque événement un peu important à te raconter et les jours ont passé ainsi. Je n'ai pourtant rien sur M. Cousin, qui est allé passer une semaine à la campagne et que je reverrai à son retour. Il ne faut pas croire que la vie se soit passée aussi facilement pour lui, que tu le penses, et j'espère en apprendre beaucoup là-dessus.

D'abord il n'a pu garder sa place de professeur, ce qui est au moins une preuve que la marche générale n'est pas toujours celle qui lui a été aisée. Je me sens irrésistiblement entraîné vers lui ; j'espère qu'il suffira à ce besoin d'émotion et d'admiration que j'ai en moi. M. de Gérando me plaît de plus en plus par la douceur de son accueil. Il m'invite à aller le voir, à la campagne, et je compte en profiter. J'attends chaque jour que

l'imprimeur de Strasbourg demande la première feuille. Tout mon premier volume est prêt. Je traduis le second. Ce n'est qu'un délassement. Je ne perds pas de vue mon véritable ouvrage [1]. Il faut y compter pour mon nom et mon avenir. Espérons. Ne voyons pas le moment présent qui est plein de misères et d'angoisses. Tu t'inquiètes trop sur le dénûment apparent où je suis. Tant qu'on est seul, les déboires sont bien courts. Je me rappelle le temps où on ne me les a pourtant pas ménagés et jusqu'à la lie.

Je ne sais comment les hommes en sont venus à regarder comme de si grandes faveurs des services qui me semblent si doux pour le cœur.

Je ne parle pas de Théodore ; nos deux bourses sont entièrement communes. Malheureusement, il n'est pas mieux que moi avec la finance.

Il sort de ma chambre où il vient de prendre dans ma commode quinze sous pour compléter son dîner. Nous rions quelquefois aux éclats de tout cela. Demain il reviendra en prendre le double, le triple, que sais-je ? et sans aucune sorte de répugnance. Il m'est impossible de concevoir autrement la moindre amitié quand on est jeune. Et pourtant je suis bien revenu sur son compte ; il n'a dans la tête que des exaltations d'enfant.

[1] *Introduction à la philosophie de l'Histoire de l'humanité.*

Il part dans quelques jours pour un voyage de mines autour de la Normandie. Bayard va vous arriver à Charolles, où il cherche la campagne et le silence du désœuvrement. Il compte y rester avec ses comédies deux ou trois mois. Je le regrette parce qu'il est d'une douceur et d'une complaisance inconcevables. J'espère que tu recevras dans six semaines un premier volume de Herder. Tu tâcheras d'en faire lire quelques pages à madame Gelin. Quant aux deux demoiselles dont tu es la gardienne, je n'ose compter sur leur pleine approbation. A propos, t'ai-je dit que M. de Gérando veut absolument me présenter à une dame qui s'intéresse beaucoup à moi à cause du docteur allemand ?

Comment vas-tu distribuer tes projets pour cet automne ? Quand te reverrai-je ? Dieu le sait. C'est pourtant le seul désir qui ne meurt pas dans mon cœur. Je ne puis te dire combien tes paroles d'amitié, de tendresse me font du bien. Répète-les-moi souvent. Je suis au reste dans un bon moment, avec un avenir, une marche assurée, des encouragements et des félicitations que peu d'hommes de mon âge ont rencontrés. Voici le moment où je puis devenir *riche*. De quel brimborion as-tu envie ? De quel livre ? De quelle robe ? De quel château ? J'ai été longtemps sans t'écrire. Ne m'imite pas. Mes amitiés à madame Gelin. Ce

n'est pourtant pas une raison de ne pas m'écrire quand tu ne l'as pas vue.

T'ai-je envoyé le prospectus d'un recueil de romans publiés par M. de Brugnières, à vingt francs par an ? Rien de Pézérat.

Adieu.

EDGAR QUINET.

CVIII

Juin 1825.

Voici, ma très-chère mère, des romans que M. de Brugnières vous envoie. Je serais aussi heureux que je peux l'être loin de vous, si vous ne me laissiez pas ainsi abandonné sans une lettre.

Encore une autre bonne fortune, juge si je veux en profiter. Un publiciste anglais, que j'ai vu à Londres, se met à publier un très-beau Recueil littéraire sur les beaux-arts et les lettres. Il me fait demander très-instamment par M. Smith de lui servir de correspondant, c'est-à-dire de lui écrire trois ou quatre fois par mois. Ce serait un moyen facile, et qui n'est pas à dédaigner, de gagner deux cents francs par mois, dans l'intérêt de mes études.

Comme son Recueil a une tendance très-conforme à mes vues et que je conserverais une entière liberté dans la forme et jusqu'à un certain point dans les matières que je voudrais choisir, j'ai dit à M. Smith de lui écrire que j'acceptais. Mes lettres seront comme de raison en français ; ils se chargeront de les traduire. Tu vois que tous les bonheurs

m'arrivent à la fois. Ce me sera une très-aimable distraction, que de transmettre à un pays étranger ce qu'il y a de plus doux, de moins hostile et de plus élevé dans le nôtre. Je ne regarde cela que comme le plus charmant des délassements. Quel dommage que vous ne sachiez pas l'anglais ! Avec vous aussi ce serait une espèce de correspondance.

Adieu. Pense si je suis occupé ! Mes lettres n'en seront pas moins fréquentes, mais peut-être plus courtes.

EDGAR QUINET.

CIX

Paris, mercredi, 19 juin 1825.

Voici mon ami Bayard qui te remettra lui-même cette lettre. Elle ne sera pas longue parce que, comme il va s'arrêter à Digoin, je ne veux pas attendre si longtemps pour te parler de ma délicieuse entrevue avec M. Cousin. Il te dira que j'ai eu une fièvre de printemps et que la faute n'a pas été toute à moi, quand j'ai tant tardé à t'écrire. A présent, tout va bien. Je ne puis te dire le charme de ma liaison avec M. Cousin (car je ne puis trouver d'autre mot pour cette sorte de relation). J'ai une existence forte et pleine. J'ai un but assuré, je ne vais plus en tâtonnant. Le moment présent n'a pas de quoi m'effrayer et je sais bien m'élever au-dessus pour voir la destinée plus en masse. Quand j'ai senti mes premiers accès de fièvre, j'ai été comme désolé de voir tous mes travaux suspendus; ensuite je me suis résigné, parce que je sais bien que ce n'est pas d'une heure et de l'heure présente que se compose la vie. Si vous avez en vous quelque chose qui

mérite d'être développé, le destin vous donnera ou plus tôt ou plus tard votre moment d'utilité et d'éclat, et ne vous laissera pas passer au milieu des contrariétés et des obstacles de tout genre, sans que vous l'ayez rencontré. Voilà sur quoi je me repose.

J'ai trouvé en Bayard dans toutes les occasions un ami tendre, attentif, dévoué. Il m'a rendu des services réels, il m'a adouci bien des amertumes et ménagé bien des plaisirs que j'ai su apprécier. L'intérêt affectueux qu'il a pris à moi quand j'étais triste et tout isolé m'a touché plus d'une fois. Il m'a donné d'excellents conseils et m'a fait connaître le premier et le dernier aussi, ce que c'est qu'une amitié qui ne se dément jamais.

Adieu ; dites-vous que vous êtes tout mon bien et toute ma joie. J'ai besoin de vos lettres. Nous sommes une singulière famille. Où trouve-t-on tant de sentiments dans les cœurs, et dans les choses tant de difficultés de se réunir?

EDGAR QUINET.

CX

Paris, jeudi 20 juin 1825.

Je ne peux pas avoir une joie vive, sans me hâter de t'en parler. J'avais eu quelques accès de fièvre de printemps qui m'empêchaient de sortir depuis quelques jours. Après le quinquina elle me laissa. J'avais écrit dans l'intervalle à M. Cousin pour m'excuser de tarder si longtemps à me présenter chez lui. Plusieurs jours se passèrent. J'allais déjà me promener au Luxembourg, j'étais guéri. Samedi dernier, en rentrant chez moi, je rencontrai le portier qui me dit : Ah ! monsieur, il est venu un monsieur qui a été bien désolé de ne pas vous voir. Il arrive de la campagne, il sait que vous avez été malade et il est accouru auprès de vous. Il reviendra, il veut absolument vous voir. Ce doit être un de vos grands amis.

J'étais à me torturer l'esprit. J'espérais vaguement que ce serait lui, mais je ne voulais interroger personne, pour ne pas être détrompé si tôt. Ce fut un moment délicieux que celui où je pris dans la loge du portier la carte de visite de

M. Cousin. Il avait honoré mon toit de sa présence, il avait été là; toutes ces femmes l'avaient vu, lui avaient parlé. Dans ma pensée, c'est un homme de génie. Je voulais qu'on me dise comment on l'avait trouvé; le son de sa voix, sa figure, sa taille. Je me réjouissais dans mon cœur d'aller le surprendre, le lendemain, au lit. J'étais tout tremblant d'émotion, en approchant de sa maison, en montant ses escaliers, en frappant à sa porte. On m'aurait fait plaisir de me dire qu'il n'y était pas. Il y avait deux personnes avec lui. Je voulus profiter de cela pour sortir et me remettre. Je dis au domestique que je reviendrais une autre fois pour le voir seul, que j'allais écrire mon nom. Je redescendis, j'étais soulagé : mais voilà que je m'entends appelé par la fenêtre. Il faut bien remonter.

— « Comment, est-il possible, vous avez été malade et je ne l'ai su qu'avant-hier? Asseyez-vous donc dans ce grand fauteuil, le plus près de moi; racontez-moi tout. » Et il me prenait la main avec une affection très-caressante.

On se mit ensuite à parler de quelques sujets généraux, de quelques livres qu'il venait de recevoir. Enfin les deux étrangers disparurent; pour moi, je restai; je me rapprochai encore de lui. Il m'est impossible de dire à quel point la conversation devint alors intime et délicieuse. Nos senti-

ments privés, notre vie passée et tout ce qui s'y rapporte, les mouvements du cœur, les peines de la jeunesse, le découragement, l'amour, la sympathie, tout fut passé en revue, ou plutôt, c'était une confidence mutuelle de tout ce que la vie nous avait appris en bien, en mal. Au milieu de ces paroles si tendres, la science venait comme une autre affection. L'école philosophique écossaise, Fergusson, Price eurent leur tour; je lui donnai un aperçu de l'idée fondamentale que je me consacrais à développer.

— Quel âge avez-vous?

— Vingt-deux ans.

— Ah! que vous êtes heureux! Vous avez un but fixe, un but admirable. Vous êtes plein de vie, mon cher ami. Elle vous fait souffrir, mais cela est votre gloire. Vous êtes plus heureux que moi. A vingt-trois ans, je ne faisais que tâtonner. J'ai manqué tomber dans la théologie la plus abstraite. Et dans quel temps vivais-je? Quelle sécheresse dans les âmes! Quel despotisme et quelle lâcheté! Croyez que j'ai souffert de cet esprit de servitude.

— Vous me faites du bien, lui disais-je. Toutes les fois que j'aurai le cœur serré...

— Oui, venez me trouver, à quelque instant du jour que ce soit. Que le moment arrive, et vous verrez combien je vous suis déjà attaché.

Je n'essaierai pas de te dire tout ce que je sens dans mon âme après deux ou trois heures passées ainsi. Il m'a prêté un manuscrit et je le reverrai bientôt. Cette certitude répand un charme délicieux sur chacune de mes heures. J'aime à passer dans sa rue, à aller au Luxembourg dans une certaine allée d'où l'on peut apercevoir ses fenêtres. Voilà où j'en suis.

J'ai été très-content de M. Smith. Il m'est venu voir autant qu'il a pu. Il est maintenant à Saint-Germain, où il m'invite à aller. J'ai reçu par lui une lettre de ce publiciste anglais, très-polie, très-obséquieuse. J'aurai pleine liberté d'écrire quand je voudrai et sur des sujets d'art que j'aurai occasion de voir. J'attends d'abord le premier numéro pour avoir à ce sujet une idée plus nette.

Nous n'avons plus aucune nouvelle de Pézérat. Il faut bien qu'il ait quitté l'Europe. Dieu veille sur lui ! Je pense beaucoup à sa traversée.

Dis à madame Gelin le bonheur que j'ai avec M. Cousin. Je reçois une lettre de mon père pour son aiguille aimantée. Il faut que j'aille chercher le manuscrit chez M. Dudon. Je m'intéresse aussi à sa persévérance et je me mettrai tout entier à le seconder.

EDGAR QUINET.

Bayard te dira qu'il m'a laissé me promenant du matin au soir, sans autre souvenir de ma fièvre qu'un grand appétit et l'envie de revoir des feuilles d'arbre et de respirer le grand air.

CXI

Paris, juin 1825.

J'ai besoin de te parler encore de toutes mes joies. J'ai revu M. Cousin. C'était dans la rue. Je ne le voyais pas, quand il avait déjà saisi mes deux mains : « A revoir, bientôt, n'est-ce-pas ? Et sans façon, comme de vieux amis. »

C'est un charme inconcevable. Je ne me lasserai jamais de parler de lui. Il remplit mon cœur. Je tremble de joie en le voyant. C'est de l'amour, c'est bien mieux que de l'amour, c'est de l'admiration la mieux sentie et la plus méritée qui fut jamais[1]. Il est impossible de parler de sang-froid de ces hommes qui dans leur vie ont atteint aux sublimes pensées. Ils répandent je ne sais quel charme autour d'eux. Tout devient plus touchant, plus solennel. Quand ils vous parlent, c'est une incroyable douceur, l'harmonie pure d'une âme qui se révèle. En les quittant, vous vous sentez plus de force contre les difficultés et les angoisses

[1] Voyez le chapitre I, *Première expérience*, dans l'*Esprit nouveau*, p. 1 à 4. Dentu, éditeur, 1875.

de la vie. Quel dommage que tu ne le connaisses pas !

On voit aux regards fixes de cet homme quand il parle, à toute sa physionomie qui se recueille, à son accent harmonieux mais déterminé, que tout est arrêté dans cette tête, et la vie et la mort. Le voilà qui croit au triomphe de la raison, de la justice, comme à sa propre existence. Et de là l'extrême douceur qu'il met dans la discussion, parce qu'il n'en est plus à l'espérance et qu'il se repose avec confiance sur la force du destin.

Qu'il est aimable ce M. de Gérando ! Voici encore une lettre que je reçois de lui à l'instant avec un billet pour la séance des sourds-muets. Il a pensé qu'il me ferait plaisir et il s'est empressé de me l'envoyer. N'est-ce pas un enchantement que de pareilles relations ? M. de Gérando est un des amis de M. Cousin et ils sont bien dignes l'un de l'autre. Je le reverrai samedi. C'est incomparablement l'homme de France le plus savant et le plus habile dans l'analyse métaphysique. M. Cousin a plus de génie, mais ils ont tous deux une égale élévation de caractère et d'âme. Tu vois que c'est aux chefs d'école qu'il faut s'adresser.

Je continue mon Discours préliminaire qui, je l'espère, me fera quelque honneur. Adieu, mes heures sont bien remplies. Et dans tout cela, il

y a du bonheur et de l'espérance. Ecris-moi donc.

EDGAR QUINET.

Montre mes lettres à madame Gelin, je pense que ce qui me fait tant de plaisir, lui en fera aussi.

CXII

Paris, juillet 1825.

Ma très-chère mère, si tu savais quel mal tu me fais quand je te vois t'affliger si tristement sur nous tous. Tu as le cœur serré; rien qui te ranime et te rende courage. Tout cela me saisit si fortement que je ne sais qui me retient de partir, d'aller te voir, te montrer que rien ne me manque, que j'ai de la force dans l'âme et beaucoup d'espérance. Pourquoi t'alarmer sur moi ? J'obéis à mes goûts, je vis d'une vie forte et étendue. Chaque jour m'apporte de nouvelles joies, un rapport inconnu, une vérité oubliée, un grand homme que je découvre dans l'histoire, de sublimes pensées de tous les siècles avec lesquelles je sympathise. En sortant de là, j'ai deux aimables amis qui me confondent par leur bienveillance. J'ai rencontré l'homme que j'avais le plus envie de connaître. Je reçois de lui des caresses, des encouragements; il me communique une activité morale qui me fait oublier tous les mouvements d'amour que je regrettais quelquefois parce qu'ils avaient laissé mon cœur

vide. Je suis au moment d'être utile à mon pays, en y introduisant un des plus grands génies qui aient paru dans le monde. Il me viendra de là quelque estime pour mon nom ; et dans tous les cas, cela ne donne-t-il pas à ma vie présente son intérêt et sa carrière ? Mon livre, sur lequel je compte pour me bien faire venir de tous les gens qui pensent, s'avance chaque jour. Mes idées là-dessus se sont prodigieusement agrandies. Quant à ma situation d'argent, je suis à la veille de recevoir d'avance mille francs du libraire qui revient cette semaine. J'ai eu un peu de fièvre. Quel grand mal ? J'ai autour de moi des amis, Brun, par exemple, M. Smith. J'ai même eu des distractions qui m'ont fait du bien. Je suis allé l'autre jour au spectacle, à une assez pauvre comédie des *Adelphes*.

Hier, Brugnières m'a envoyé un billet pour un superbe concert, à douze francs la place. Que je te dise combien j'ai été heureux d'entendre deux fois et de voir de près madame Pasta. Rien de plus touchant que sa physionomie. Ses longues paupières qui voilent ses grands yeux noirs lui donnent un caractère admirable de mélancolie. Elle est pâle. Ce n'est pas le type grec ; c'est je ne sais quoi de plus sérieux, de plus triste et de plus profond. Sa belle tête semble surchargée de pensées et de souvenirs, et elle se penche avec une sorte de fatigue ou en avant, ou en arrière, mais sans rester jamais droite.

Je l'ai examinée avec une attention extrême pendant tout le temps qu'elle était là à écouter la musique sans y avoir de partie. Elle est d'abord un peu distraite, elle sourit avec une grâce merveilleuse à ceux qui sont autour d'elle et qui la saluent. Mais peu à peu elle se laisse dominer par les sons. La voilà sous leur empire, elle ne voit plus rien, ne dit plus rien, elle appuie son front sur sa main et tout est immobile et abandonné en elle excepté sa physionomie qui révèle tous ses secrets. C'est une chose admirable que de lui entendre chanter le grand air d'*Eurydice* de Gluck. Cet accent italien, cette poésie, cette âme tout expansive, ces sons tristes, voilà qui ranime toutes les forces d'émotion et de bonheur. Je ne sais comment cette femme quand je l'entends me représente tout ce qu'il y a de poétique dans l'Italie, son beau ciel, ses belles ruines ; j'aurais vu cela, que je ne serais pas plus ému. C'est une âme noble et élevée ; elle m'a fait déjà beaucoup de bien sans s'en douter.

Tu vois pourtant que je ne suis pas horriblement malheureux. Des inconvénients ? Des bornes ? Eh ! qui n'en a pas ? N'est-ce donc rien que de jouir de l'existence comme je le fais ? C'est toi, c'est toi qui souffres. Ah ! c'est pour moi un horrible serrement de cœur. Je puis bien dire que je n'ai ici aucune joie, aucun vrai plaisir sans penser à toi, sans le désirer pour toi. C'est devenu une habitude qui

s'attache à tout, aux moindres distractions que tu puisses imaginer. Tu languis sans que je puisse rien faire pour te rendre courage. Tu avais, tu as une âme trop belle, une trop grande âme pour le cercle étroit de la vie de province. Ne t'exagère pas mes difficultés qui ne sont rien.

Ne demande pas à la destinée ce qu'elle ne peut pas nous donner, ni à nous, ni aux autres. Aie donc confiance dans la Providence qui nous a conservés les uns aux autres pendant qu'elle a fait tant de séparations chez d'autres que nous. L'abattement de cœur ne nous est pas permis.

Regarde tous ceux qui ont reçu cette activité de l'âme, n'ont-ils pas eu tous à dévorer leurs larmes? Et d'ailleurs, si tant de choses ont froissé tes sentiments, n'est-ce rien pour toi, que de les avoir légués à d'honnêtes enfants qui les portent en eux comme un souvenir de toi? N'as-tu rien fait devant Dieu, quand tu les a élevés au respect de tout ce qu'il y a de noble et de sacré sur la terre? N'est-ce donc aucune douceur que de les voir sortir de la foule et sympathiser avec toutes les grandes convictions? Et d'être aimée comme tu l'es, d'avoir en eux les amis les plus tendres, n'est-ce donc rien aussi?

Encore une fois, ne les plains pas, quand ils ne souffrent pas.

Sais-tu qu'il n'y aurait aucune impossibilité à

ce que j'aille passer un mois près de toi, après la publication du premier volume de Herder.

Je pourrais continuer du lieu où nous serions l'impression du second. Réponds-moi que tu n'es plus si abattue.

EDGAR QUINET.

CXIII

Paris, juillet 1825.

Mon traité avec le libraire est consommé, *parachevé*. Les épreuves vont arriver au premier jour. A quel prix? Ceci est mon secret. Je n'ai pas été volé.

Le livre sera tiré à mille exemplaires ou douze cents. C'est une joie extrême que de voir un sol monnayé que j'ai moi-même gagné.

Me voici enfin débarrassé de tous ces détails étrangers. Tes lettres me font un bien incroyable. Quand tu es un peu gaie, tu ne sais pas quel poids tu m'ôtes de dessus la poitrine. Je te raconte de longues histoires sur des hommes qui m'intéressent. Je voudrais te les faire connaître une fois pour toutes, pour que tu saches bien à qui j'ai affaire.

Tout ce que tu me dis des choses qui t'environnent me plaît, sans que je puisse marquer à cela aucune exception. Aie du courage, encore quelque temps, il vient des moments qui consolent. Vous me grondez de trop travailler. Je puis vous assurer que bien que je prenne plaisir à rester

dans ma belle chambre, à cause de la verdure que j'ai sous les yeux, de mon beau papier, de ma belle glace, je ne me fatigue pas du tout. C'était autre chose quand j'étais mal logé. Je ne demandais qu'à courir.

J'ai reçu une lettre d'un monsieur du département des Vosges avec qui j'ai fait connaissance chez M. de Gérando. Il m'invite avec beaucoup d'instance à aller passer deux mois chez lui à la campagne. Que tu me séduis avec ta Touraine !

Si j'ai le temps et que l'amour du vagabondage me prenne, j'irai vérifier ce que tu dis si bien. Il m'en coûtera de ne pas suivre le chemin qui conduit à ta maison.

Mon cher Bayard ! Je vous remercie de tout l'accueil que vous avez pu lui faire. Quoi ? déjà des reproches ? Ce tas de manuscrits à préparer, n'est-ce pas une excuse ? Voyez madame Gelin ! j'ai en moi des sentiments qui me disent qu'elle m'oublie ; il ne faut plus se fier à aucun cœur de femme.

EDGAR QUINET.

CXIV

Paris, dimanche, 23 juillet 1825.

J'ai encore à te parler d'une nouvelle connaissance que je viens de faire. C'est bien malheureux que tu n'aies jamais entendu parler du baron Massias et de ses livres de métaphysique. J'arrive de chez lui, et je suis dans l'étonnement de toute la bienveillance qu'il m'a témoignée. Son ami M. de Gérando lui avait parlé de moi et lui avait prêté quelques-uns de mes cahiers de Herder. Il en fut enchanté et me fit prier d'aller le voir à sa campagne, à deux lieues de Paris, près de Choisy-le-Roi. Il faut savoir que c'est un homme extrêmement distingué, qui s'enveloppe un peu trop de nuages, à la manière de Kant, mais qui a une grande hardiesse de pensée. La gloire philosophique n'est pas en France, elle est en Allemagne et en Écosse. C'était un grand charme que de me trouver dans un beau pays, avec des arbres verts, de jolis points de vue, du silence, des oiseaux et au bout de cela, un philosophe d'un grand talent dont je connaissais les livres et dont

j'allais examiner la personne. On m'indique une belle maison, solitaire ; un domestique me conduit dans le jardin auprès d'un homme de près de soixante ans, de l'air le plus simple du monde. Il comprit qui j'étais du premier mot, et il me le dit avec beaucoup de grâce. Il a dans les manières et dans la figure je ne sais quoi de jeune. Il semble plutôt languissant que vieux, avec une figure chiffonnée où je ne retrouvais point du tout l'air dogmatique et austère de ses livres. C'était l'heure du dîner. La cloche sonnait. Il m'invita d'une manière si pressante et si naturelle, que l'idée ne me vint pas de faire des façons. Il me présenta à sa femme qui a de fort grandes manières, et à deux de ses filles qui ont la beauté des anges.

Avec un peu moins d'élégance dans le service, c'eût été la famille du docteur Primerose. Je le mis sur son terrain, car il a l'air d'un enfant tout craintif : « Voilà vingt ans que je m'occupe de cet ouvrage. Quel pays que cette France ! Avez-vous vu comme ils ont traité mon dernier volume ? Ils n'y entendent rien. Rien ! Ils en sont si honteux qu'ils vont se cacher. J'ai mis le diable dans ce livre.

« Parlez-moi de Herder. Ce brave homme au moins comprend la question. Je ne le connaissais pas avant vous. Quel service, quel immense service vous

rendez à la science! Tous les hommes qui pensent auront de grandes félicitations à vous adresser. »

Nous revînmes ensuite au jardin; je lui parlai de mes plans, qu'il adopta et qu'il encouragea de toutes ses forces, d'une critique du système de Herder, qu'il trouva très-bien fondée : « C'est très-beau, c'est très-beau, monsieur! »

Il en est venu à pousser la bienveillance jusqu'à vouloir m'aider dans le travail matériel de l'impression; c'est lui qui partagera avec moi l'ennui de revoir une à une toutes les épreuves. Il a insisté avec tant de grâce et tant de marques d'intérêt que j'ai accepté, sans dire ni oui, ni non. Pense ce que c'est, pour un vieillard, qui est lui-meme occupé de la publication de ses ouvrages! Le soir approchait. Il vint me conduire à près d'une demi-lieue. Nous nous sommes promis de nous revoir bientôt. Jamais je n'ai vu une âme plus calme, plus sereine. Il y a quelque chose de patriarcal dans cet homme et qui rappelle M. Blot. Il m'a dit que M. de Gérando avait pour moi des sentiments dont je devais m'enorgueillir. Je vois, en effet, qu'il ne m'a pas oublié auprès de lui, et qu'il pense à moi. Je l'ai vu au moment de son départ pour les eaux de Plombières, où il doit rester un mois. Depuis ce temps, il m'a écrit qu'il allait fonder un Recueil sur le plan de la *Revue Britannique* de Genève. Il me prie beaucoup d'y prendre

part. Ce recueil comprendrait l'Allemagne et l'Angleterre. Cela sera pour mes loisirs.

M. Cousin est parfait pour moi. Je le vois au moins une fois par semaine et toujours je m'en trouve mieux. Je crois que je pourrai lui être utile pour de certaines analyses de Kant qu'il veut publier, mais cela dans longtemps.

Il faut m'écrire, m'écrire tout ce qui vous passera par la tête... Au diable la métaphysique ! J'en ai assez dans ce pays. (Voilà un blasphème !)

Je vous enverrai des épreuves ; je veux que tout le monde en ait. T'ai-je dit que j'ai reçu une lettre de Pézérat, d'Angleterre ? il m'apprend qu'il a mis à la voile le 20 juin.

EDGAR QUINET.

CXV

Paris, juillet 1825.

Encore une lettre qui te dira que je suis bien portant, bien content; j'ai de courts moments de langueur pendant lesquels je désire ardemment être près de toi. Une chose qui désenchante tout, c'est de me dire que j'ai un plaisir que tu n'as pas. Hélas ! quel bien puis-je te faire ? Hier, j'entendais la musique délicieuse de *Tancrède*, je n'ai pas cessé un moment de penser à toi et de m'imaginer comme tout serait différent si tu étais là. J'ai reçu une lettre du baron Massias qui m'invite amicalement à aller passer la journée de dimanche avec lui. Mes épreuves vont arriver. Tu vois cependant que l'on peut réussir à quelque chose, et ce n'était pas facile.

De quel livre aurais-tu envie ? Il a paru des lettres de madame de Staël qu'il faut que je t'envoie; ma sœur aura dans quelques jours les airs et les chœurs de *Robin des bois*. A propos, nous sommes des insensés avec notre air de *Tancrède :*

O patria !

Nous prenons le commencement dix fois trop vite.

J'ai ici un petit clepsydre que j'ai acheté à Southampton. Je voulais te l'envoyer, puis j'ai pensé qu'il ne te ferait point plaisir.

Pour moi, il m'en fait beaucoup ; je ne le regarde jamais avec ses petits grains de sable, sans avoir aussitôt sous les yeux tout mon voyage d'Angleterre, la mer, les côtes, les petites barques, le baragouin des matelots et le reste. D'autre part j'ai aussi une douzaine d'aiguilles du même lieu ; mais j'ai peur que cette offrande ne soit reçue d'aucune de vous avec l'importance que je crois devoir lui accorder. Ainsi, je garde mes présents pour qui en sera digne.

Comment vous portez-vous, par cette belle nuit ? Mes deux fenêtres sont ouvertes ; je vois de ma table de charmantes étoiles que vous voyez peut-être aussi. C'est cependant une chose délicieuse, que de s'aimer comme nous faisons !

EDGAR QUINET.

CXVI

Paris, juillet 1825.

Il faut que je te parle d'un grand plaisir que j'ai eu hier. J'avais fait de mon livre [1] un développement de plus d'une centaine de pages que je voulais lire à M. Cousin, de grand matin. Je vais frapper à sa porte ; il y avait quelqu'un. Il voulut que je me misse à lire. A peine eus-je entamé mon sujet, qu'il m'interrompit avec émotion : « C'est beau ! C'est parfait ! C'est cela, mon ami ! »

Il se leva de sa chaise, et pendant que je continuais en marmottant, il vint m'embrasser avec tendresse, et me serra les mains avec passion. Une visite survint. Il leur dit : « Asseyez-vous là, ne dites pas un mot, pas un mot ! On me lit là quelque chose de superbe. »

« Vous êtes une noble créature, me dit-il, quand j'eus fini. Avec ce talent, vous vous devez à vous-même de le répandre et d'y consacrer vos jours. Mon enfant, vous avez une étoile. Il faut vous

[1] *Introduction à la philosophie de l'Histoire de l'humanité*, tome II, *Œuvres complètes*.

ruiner pour l'atteindre. Vous avez un talent natif que rien ne donne ; je savais d'avance tout ce que vous alliez me dire. »

Les assistants se mirent aussi à me parler de ce talent d'écrire « extrêmement remarquable ». Mais cela m'était bien égal. Je voyais que M. Cousin était vivement ému et c'était tout ce qu'il me fallait.

Enfin nous restâmes seuls. Jamais je n'ai joui d'une pareille éloquence. C'est celle de Pascal et de Byron.

Il m'encourageait à rester dans la solitude :

« Avec votre nature expansive, le monde, mon bien-aimé, s'emparerait de vous et il vous dévorerait. »

Je lui dis que je m'en étais entièrement affranchi, pour échapper à une douloureuse passion.

« — Ah ! ah ! bienheureux, si vous n'y retombez pas ! »

Après cela est venu l'état général du pays qui n'attend qu'une révolution philosophique et une *Convention* morale. Il m'a développé tout son avenir tel qu'il l'entendait et auquel il veut m'associer. C'est une sorte de stoïcien, avec le cœur le plus passionné, le plus accessible, mais aussi le plus frêle qui soit sur la terre.

Il y a de l'amour, et une incroyable vigueur dans toutes ses paroles.

Sais-tu que le baron Massias m'a consacré une note dans l'un de ses derniers ouvrages qui est sous presse ?

Il a été enchanté de son côté de ma lecture, et il me répète toujours : Moi, je réponds de votre affaire.

J'ai bien pensé au voyage de Charolles, mais je ne pourrais rester qu'un mois avec vous. Je ne puis rien décider pour mon départ. A tous ces petits tracas d'impression j'ai peur que cela aille bien mal si je n'étais à Paris. Il s'agit d'épreuves qu'on envoie, qu'on renvoie, et tout cela à s'impatienter mille fois. Herder languirait ; mes amis me conseillent de rester ici jusqu'au bout.

Mais alors, quand se retrouver ensemble ? Au printemps, à Certines ? C'est si loin. Pourrais-tu t'échapper dès les premiers beaux jours ?

Il y a des méchants côtés à tout, mais un peu au-dessus tout va bien. Je n'ai presque pas de temps aujourd'hui ; excuse-moi.

EDGAR QUINET.

CXVII

Paris, 10 août 1825.

Tes lettres sont toujours le plus grand bien qui puisse m'arriver. Je te remercie dans mon cœur, quand tu es un peu gaie. Je te pardonne tes railleries ; il me suffit que la vie te semble moins amère. Au reste, il n'y a pas de ma part un grand dévouement à cela, tant que tu respecteras ce pauvre Herder et quelques autres encore.

Tu m'as bien fait rire avec tes descriptions. Il faut avouer que nous sommes tous deux de terribles gens, pour peu qu'il y ait prise au ridicule. Toi surtout, tu n'as plus de frein. Mes pauvres métaphysiciens !

Tout le monde part ou est parti. Faudra-t-il décidément ne pas nous voir cet automne?

Mon Herder est un monde pour lequel il faudra huit mois peut-être, avant que tout soit consommé. Le premier volume ne paraîtra pas avant trois mois. Je vois aujourd'hui qu'il me serait facile d'aller auprès de toi, corriger mes épreuves. C'est un travail que je ferais très-bien là-bas.

Il faut que tu saches que rien au monde ne peut valoir pour moi le bonheur d'être sous le même toit que celui où tu es, de te voir, de t'entendre quand je veux.

Les livres, les distractions trompent plus ou moins ce besoin, mais il est toujours dans mon cœur, et il ne m'arrive jamais d'obéir à aucun élan, à aucune pensée de bonheur, sans m'apercevoir aussitôt combien tout est imparfait sans toi. Plus j'y pense, moins je vois de difficultés à nous retrouver ensemble pendant un mois ou six semaines.

Nous reprendrons quelque courage ensemble. Il ne faut pas rester trop longtemps éloignés. On se perd, on ne peut plus retenir l'accent, le son de voix et mille petits détails qui charment le souvenir. Ma bonne et tendre mère! Qu'il y aurait de folie à négliger les occasions que Dieu nous envoie!

Je ne sais point quel jour je partirai, ni même si je partirai, mais dans tous les cas, fais que la chambre d'en bas ne soit pas encombrée. J'en excepte le paravent et la paillasse contre la fenêtre, qui me sont toujours agréables et dans tous les temps. Nos épreuves me viendraient de Strasbourg. C'est convenu avec le libraire.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne peux pas partir avant le commencement de la semaine prochaine.

Tu me parles de M. Cousin. Je le vois tous les huit jours, et j'en suis toujours plus content. Je me fierais parfaitement à lui, comme à un ami; j'y compte. Seulement, je me tiens en garde contre son excès de métaphysique. Il est dogmatique et je n'ai nulle envie de devenir un disciple servile. Je lui trouve aussi de l'exagération, mais c'est une grâce de plus dans la conversation. Le livre dont il parle, s'il l'aime, est toujours le plus beau que le monde ait vu. Je ne veux pas du tout m'abandonner au torrent de métaphysique qui vous mène on ne sait où. Il a abordé à l'*Illuminisme*, ou du moins il y touche. C'est une belle science que celle des abstractions; mais moi, je fais grand cas aussi de l'observation [1], des mouvements de l'âme et de tout ce qu'il y a de passionné dans le cœur; ce qui trouble la science, métaphysique pure.

J'ai un grand sujet dans la tête. Je ne serai content que lorsqu'il en sera sorti. On ne sait pas combien il est doux de penser qu'on a pu sécher une larme sur la terre sans être présent, par la seule communication de la pensée!

Il y a, selon moi, des trésors de force et de consolation dans la contemplation générale de l'histoire. C'est peut-être un bien que j'aie vu de si bonne heure tant d'amertumes autour de moi. Ma première pensée a été de chercher dans tous les

[1] Voyez *Esprit nouveau*, 1875, Dentu, éditeur.

sens un point d'appui qui convînt à toutes les existences, remède dont tout homme de bonne volonté pût faire usage dans l'adversité, et surtout dans ces maux de l'âme que chacun apporte avec soi et qu'on développe sous toutes les formes.

C'est une belle et grande chose qu'un livre écrit selon son cœur, lorsqu'on a soi-même étouffé ses propres chagrins, pour peindre ceux des autres, et qu'on s'efforce de leur porter quelques paroles de paix.

Nous ne sommes pas dans un temps d'action ; ce n'est que par la pensée qu'on agit, il faut bien s'y résoudre.

Ai-je oublié M. Cousin ? Avant d'être au repos, il a eu de son côté bien des troubles. L'autre jour il me racontait seul à seul, qu'il s'était autrefois échappé de la maison de son père et de sa mère pour se faire soldat. Il n'y a que les prières de ses parents et aussi des considérations de religion qui aient pu le ramener. Il croit qu'il eût été meilleur soldat que métaphysicien. Tout cela ne se contredit point. Un homme distingué a besoin de dépenser son activité intérieure de quelque manière, ou par la pensée réfléchie ou par l'action. Qu'il choisisse !

M. Cousin n'était point riche; on lui a coupé bras et jambes en le destituant. Depuis ce temps, il n'a plus rien. Il est obligé de perdre son temps

à faire des éditions. Il m'a beaucoup demandé de quel pays j'étais. Je lui ai parlé de toi avec l'orgueil que je mets avec les gens qui sont dignes de t'aimer. Il me trouve bien heureux. Quand nous sommes seuls, je lui dis mille amitiés qu'il me rend bien. Cet homme a une puissance d'âme qui m'étonne comme le chant de la Pasta... Je l'ai entendu, il n'y a pas longtemps, me parler de madame de Staël pendant deux heures ; tu aurais été content de lui. Il m'a lu une relation de sa première visite à Goëthe qui est bien vieux, bien excellent et qui répète toujours : *Je me tiens en équilibre*.

Je suis très-triste de le trouver presque toujours malade. Il parle d'aller aux eaux des Pyrénées. Quand il ne sera plus dans le monde, il se fera pour moi un grand vide. Mais nous n'en sommes pas là encore.

A mesure que ma lettre s'avance, je me sens plus décidé à aller te voir. Prépare-moi une chambre. Ma sœur consentira-t-elle à laisser son piano une heure ou deux dans la matinée jusqu'au déjeuner ? C'est tout ce que je demande. Si je vous ennuie, je repartirai (voilà une mauvaise parole). Mes chères amies, je crois que vous serez contentes de moi.

EDGAR QUINET.

CXVIII

Paris, août 1825, dimanche, 2 heures.

Avant d'avoir reçu ta lettre, je m'étais décidé à ne plus partir. C'était une extrême envie de te revoir, il m'en vient souvent. Mais je me suis dit tout ce que tu me rappelles et je reste. Tu me pardonneras.

Je n'y tiens plus quand je te vois souffrir de tant de manières [1] ; je ne sais plus que faire : partir? rester?

Vois, je ne perds pas mon temps, je ne m'endors pas trop sur le moment présent. Tout me favorise, j'ai bon courage et quelques bonnes occasions. Je jouis de mes livres, de mes études, j'ai devant moi des moyens d'existence que je me suis acquis moi-même. Il s'en présente d'autres qui m'offrent d'agréables occupations. Je reste jeune et plein de force pour ce qui me regarde, je me sens et je me suffis. Mais pour toi, je me décourage. Tu me caches la moitié de tes chagrins.

Quelle belle et grande nature tu avais reçue du

[1] Voyez *Histoire de mes Idées*, p. 123.

ciel ! Tu étais faite pour briller, pour jeter un grand éclat.

Est-ce que je mourrai sans avoir passé avec toi une année que nous puissions compter dans notre vie ? Sans savoir que tu as joui de tes nobles facultés, en repos ?

Ma jeunesse a été bien promptement mûrie par tant de tristesses que j'ai partagées. Quand tu as un moment d'oubli, de fraîcheur, quelque projet qui t'amuse, et que tu ne renonces pas à toute espérance, tu me fais plus de bien que tous les voyages, que tous les genres de distraction que tu me conseilles.

Non, je ne crois pas encore que la vie soit un mal.

Je suis très-occupé et cela me plaît. M. Cousin est parfait pour moi. Quand je lui ai dit que peut-être je ferais une absence d'un mois, il m'a embrassé avec la plus vive affection. Tous ses livres sont mes livres. J'ai maintenant le fameux Kant que je n'avais jamais lu en entier. Il fait fortement penser, et sa manière d'écrire, quoi qu'on en dise, a une physionomie originale où l'imagination domine.

M. Massias a un véritable talent d'écrivain. Avec cela une grande hardiesse, il se prend à toutes les supériorités pour les combattre les unes après les autres. Je vais aller le voir demain.

Véritablement ma vie est assez facile, le mal n'est pas là. Je me plais dans ma chambre ; j'ai sous mes fenêtres un grand arbre bien vert que j'aime à regarder, ma table est garnie de beaux livres, tous plus rares les uns que les autres. Ils forment autour de moi une enceinte respectable. Le matin je vais, comme un élégant, déjeuner au café où je lis quelques radotages de journaux. Je reviens, en regardant les affiches de théâtre. Je travaille jusqu'à ce que la faim me presse. Je suis saisi d'une belle et grande passion qui me soutient et active chacun de mes instants : tu verras que Herder est admirable ; mais il y a bien à faire après lui, et ce n'est qu'une étude en vérité assez sévère.

Allons ! il faut nous relever. J'ai eu un moment de faiblesse, celle d'aller à Charolles. Elle est bien excusable ; n'en parlons plus.

La vie a encore de beaux jours, mais il faut les faire naître. Adieu. Combien se passera-t-il de jours avant que je reçoive de toi une lettre qui me repose ? Je n'ai d'amour que pour toi.

EDGAR QUINET.

CXIX

Paris, août 1825.

Tu t'imagines que je ne m'aperçois pas que j'ai été longtemps sans t'écrire ? Ces feuilles de Herder m'arrivent à toutes les heures de la journée et m'occupent plus que tu ne peux croire. Je suis enchanté de ce bon M. Massias avec qui ma correspondance est si bien établie. Il revoit deux fois mes épreuves, et à la moindre virgule, il m'écrit des commentaires. Tu sais que nous aurons trois volumes de cinq cents pages chacun. Le premier est déjà bien avancé.

C'est, je te le jure, une grande tristesse pour moi que de te voir des sentiments de découragement tels que ceux qui m'ont tant serré le cœur dans ta dernière lettre. Tu as bien raison de croire qu'ils seront sans danger pour moi et qu'ils n'aboutiront qu'à me faire une peine profonde, sans altérer mes propres croyances.

L'état où je suis arrivé est un état de paix et de force. J'ai les plus nobles espérances sur mon pays qui te paraît peut-être si tombé. Le triomphe

du bien me paraît une chose claire comme la lumière, et il me semble que je commence à comprendre l'ordre et l'harmonie du monde moral. Quand toutes les masses s'avancent vers le bien, je m'inquiète peu de quelques individualités qui n'ont que quelques jours de vie. Je cherche à m'identifier avec la pensée que notre siècle doit laisser dans le monde. Par là, le plus petit cercle s'agrandit, tous les travaux sont doux; la gloire même, avec son entourage de vanité et de crainte, soit qu'elle m'accueille ou me repousse, ne me trouble en aucune manière.

Que je voudrais te voir arriver à cette paix profonde! Je vais où va l'univers. Il n'y a qu'à ne pas rester immobile ou rétrograde, pour que la vie renferme en elle-même sa jouissance et son point d'appui. De là aussi, la certitude d'une vie future s'établit pour moi, non pas sur la parole isolée d'un peuple, d'un siècle, mais par la loi même inhérente à l'humanité et à l'individu, manifestée dans l'histoire. Je ne parle pas du témoignage des hommes, mais de l'ordre suprême qui est établi dans les âges, à leur insu et malgré eux.

Tu m'as dit que tu as écrit quelques pages sur la *Prière*. Je te conjure de continuer. Si tu as eu sur ce sujet des sentiments qui te sont propres, tu me dois de ne pas les laisser tomber. Fais-en une

occupation véritable et aussi régulière que tu pourras. Tu verras qu'il n'y a que la fatigue du cœur qui conduit au doute, et qu'en te ranimant chaque jour par une conversation intérieure, tu redeviendras ce que tu as toujours été : une des plus nobles âmes qui rendent ici témoignage du ciel.

J'ai peur que tu ne t'intéresses pas assez à M. Cousin. C'est pour moi un frère. Rien ne peut donner l'idée de cette liaison. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'isolement du cœur où je vivais a entièrement cessé depuis que je le connais.

J'attends Théodore qui peut-être m'apportera une lettre de vous. Je ne sais pourquoi M. Trumilly m'a trouvé pâle. Je puis t'assurer, foi d'honnête homme, que je me porte parfaitement, et M. Méhu, en arrivant, m'a félicité, et enfin je crois être compétent dans cette question.

EDGAR QUINET.

CXX

Paris, samedi, septembre 1825.

Je ne veux pas tarder une minute à te dire combien tu es injuste envers M. Cousin. Qui donc t'a dit qu'il repoussait les moyens de plaire? Quelle peur as-tu ? Il fallait bien qu'il n'y eût rien de tout cela, quand en présence de huit à neuf cents jeunes gens, il les ébranlait tous jusqu'au fond de l'âme d'une émotion généreuse. Est-ce qu'ils ne le comprenaient pas, quand tous en ont conservé un souvenir vivant et sacré? Et pourtant il s'agissait de tout ce qu'il y a de plus ardu dans la métaphysique allemande. Seulement, il n'y mêlait ni légèreté, ni persiflage. A la place de l'imagination, il mettait de la précision et une étonnante force de conviction. Et on ne voyait pas à tous ces yeux qui se remplissaient de larmes, que ce langage déplût si fort aux esprits français.

Tu es bien injuste pour lui. Si tu le connaissais, tu saurais que rien n'est plus tolérant que sa pensée et qu'il aime également toutes les facultés de l'esprit, comme se valant toutes au fond, et con-

duisant aux mêmes résultats. Tu saurais qu'une des nobles qualités de cette grande nature est de chercher à vous amener au vrai et au beau, sans vous imposer en aucune manière son joug. Que de fois il m'a dit : « Vous le voyez, ma manière est d'être précis, avec le moins de séduction possible. Pour tout au monde, que ce ne soit pas là votre type. Vous êtes fait pour briller par l'imagination. C'est par là qu'il faut vous distinguer. Et au fond, c'est la plus grande des facultés. Ne cherchez pas à la combattre, mais à la fortifier. Soyez un grand écrivain, comme vous êtes destiné à l'être. Cultivez en vous l'art de dire les vérités de sentiment. Intéressez, touchez au cœur, nourrissez en vous l'éloquence, en vous gardant bien de faner votre âme ni par des études trop sèches, ni par le faux système qui m'a longtemps égaré.

« Ayez un but noble et sévère ; cherchez à être utile aux hommes, bon, consolant pour tous ; n'attachez point votre succès à l'instant présent, à un parti, à une circonstance de goût variable, mais aux éternels besoins de votre cœur. »

Voilà ce qu'il me redit sans cesse, en me donnant les meilleurs conseils d'*artiste*.

Tu te trompes tout à fait si tu le prends pour un Allemand aveugle et fanatique. Il a pour le moins autant d'esprit et de lucidité que de profondeur. Il

sait bien que c'est à la France à donner des formes claires aux idées fécondes de l'Allemagne. La légèreté, le persiflage sont fort passés de mode ; et vrai, je ne crois pas que ce soit là où je doive m'arrêter. Je sens que si je peux valoir quelque chose, c'est par la couleur, par la fraîcheur de l'imagination, par la profondeur des sentiments et une sorte de verve de cœur.

Dans tout cela je ne vois vraiment pas d'où te vient ton effroi. Si c'est la *manière* de Voltaire que tu regrettes, je t'avoue que j'aurais une répugnance extrême à reparaître [1] dans cette voie et que rien ne me fait désirer ces petits triomphes de vanité, où il n'y aurait rien pour mon cœur, et dont le siècle heureusement s'éloigne de plus en plus.

Mes sentiments sont sérieux et pénétrants; je serai donc sérieux. Mais tout ce que je pourrai, je le ferai pour émouvoir, pour populariser, pour élever au grand.

Tout ce qui me semblera faux, calomnieux à l'homme, je le repousserai avec horreur, dussé-je perdre par là l'occasion de rire aux dépens de mes propres convictions. Je chercherai en tout à être large, plein, pittoresque si je puis, original par l'imagination, spirituel contre la légèreté et la mesquinerie.

J'ai un grand sujet, neuf, hardi, où tous les

[1] *Tablettes du Juif-Errant.*

sentiments moraux, tous les souvenirs, le monde entier prennent place [1].

Je ferai plus de cas d'une parole sensible, d'une consolation qui s'adressera à quelque inconnu, d'un mouvement ardent et passionné, que de tout l'éclat de cette sécheresse prétentieuse et moqueuse qui n'est pas, quoi que vous puissiez dire, ma nature, qui m'est opposée et qui ne serait pour moi qu'un vêtement d'emprunt. Ce n'est point là, je le sens, et toute ma vie en fait foi, que je suis appelé, et mon temps y répugne.

Ils ont tout détruit (et j'en suis fort content) avec leur persiflage. Il faut construire maintenant, il faut des convictions et des affections, et des sentiments de liberté et d'humanité.

Et ce n'est point par la critique, par la raillerie que l'on en vient à bout. Ne vous y trompez pas.

Les années sont bien changées ; et celui qui veut marcher avec le siècle ou le devancer, il ne faut plus qu'il sautille sur un pied, mais qu'il suive résolûment une voie sérieuse où sont l'éloquence, la vérité et la force.

Je ne sais pourquoi je dis tout cela. Vous le savez aussi bien que moi, et que notre France n'est point sourde à un langage mâle ou touchant. Je suis arrivé à comprendre qu'il faut aller au large, sans trop se représenter ce qui va s'ensuivre pour

[1] *Ahasvérus.*

tel ou tel qui vous écoute. Voilà ce que veut dire ce que tu appelles : le dédain du succès.

Quant à ce mot de M. Cousin : « il faut vous *ruiner* pour votre science » ; comment ne vois-tu pas que c'est un encouragement soudain en paroles vives dont le sens ne peut point être pris à la lettre. C'est un grand tort que de citer des paroles passionnées en leur ôtant leur accent, ce qui les précède et ce qui les suit. On ne m'y reprendra plus. Il faut donc s'expliquer :

« Vous serez, me disait-il en m'embrassant, d'une immense utilité à votre pays. Que vous êtes heureux d'avoir une étoile ! Suivez-la, sans vous en écarter jamais. Que toutes vos pensées vous y ramènent le jour, la nuit. Ruinez-vous à cela, vous laisserez un nom, je vous le jure. »

Comment l'idée peut-elle te venir qu'il me conseille bonnement et froidement de jeter comme Diogène ma coupe de bois dans le ruisseau ? Et cela, pourquoi ? Pensez-y. Je te le répète, tu t'exagères entièrement l'influence de M. Cousin sur moi. Je l'aime de toute mon âme, son talent est à lui, je n'y prétends point ; je ne le cherche pas. Je combats même entièrement et d'une manière générale la théorie qu'il s'est faite.

La mienne est précisément le contraire. Jamais nous ne ferions que le blanc fût le noir. Il n'y a entre ces choses aucun point de contact que le but.

Il sait parfaitement et moi aussi que son état est d'être orateur.

Ainsi il n'écrit qu'en passant, en attendant mieux. Ecrire pour lui, c'est résumer. La pensée simple, nue, sans aucune séduction de langage, voilà sa méthode, et l'on peut dire qu'il pousse cette abnégation de tout enchantement jusqu'au stoïcisme. De quel danger, je vous prie, madame, cela peut-il être pour moi, qui mets dans ma parole toute la vie, toute l'émotion que vous m'avez transmise, qui me charme moi-même de ce que je peux avoir de fraîcheur dans l'imagination ?

L'idée me vient que ce qui vous a jeté dans l'effroi, peut bien être cette page que je vous ai écrite dans ma dernière lettre sur l'Histoire générale. J'ai voulu vous ranimer, en vous présentant quelque aliment, quelques résultats universels, et comme ils étaient détachés de leur base, et que je me servais peut-être d'une langue brève et tant soit peu sibylline, vous aurez jeté des cris d'effroi du Kantisme qui est au reste un fantôme dont on s'effraie beaucoup trop.

Vous devriez vous dire que mon cher Herder, pour qui j'ai des sentiments d'admiration tout aussi vifs que les vivants ont pu m'en inspirer, est l'écrivain le plus élégant, le plus séduisant, qui a le plus de coquetterié (ceci, j'espère, doit vous plaire), le plus d'ornement de tout genre. Dites-vous bien que

le commerce que je suis obligé d'avoir avec lui à toute heure me serait une sauvegarde rassurante contre les invasions qui vous glacent d'épouvante. Si vous tombez en effroi quand je remplis mes lettres de la force de concision et du stoïcisme de M. Cousin, je ne me troublé point de cela. Il me plaît tout autant de vous entretenir de l'éclat, de l'abandon, de la plénitude, de la molle tendresse de mon autre ami Herder.

Seulement vous voyez, de quelque manière que ce soit, vous ne l'échapperez pas. Il faut que je me sois mal expliqué sur M. Cousin. Ce que vous avez vu dans votre vie, et ce que je vous ai dit moi-même, en ont fait un mélange fort éloigné du vrai. Il s'est mieux représenté toi, telle que tu es, avec ta nature, aussi rare que la sienne. Quoiqu'il me parle de toi toutes les fois que nous nous voyons, ce n'a jamais été qu'en faisant quelque bien nouveau à mon cœur, sans jamais, jamais t'avoir méconnue.

Quand donc comprendras-tu qu'il apaise mes troubles, qu'il me fortifie, qu'il donne à ma vie une réalité qui lui manquait, qu'il agrandit mon cercle, en m'inspirant la confiance en moi-même et qu'il ne fait que hâter le développement naturel de ce que je devais être.

Dis-moi sincèrement ce qui t'a alarmée, car il est certain que je dois y avoir contribué pour quel-

que chose... Tu te repentirais, si tu savais combien chaque jour il me rend meilleur, plus tolérant, plus affectueux ; si tu savais combien il est facile à attendrir. Tu ne croirais plus qu'il dédaigne ces séductions, si tu l'avais vu, il y a quelque temps, les yeux tout en larmes, pendant que je lui lisais mon discours préliminaire, venir m'embrasser, comme tu sais m'embrasser. Au moment où je t'écris, il est très-malade de la poitrine, ce qui ne l'empêche pas de relire avec moi mes épreuves et de se confondre à mon service.

Tu me dis que tu ne sais point comment il est un homme illustre et grand. Je pense qu'il n'y a à cela aucun retour sardonique. Elle est bien pure la gloire de l'homme qui à vingt-sept ans réunissait autour de lui tout ce qu'il y a à Paris de personnes distinguées et au milieu d'un cercle de douze cents auditeurs répandait partout l'émotion, l'émotion durable, et les convictions dans ces cœurs si indifférents et si légers. L'influence qu'il eut alors est incalculable ; il agrandit les idées, il établit la tolérance pour les génies de tous les pays, si bien que son nom est attaché à la réforme morale de notre temps.

Il fallait bien qu'il fût une puissance puisque le gouvernement s'est promptement hâté de le persécuter jusque sur la terre étrangère. Et maintenant que la force a étouffé sa voix, est-ce bien à nous,

nous qui vivons de la même vie, à demander ce qu'il a fait? ce qu'il est? et à nous joindre à ses oppresseurs qui cherchent à l'ensevelir dans l'oubli, l'oubli qu'ils n'obtiendront pas! Ses moments d'angoisse de toutes sortes n'ont-ils pas été employés à cette admirable traduction de Platon, la plus belle, de l'aveu de tous, qui soit dans aucune langue?

Et les discours si pénétrants dont il l'a accompagnée n'ont-ils pas été mis à côté des plus belles pages du philosophe grec?

Tu as peur que nous ne prétendions *brusquer* ceux auxquels nous nous adressons. Il est facile de te rassurer. M. Cousin juge qu'il est impossible d'élever la science au point où il la conçoit et de parler sa langue à ses compatriotes, avant de les avoir préparés par Platon et par Descartes qu'il publie aussi, et enfin, par une exposition faite pour des Français, des théories générales de Kant.

Avant cela, il ne dira pas un mot de lui-même. Pour ce qui me regarde, qu'est-ce qui m'a fait triompher des difficultés innombrables, toujours renaissantes, et de l'immense travail de ces trois énormes volumes de Herder? Aurais-je jamais pu arriver au terme, si je n'avais pas eu conscience qu'il fallait que ce livre, base de la science dont mon livre à moi est un autre développement, parût

avant [1] mes propres essais et me préparât un auditoire? Je ne vois pas dans ces précautions que nous prenons contre nous-mêmes, que nous manquions d'art.

Ah! qui donc viendra avec nous, si toi, qui as tant besoin de convictions sérieuses, d'aliments nouveaux, de sentiments féconds, de sentiments profonds, tu te ranges du côté de la frivolité pour la regretter et l'employer contre nous? Si toi qui nous appartiens à bon droit, toi qui as un fond d'angoisse et d'isolement, tu te laisses prendre par le joli, l'aimable, le gai, pour exclure le grand, le beau, l'éternel. J'ai bien peur qu'une partie de ton mal vienne de ce que tu n'as pas fait alliance pleine et entière avec ces sentiments intimes et profonds, réservant aux objets superficiels ta puissance d'esprit moqueur. Ces choses sacrées dont il ne faut approcher qu'avec le langage qui leur est dû, tu ne les as pas enfermées dans un cercle; tu ne t'es point interdit cette portion du monde. Et qui sait si tu n'en as pas porté la peine? Si tes convictions n'ont pas été ébranlées à la longue, si l'image idéale ne s'est pas obscurcie par intervalle, si, n'ayant que des enthousiasmes précaires, et sentant le souffle aride s'étendre sur toutes ces choses, tu ne t'es point étonnée de leur instabilité?

[1] *Voyez* la lettre CVI, p. 307.

Pour moi, vous ne m'amènerez jamais à rien renier de ma nature. Ce que j'ai aimé une fois m'est à jamais saint et sacré. Le monde est grand; il reste assez de mal à flétrir, sans tourner encore son arme contre ses propres entrailles. Je t'avoue que depuis que je me suis élevé à la pensée de l'utilité générale, il s'est fait en moi un grand repos. La mission d'écrire est maintenant pour moi une action, où ma conscience joue le plus grand rôle; elle m'impose d'user de toutes mes puissances pour faire triompher ce qu'elle me commande. Je ne puis te dire combien la vanité et tout son cortége s'est éloignée de moi. N'oublie pas que ce n'est qu'ainsi qu'il est possible de faire quelque chose de grand.

Que deviendrais-je si, comme on finit par me l'insinuer, je cherchais à plaire nommément à tous, en flattant tous les goûts, toutes les opinions, par peur de *brusquer* une autorité?

Tes paroles, chère bonne mère, me sont restées sur le cœur. Il n'y avait pas un seul mot de caresse dans ta lettre, et au contraire un fond d'amertume qui tenait à quelque raison que tu m'expliqueras. Sont-ce mes lettres? Dis-le-moi naturellement.

Mon cœur est pénétré d'une joie constante, universelle; et peut-être y suis-je revenu trop souvent.

Comment peux-tu penser que je me distraie de mes sentiments pour Bayard? Dieu sait si j'oublie le bien qu'on m'a fait, et si jamais amitié fut plus constante que celle que je sens maintenant pour lui. Il y a deux ans notre liaison ne faisait que commencer, et tu as bien su m'excuser.

Quant à ce pauvre Théodore, il est d'une complète et désespérante stérilité. Il n'a pas fait un seul progrès depuis que je l'ai quitté et vraiment j'en ai grand'pitié. Je me dégoûte de lui monter la tête. Il incline trop fortement vers la terre et je suis décidé à l'y laisser. Jamais ce ne sera un homme; il était temps de s'en convaincre.

Je me détache de cette nature qui n'a aucune forme déterminée, qui reçoit tous les mouvements qu'on lui imprime, mais sans pouvoir rien conserver, ni rien fertiliser. Je le laisse à ce petit esprit moqueur d'où il ne sortira pas.

Ce que tu me dis de M. M... m'a touché au fond de l'âme et m'a tout bouleversé pendant quelque temps.

Avec ce talent de peindre, pourquoi n'écris-tu pas? Ce serait une force pour toi et une grande consolation pour moi. Il faut absolument que tu m'envoies ce morceau sur la *Prière*. Pourquoi t'es-tu arrêtée? Prends un sujet que tu continueras et qui donnera un but présent à tes pensées. Je t'en prie, je suis sûr que ce sera un bien immense

pour toi. Tu as un talent dont tu nous dois compte.

Adieu, je ne sais si cette lettre achèvera de calmer tes frayeurs. Ai-je dit quelque chose qui t'ait déplu? J'ai peur que tu ne saches pas encore tous les trésors d'émotion et d'amour que j'ai pour toi.

Rien, rien ne m'en distrait un seul instant de ma vie. Toutes mes joies sont les tiennes, et quand je te raconte si au long le bonheur que j'ai avec mes amis et mes études, c'est au moins autant pour te faire partager mes plaisirs intimes que par le besoin de me les retracer.

Adieu.

EDGAR QUINET.

CXXI

Paris, août 1825.

Chère et bonne mère, jamais il ne me viendra à la pensée que je puisse avoir à me plaindre de ta manière de m'aimer. Tout est bien quand cela vient de toi ; et quoiqu'il y eût un peu de sévérité dans tes accents, comment peux-tu imaginer que je cherche à t'en *punir*, comme tu le dis? Tu sais bien que je crois en toi, comme à mon ange. J'espère que ma vie se passera sans que tu découvres en moi un seul instant où je sois moins prêt à m'attendrir pour toi, à t'admirer, à te bénir. Par exemple, il ne tiendrait qu'à moi de me plaindre que tu aies oublié combien j'ai été heureux de te revoir l'année dernière à Certines, et pendant combien de temps! Ce n'est que lorsque nous ne sommes plus ensemble, quand il y a des tiers, des importuns, des étrangers, que je commence à souffrir. Je suis tout aussi jeune qu'en descendant de ce bateau de Trévoux, s'il n'y a rien qui m'oppresse. Si je ne te sens pas souffrir, je jouirais tant d'être près de ta chambre, de te voir à tout moment! Je me plai-

rais aussi à te voir ici dans mon joli appartement, avec ces petits meubles, ces petits ornements que tu aimerais. Ta lettre m'a fait pleurer, je ne sais pas pourquoi. Il ne fallait pas non plus t'effrayer autant de ces livres.

Je passe mes journées à continuer ma traduction et pour cela je n'ai besoin de rien.

M. Cousin est malade et part pour les eaux des Pyrénées. J'ai revu hier l'excellent M. Massias qui m'invite absolument à retourner chez lui dimanche pour me faire connaître le directeur de cette *Revue britanique* dont je t'ai parlé. Il est bon, prêt à faire beaucoup pour moi. Mais qu'il y a loin de là, pour mon cœur, à M. Cousin ! Je reverrai aussi M. de Gérando qui arrive.

Voici M. Méhu dont j'ai à me louer de toutes manières. Il a le vrai goût des arts. Adieu, il va partir. Il emporte des crayons et je crois que tu auras bientôt le portrait de ma sœur. Quand aurai-je le tien ?

J'ai reçu en l'absence de M. de Gérando deux lettres de son fils pour cette revue. Ah ! M. Mestrezat avait bien choisi son ami !

EDGAR QUINET.

CXXII

Paris, vendredi, 1er septembre 1825.

Pourquoi ne m'écris-tu pas ? N'as-tu pas eu une lettre de moi par M. Méhu ? Si tu te portes bien et si tu n'es pas trop triste, il faut me le dire bientôt. Rassurons-nous sur l'avenir, ma chère et bonne maman ; pour moi, je me sens beaucoup de force, depuis que j'ai pu réussir à ma grande entreprise. Hier j'ai été passer la journée dans la forêt de Saint-Germain. Je suis resté plusieurs heures à m'interroger en moi-même sur la différence de situation d'esprit où je me trouvais l'an passé à pareille époque. Je me suis bien assuré que mon année n'avait pas été perdue d'aucune manière, ni pour les jouissances que j'ai rencontrées, ni pour les progrès et les espérances positives.

C'était un jour charmant ; pas trop de soleil, de beaux ombrages ; j'ai fait là, seul, et parfaitement heureux, mon examen de conscience d'un an, et je ne me suis point trouvé de pensée que je n'ose avouer. J'ai été dîner le soir chez M. Smith, sur qui je crois pouvoir compter dans toutes les occa-

sions. Nous sommes retournés dans la forêt où nous avons vu le soir se promener autour de nous beaucoup de chevreuils et de lapins.

C'était au clair de lune ; une vraie joie d'enfant. J'y retournerai. Je crois bien que tu commences à aimer le baron de Massias, homme de grand talent et d'une parfaite simplicité de cœur. Je suis chez lui comme chez personne autre. Il m'invite à passer chez lui le temps que je voudrai. Jusqu'à présent, je n'y suis allé qu'un jour par semaine. Il me lit des feuilles d'un nouveau livre qu'il publie.

Nous nous promenons ; il me présente à ses connaissances de Thiais ; il me fait rester de longues heures à sa table au milieu de ses enfants qui ont un air de bonheur et de liberté parfait. C'est à eux qu'il a dédié ses grands livres de métaphysique. Jamais je n'ai vu au monde rien de plus joli qu'une petite demoiselle qui semble n'avoir pas quatorze ans. Il se trouve que c'est la femme de son fils, elle a dix-huit ans. Toute leur journée se passe à jouer à la paume. C'est un mariage d'inclination, comme tu comprends.

A deux cents pas de là, dans les vignes, est la maison de M. de Gérando. Il est pour moi comme M. Massias. C'est lui qui a arrangé l'affaire de la *Revue Germanique*. J'y travaillerai quand je voudrai et comme je voudrai. Je suis là avec lui et

quelques autres de ses amis en qualité de membre d'un conseil pour la publication.

Je sais que M. Cousin a fait un grand éloge de moi à quelqu'un qui me l'a redit ; c'est un ami comme je le voulais.

Mon Dieu ! que *Herder* marche lentement ; il va, mais c'est un monde. Ma vie a une utilité et cela change tout, je suis disposé à être heureux. Avant-hier j'ai vu Talma dans *Bélisaire*. Il n'y a plus que lui et madame Pasta qui me fassent tout oublier. Adieu ; que ne puis-je changer ma vie qui est à présent un peu plus active et un peu satisfaite, contre la tienne ! Ecris-moi, écris-moi ; ceci n'est qu'un pauvre billet.

EDGAR QUINET.

CXXIII

Paris, 14 septembre 1825.

Il y a un temps infini que je ne t'ai écrit, ma bonne et très-chère mère, ne sois inquiète de rien; j'ai passé tous ces jours derniers en fêtes à Choisy-le-Roi avec M. de Gérando et en promenades avec M. Cousin.

Mais j'ai le cœur triste de penser qu'il n'y a point de lettres de moi en route ; peut-être vas-tu encore dire que je suis fâché contre toi. Fâché ! oh non, jamais. Tout ce que tu conseilles est bien ; toi seule tu es un véritable intérêt dans ma vie.

Oui, voilà une semaine que je viens de passer dans une dissipation complète. Je suis retourné sur une invitation de M. Smith à Saint-Germain. Il est un peu assoupissant avec sa continuelle constitution anglaise, mais, au fond, un excellent ami, j'en suis sûr.

Ces dames me semblent avoir pris une très-haute opinion de moi, je ne sais à quel propos; peut-être à cause de Herder. Elles m'ont mené dans une soirée où j'ai entendu des voix charmantes,

on a dansé ensuite. Cela ne vaut pas la forêt, où j'ai erré à mon aise, pensant bien à toi, te regrettant ardemment, et m'applaudissant de t'aimer ainsi sans distraction.

Ce cours de la Seine, ces petites îles qui ne valent pas celles de la Saône, ces montagnes au loin, suffisent pour me rajeunir le cœur et me remplir de mille illusions auxquelles il ne faut pas renoncer. Je suis resté là deux jours qui ne sont pas perdus.

J'étais invité le lendemain à dîner chez M. de Gérando à Thiais. C'est un excellent homme, d'une grande pureté de cœur. Avec ses longs cheveux qui tombent sur ses épaules, ses paroles toujours douces et bienveillantes, sa philanthropie pratique, la joie qu'il a de voir les paysans bien vêtus, allant, jouant, dansant, il me rappelle confusément certain personnage de roman que je lisais quand j'étais petit.

Nous avons passé la soirée dans une danse publique. Il m'a accompagné, quoiqu'il fût malade, bien au loin sur la route.

Je n'ai pas voulu accepter le lit qu'il m'offrait, parce que je devais être ici le lendemain de bonne heure. Il va me donner son livre, mais il faut attendre que je le voie à la ville ; il n'en a point d'exemplaire à la campagne. Ne t'ai-je pas dit qu'il était fort lié avec M. Mestrezat, qu'il en a le portrait dans sa chambre ? Il va chaque

année à Lyon et m'a promis que si j'étais dans le voisinage, il viendrait me voir. Comme il savait que j'étais du département de l'Ain, il a voulu ménager une surprise à mon patriotisme et, au moment du dîner, il s'est avancé vers moi avec pompe en découvrant une grande soupière de *boulie* qu'il avait préparée à bonne intention.

Ce pauvre M. Massias n'a-t-il pas été malade ? Mais il est guéri. Je vais chez lui comme je vais chez toi. J'ai vu avant-hier sa femme qui est malade depuis un mois et demi. Elle est très-bienveillante pour moi, très-simple, très-bonne à vivre. Ses enfants me connaissent et me caressent à l'envi. Lui, me lit ses livres qui sont d'un homme très-distingué, plein d'austérité dans sa manière de dire, hardi, nerveux et pouvant fournir une longue carrière. Le malheur est qu'à mesure qu'il avance vers le but, il se resserre et se contient jusqu'à devenir inintelligible. Je dois lui amener incessamment M. Cousin. Il ne veut pas mourir sans l'avoir vu. J'ai peur de te fatiguer de mon amitié pour M. Cousin. J'en reçois tant de bien !

Il devait faire, avec quelques amis qui l'avaient invité, une partie à Montmorency. Il a pensé qu'il me serait agréable d'en profiter, et aussitôt il m'a fait prévenir de préférence à tant d'autres qu'il connaît depuis plus longtemps que moi. La pluie nous a empêchés hier d'y aller. J'ai passé la mati-

née avec lui, l'entretenant toujours de mes projets qu'il embrasse de toute son âme. « Mon ami, vous pouvez être d'un prix immense pour notre pays. » Voilà ce qu'il me répète toujours.

Dans d'autres siècles, cet homme aurait été appelé à fonder une croyance religieuse et aurait été entouré de disciples chéris. Quel malheur qu'il ait été destitué ! Il échauffait tous les cœurs, et répandait partout le culte austère de la liberté. Nous sommes allés dans une maison où devaient se trouver quelques-unes des personnes de notre réunion. J'ai trouvé là M. Ampère à qui j'ai parlé de Théodore ; j'ai vu avec peine, qu'il n'en avait qu'un très-froid et très-stérile souvenir.

La partie a été remise à demain ; on doit se réunir dans un dîner pour convenir du jour où l'on ira à Montmorency.

Tout ce que je sais, je te le dis. Cette lettre va te fatiguer les yeux. Comment n'ai-je pas pensé à la mieux écrire ?

Comment vont-ils, ces beaux yeux que j'aime tant?

Ah ! si tu es malade, tous ces hommes que je vois, toutes mes études, toutes mes joies sont perdus. Adieu.

EDGAR QUINET.

La *Revue Germanique* ne paraîtra guère que dans un mois et demi.

CXXIV

Paris, samedi, 30 septembre 1825, à midi.

Ma bien chère maman, j'ai eu deux bonheurs aujourd'hui. D'abord j'ai reçu ta lettre où tu te rassures à la fin sur mon compte. Ensuite j'ai touché un billet de cinq cents francs de ma propre industrie.

Me voici riche pour longtemps. Mon premier écu a été pour les Grecs [1]; tu verras mes initiales dans le *Constitutionnel*. Il y a longtemps que c'était un poids sur mon cœur.

Que faire de tout cet argent! Je vais acheter un bel habit noir ou bleu avec des boutons d'or. Je veux aussi que tu aies un ruban, et quelque autre chose de mon choix. Tout cela, c'est Herder qui me le donne. De quoi ma sœur aurait-elle envie? Est-ce d'un bel in-folio, que mon goût me porterait à lui envoyer de préférence? Tout va bien; tu vois qu'il ne tient qu'à nous de nous revoir si nous voulons. Consultons-nous bien. Je ne pourrais être auprès de vous qu'en courant. Mais quand tout sera fini, pourrons-nous nous retrouver?

[1] Souscription des Philhellènes.

Dis-moi que tu n'es pas triste, pas malade, que tu as encore des temps où tu espères, et où tu aimes la vie. Je vais aller au spectacle pour avoir le plaisir de te faire de belles histoires. Pouvions-nous espérer que cette année se passerait plus avantageusement pour moi? Effacez-en quelques jours où tu as été souffrante ; ne reste-t-il pas une belle existence? Allons, mes chères amies, vous voyez bien que nous ne sommes pas abandonnés. J'ai fait un voyage, le plus délicieux qu'on puisse imaginer ; il m'était, je le vois, indispensable ; il a assoupi pour un temps ce besoin de voir, d'aller, que l'impossibilité augmentait chaque jour. Pourquoi ne t'en ai-je plus reparlé? Cette vue de Harrow avec la petite église où Byron voulait être enterré, cette baie de Southampton, la Tamise à Greenwich, et tout cela avec cet excellent Pézérat, voilà des images ineffaçables. J'en jouis, sans en rien dire. C'est un enchantement. Mais, vous aussi, vous êtes un enchantement, et il y a longtemps que je vous le dis.

EDGAR QUINET.

CXXV

Paris, mercredi, 12 octobre 1825.

Je m'attends à être bien grondé et je me prépare à un rôle *soumis* tel que celui que tu as pris dans ta dernière lettre, et dont j'ai été, à vrai dire, assez satisfait. J'ai voulu t'écrire il y a plusieurs jours, le lendemain des funérailles du général Foy. Rien n'effacera ce jour de mon souvenir et j'ai conçu d'immenses espérances et une joie religieuse de tout ce qui a frappé mes yeux. C'est une douce pensée que le pays, quand on le voit renaître de ses cendres. En le retrouvant beau et généreux, on sent pour lui un attendrissement profond que nul individu ne pourrait exciter à lui seul, et ce mot de France commence à réveiller une foule d'émotions nationales qui semblaient éteintes pour jamais !

Depuis bien des jours j'appartiens en entier à mes amis ; d'abord au beau-père de Pézérat que je conduis chez l'ambassadeur du Brésil, chez M. Smith et partout où je crois lui être bon à quelque chose ; ensuite à M. D... qui est revenu tout radieux auprès de moi. J'ai fait la connaissance de sa

femme, qui est malade d'un anévrisme, de la même maladie que celle du général Foy.

M. D... que j'aime, m'étonne un peu par les bornes de son esprit. Il a ces demi-connaissances philosophiques qui datent de Helvétius, de Saint-Lambert, mêlées à des retours de buonapartisme. C'est pour moi un antipode. Mais voici bien des jours que je me suis élevé à la tolérance et que j'admets sans me plaindre ces faux dieux qui ne me sont point dangereux.....

Quant à moi, mon alliance est faite avec la force morale, et cela à jamais. Que ce soit gravé éternellement dans ton cœur.

Mes chers enfants, je suis pressé, je vous quitte sans avoir rien dit qui vaille. M. de Gérando sort à l'instant de chez moi. C'est un ami sur lequel je compte entièrement. Mon livre va parfaitement. Vous voilà réconciliées avec mon ami M. Cousin. N'y revenez plus! Adieu.

EDGAR QUINET.

CXXVI

Paris, novembre 1825.

Je suis dans l'enchantement de vos lettres et de vos jolis bouquets de fleurs à symboles. N'y a-t-il pas une grande imprudence à avoir choisi Théodore pour ce message?

Mes bonnes et délicieuses amies, vous êtes mon vrai, mon seul bien. Que je souffre quand vous souffrez! J'ai fait en moi-même d'immenses progrès en science et en force cette année.

C'est un monde nouveau que je vois, et quand vos tristesses ne m'arrêtent pas, j'ai un fond de joie et d'amour qui se répand sur tout, qui me rend tout facile.

Je cherche à exclure de mon cœur tout mouvement de haine et d'irritation et j'en viens facilement à bout.

La vanité est maintenant sous mes pieds ; je la foule, sans craindre qu'elle renaisse jamais et pour aucun sujet....

J'ai en moi depuis quelque temps une surabondance de vie, de tendresse, de joie, de fraternité

qui m'étonne moi-même. Que ne pouvez-vous puiser dans mon cœur tout ce qui vous manque de bonheur, d'espérance! Vous ne l'épuiseriez pas. Mes chères amies, vivez pour quelque temps en moi; que ma jeunesse et le bonheur qui me suit vous servent à quelque chose et arrivent jusqu'à vous. Mes études, ma carrière qui s'éclaircit, les excellents amis que j'ai rencontrés, vivifient mon âme et chaque jour est un bienfait que je reçois.

Quand je rentre en moi et que je me sens un désir si ardent de fraternité, de charité, j'ai peur de me faire illusion... Non je n'imagine pas que ce soit une complète chimère que ces mouvements si ardents de sympathie et d'humanité qui me travaillent sourdement, jusqu'à me troubler dans mon sommeil. Vous n'avez pas vu, je crois, que le fond de ma nature est un fond d'austérité encore plus que d'enthousiasme, et je suis persuadé que je n'aurais point mal fait avec les pères de l'Église ou avec les solitaires de Port-Royal.

A dire vrai, je regrette la langue de ces derniers, qui était si mâle, si pleine, un peu rude, mais toute nerveuse et comme sortant des bois, comme la Diane chasseresse. Nous n'avons plus qu'une parole efféminée, toute chargée de parures, mais sans vigueur, sans ressort, sans conscience, toute profanée, et amollie.

Laissons cela. J'écrirai demain à mon père dont

l'impression ne va guère plus vite que la mienne. Adieu.

EDGAR QUINET.

P.-S. — Mon cher M. Massias vient de publier un très-beau livre de métaphysique dont je jouis comme si c'était moi qui l'eusse fait. Je te l'enverrai si tu veux voir une petite note où il me nomme.

M. Cousin a été excellent pour moi dans tous ces derniers temps, et pour les conseils et pour les consolations. Il y a chez lui tous les mardis [1] une réunion où doivent venir Royer Collard, Benjamin Constant, ce qui m'est une belle et grande distraction.

[1] Billet de M. Cousin, fin novembre 1825.

Mon cher Quinet,

Mes dimanches n'allant guère bien, je me décide à recevoir le mardi, dès 8 heures, quelques amis, en petit comité. Prévenez Michelet, et n'y manquez ni l'un ni l'autre.

Tout à vous,

J. COUSIN.

Lundi, matin.

A monsieur Edgar Quinet,
Rue de Sorbonne, 7, Paris.

CXXVII

Paris, décembre 1825.

Que je ne tarde pas un moment de te dire la joie la plus profonde que j'aie peut-être jamais sentie. J'ai vu Chateaubriand à la séance publique de l'Académie, je l'ai vu et entendu, et en vérité, il faut qu'il y ait dans la présence d'un homme de génie une étonnante puissance, car je me sens depuis un moment heureux d'un bonheur qui me fortifie et comme soulagé d'un poids immense. J'ai entendu sa voix et j'ai joui de l'immense supériorité d'un homme sur toute une multitude qui avoue, qui reconnaît son empire.

Voilà donc le génie! dans tout son éclat, dans toute sa force. Que m'importe qu'il soit mon ennemi, en apparence, et que je le trouve dans les rangs opposés? Je sais bien au fond que cela n'est pas vrai et qu'il est mon ami par le cœur, par le sang.

Quelle admirable tête! Il n'est point ni traître, ni rampant, celui à qui il a été donné ce front si

noble et ce regard si fier! C'est bien lui, tel que je l'avais imaginé.

Il a vaincu la jeunesse, mais il a encore en lui du René et du Chactas.

Je suis plus heureux que bien d'autres, j'ai vu un homme dont le nom retentira au loin, quand ni le mien, ni celui d'aucun de ceux qui étaient là, ne seront plus.

Il lisait l'Introduction de son *Histoire de France*.

Je ne sais jusqu'où le prestige m'a égaré, mais je crois n'avoir jamais entendu de lui de telles paroles. C'est l'éloquence la plus mâle, la plus philosophique, la plus impérissable. Il n'a pas été en vain à Jérusalem, et il en a rapporté les accents de Daniel et d'Isaïe.

Honneur à lui! Ce livre est une des gloires du siècle.

Voyez, ce qu'est un grand cœur! Il a pénétré par l'âme toutes les lois de l'Histoire, dont les savants recueillent à grand'peine quelques débris, à force de labeur et de veilles. Il est à son apogée, il n'ira pas plus loin. Je l'ai vu dans toute la perfection que comporte son génie. Il ne peut plus que décroître, ou s'arrêter.

Il semblait que sa voix dominât du haut du ciel, et chacun devenait pensif, comme atteint d'un charme irrésistible.

Pour moi, c'est de la reconnaissance que je dois

à cet homme. Je croyais connaître toutes les émotions que la terre peut donner. Mais je vois bien qu'il y a dans le cœur un infini qui ne se dévoile que par degré.

EDGAR QUINET.

FIN DU TOME PREMIER.

NOTES

DE

MADAME EDGAR QUINET

Le premier volume de la *Correspondance* d'Edgar Quinet a pour commentaire naturel l'*Histoire de mes Idées*. Cette autobiographie, écrite quarante ans ans après les lettres datées du collége de Lyon, explique maintes circonstances, complète les détails et éclaire les figures que le lecteur a déjà trouvées dans les pages d'un adolescent. Elle dépeint les lieux où s'écoulèrent ses premières années, surtout un des points les plus cachés de la Bresse, Certines, qu'il appelait son Ithaque.

Il a esquissé rapidement les portraits de ceux qu'il chérissait le plus ; mais il suffit de citer cette page sur sa mère pour comprendre la tendresse passionnée qu'elle lui inspirait et dont ces lettres sont le monument :

« Mon père résolut très-sagement de ne se mêler en « rien de ma première éducation; il s'en remit entière- « ment à la sagesse de ma mère, pour laquelle il avait « une déférence qui allait jusqu'à l'admiration.

« Aussi est-il vrai qu'il avait rencontré en elle une « personne bien rare, et j'ose dire admirable. En même « temps qu'elle avait l'esprit du dix-huitième siècle dans « toute sa fleur de malice, de gaieté, elle avait la rai- « son la plus solide; au milieu de cette malice en- « jouée, des retours de mélancolie sans bornes, un en- « thousiasme sacré pour tout ce qu'il y a de grand, de « fier sur la terre. Son père, M. Rozat, du midi de la « France, l'avait associée tout enfant à sa vie voyageuse « de secrétaire d'ambassade, qui dut la mûrir de bonne « heure. Quoique Française de naissance, de race, de « cœur, d'esprit, de manières, autant qu'on peut l'être, « elle était calviniste. Elevée à Céligny près de Genève,

« et à Versailles, elle réunissait dans un mélange unique « la solidité des principes génevois avec le naturel élé- « gant, la hardiesse d'idées, la curiosité inquiète de l'an- « cienne société française, dont elle avait entrevu, en- « fant, les derniers restes. Revenue en Suisse avec son « père, alors maire de Versoix, elle connut madame de Staël « au château de Crans. L'admiration qu'elle éprouva dès « lors pour la personne, pour les écrits, pour les vues « nouvelles de madame de Staël se joignit à tous les con- « trastes qui se réunissaient déjà en elle. Au reste, sa fi- « gure ressemblait à son esprit : de grands yeux noirs, « vifs, profonds, qui jetaient des éclairs, un beau front « encadré de longs cheveux noirs bouclés, des traits « charmants, la grâce même. Telle était celle à qui mon « éducation fut remise [1]. »

Entre le fils et la mère, la confiance était absolue, leur intimité une des plus célestes qui aient jamais existé.

Bien différents étaient les rapports du fils et du père.

Jérôme Quinet, ancien commissaire des guerres de la République, garda de cette époque « une sévérité qui pa- « raissait non dans ses actions qui ne furent jamais ri- « goureuses, mais dans ses regards, dans son attitude, « dans ses paroles, par lesquels il tint ses enfants tou- « jours à une grande distance de lui. Quoiqu'il eût em- « brassé toutes les idées nouvelles, il était resté l'homme « d'un autre siècle, par l'austérité qu'il portait dans l'é- « ducation. Encore n'avait-il retenu des anciens temps « que le côté négatif, l'aversion de toute familiarité, mais « non la rigueur des peines. Je ne craignais pas avec lui « le châtiment, car il ne me punissait guère ; mais je re- « doutais sa froideur. Ses grands yeux bleus errants « sur moi m'interdisaient sans qu'il parlât. Sa mo- « querie me glaçait ; je restais muet, immobile, sans sa- « voir que craindre, mais avec la quasi-certitude de dé- « plaire ; et cette certitude me rendait désagréable pour lui

[1] *Histoire de mes Idées*, p. 123-124.

« seul, tant j'étais paralysé par son regard. Si j'eusse pu « rompre cette glace, et m'élancer vers lui, assurément il « m'eût bien reçu, non par des démonstrations équiva- « lentes qui n'étaient pas dans sa nature, mais avec une « bonté réelle. Et cette idée ne me vint jamais ; j'étais « tout à la crainte de déplaire. Comme il avait heureu- « sement l'esprit élevé, pénétrant, il comprenait tout cela « sans en rien dire et ne me jugeait pas sur ce que j'étais « avec lui. Vif, impatient comme tous les hommes de ce « temps-là qui ne pouvaient souffrir ni obstacle ni relar- « dement à leur volonté, mais humain, juste, droit, il n'exi- « geait de moi que ce qu'il me donnait lui-même [1]. »

Edgar Quinet raconte plus loin la haine de son père contre le maître du monde ; son aversion non moins vive pour le régime de la Restauration ; ce qui explique comment un tel homme n'était pas appelé à faire grande fortune ni sous le despotisme impérial, ni sous la Terreur blanche et les cours prévôtales. Aussi bien, avec son indomptable fierté, ne demandait-il rien aux hommes. Son ambition était concentrée dans ses vastes études scientifiques, poursuivies obscurément dans la ville de Lalande, et dans ses travaux d'agriculture, principalement le desséchement des marais, entrepris à Certines, avec le goût du progrès qu'il portait en toutes choses.

Mais s'il avait pour lui-même ce stoïcisme, il n'entendait pas que son fils l'imitât à cet égard ; il voulait d'autant plus lui faire embrasser une carrière lucrative, indépendante. Il décida pour lui, et ses études au collége de Lyon furent dirigées en vue de l'admission à l'École polytechnique.

Nous n'avons pas publié les lettres datées du collége de Bourg ni celles qui précèdent ; elles se ressentent trop de ce qu'Edgar Quinet appelait plaisamment son *époque de barbarie*, ses *années de perversité*, alors que les colléges de l'Empire servaient de magasin de fourrages, et

[1] *Histoire de mes Idées*, p. 122.

que la classe, quand il y en avait, chose rare, se passait à revoir les manœuvres de cavalerie, avec les rudiments déployés en bataille sur la table [1].

Une de ces lettres pourtant aurait pu trouver grâce, c'est la première de toutes, écrite à l'âge de cinq ans, avec une allumette, dans une écurie, à Jasseron. Elle n'a qu'une seule faute d'orthographe ; l'enfant débute ainsi :

« Presque toujours on dit que je suis bien sage. » Et il signe : « Edgar, ton fils *et ton ami.* »

Quant aux trente-cinq lettres datées du collége de Lyon, elles sont très-difficiles à classer. Presque toutes portent l'indication du jour, du mois, rarement de l'année. Il y a évidemment une grande lacune dans la série de ces lettres du collége. Celles qui ont été retrouvées n'embrassent que deux années d'études, tandis qu'Edgar Quinet est resté à Lyon de novembre 1817 à septembre 1820.

Lui seul aurait pu établir avec exactitude les dates précises de ces trente-cinq premières lettres, car sa mémoire conservait avec une lucidité et une sûreté extrêmes les souvenirs les plus lointains.

Dans l'*Histoire de mes Idées*, il dit en parlant de l'examen pour l'Ecole polytechnique : « J'étais dans ma dix-septième année. » Mais plus loin il ajoute : « Nous partîmes pour Paris, mon père et moi, en novembre 1820. »

Quoi qu'il en soit, ces premières lettres suffisent pour marquer l'éclosion d'une intelligence et pour dessiner ce caractère, mieux qu'il n'eût pu se peindre lui-même.

Edgar Quinet avait quatorze ans et demi au moment où commence cette correspondance.

Ceux qui regrettent l'interruption de l'*Histoire de mes Idées*, précisément à l'époque où, les études de Lyon terminées, le jeune homme arrive à Paris, retrouveront la suite de l'autobiographie dans ces lettres intimes, véritables *Confessions ;* car jamais âme ingénue ne se dévoila avec plus d'abandon dans ces pages confidentielles.

Je me suis demandé s'il était permis de livrer

(1) *Histoire de mes Idées*, p. 137.

à la publicité les effusions secrètes d'un cœur filial. Mais cette vie appartient à la France. Tout nous y autorise ; jusqu'aux soins minutieux qu'une mère aussi judicieuse a pris pour conserver les moindres billets, jusqu'aux notes dont elle a surchargé quelques-unes de ces lettres, pour expliquer le caractère de l'enfant, dont elle surveillait de près et de loin la direction d'esprit.

Sa tendresse éclairée était mêlée de beaucoup de sévérité. Elle n'entrevoyait que trop les difficultés de cette destinée et se faisait un devoir de réagir contre les tendances philosophiques, le haut spiritualisme et les goûts littéraires de son fils, dans un temps où les professions libérales étaient peu considérées dans les petites villes de province.

« La nécessité de choisir un état me prenait alors à « la gorge, dit-il [1], car le moment de faire ce choix ne « pouvait plus être différé. La chose eût été possible dans « un pays d'université, où toute curiosité d'esprit trouve « aisément son objet. Là, on ose faire ouvertement pro- « fession de penser. Parmi nous, il n'en est pas de même « Cela était plus difficile encore dans un temps où des « exemples éclatants n'avaient pas encore relevé, illustré « l'enseignement. Cette carrière ne présentait guère alors « dans nos provinces une autre idée que celle du péda- « gogue et de sa férule. Je pensais sur cela exactement « comme ceux qui m'entouraient. A cette question fré- « quente dans nos provinces : Que faites-vous de votre « fils? je ne voulais pas condamner mon père à répondre : « J'en fais un philologue, *un homme de classe*, je le des- « tine au grec, à l'histoire, à la philosophie, que sais-je? « j'en fais un magister de village. Je savais que le moin- « dre soldat de fortune chevronné rentrant au vil- « lage y avait cent fois plus de crédit que le plus grand « professeur, docteur, écrivain et paperassier du monde. »

Il a raconté dans ces mêmes pages les combats intérieurs d'une intelligence avide d'embrasser le monde de

(1) *Histoire de mes Idées*, p. 260.

l'esprit, et les inexorables nécessités qui cherchaient à comprimer l'essor de sa pensée.

Mais la voix qui l'entraînait vers les lettres était irrésistible ; jamais vocation ne fut plus impérieuse. Sa mère s'en effrayait. « Elle voyait bien, disait-elle, qu'il avait en horreur toutes les professions qui pourraient le faire vivre [1]. »

D'autre part, comme elle était douée de la plus haute et de la plus fine culture d'esprit, possédant elle-même un don d'écrire très-rare, elle favorisait les travaux intellectuels de son fils, le poussant et le retenant, l'encourageant et le détournant à la même heure. Et c'est bien avec la *complicité* maternelle qu'il commit son premier livre à l'âge de dix-huit ans.

Ce début littéraire lui coûta assez cher. Placé par sa famille dans une maison de banque, il se résigne d'abord aux fonctions de commis, quoique son esprit fût déjà hanté par des travaux d'histoire et de philosophie. Il subit ce supplice six mois. A la fin, n'y tenant plus, il affronte résolûment les colères du père, renonce à la carrière financière qu'il appelle une carrière stérile, et lui préfère la pauvreté, l'abandon, avec la liberté de se vouer franchement à ses études chéries.

Le voilà à dix-huit ans, seul, à Paris, absolument sans ressources ; c'est alors qu'il connut les plus sévères privations.

Les rigueurs paternelles durèrent six mois. Ce temps de dénûment a été mentionné dans plusieurs biographies d'Edgar Quinet, et on y fait honneur à un brave ouvrier de l'avoir sauvé de la famine. La vérité, à cet égard, la voici. Un de ses camarades d'enfance dont la famille était tombée dans une extrême misère, avait reçu des secours de toutes sortes de madame Quinet mère. Grâce à elle, il venait d'être placé comme dessinateur dans une maison de commerce à Paris. Aux jours de détresse, il vint en aide au fils de celle qu'il nommait sa bienfaitrice.

Ce pacte avec la pauvreté fortifia Edgar Quinet même

[1] *Histoire de mes Idées*, *p.* 268.

contre son père et, malgré les formes respectueuses de la soumission, rien ne le fit dévier de la ligne qu'il s'était tracée. Il continua son droit, y prenant plaisir, parce qu'il pouvait le rattacher à ses travaux d'histoire, et en ce même temps il osa publier son premier essai, *Tablettes du Juif-Errant* (désigné entre le fils et la mère sous le terme de *Bya*). Le père en éprouva un plaisir très-vif à la lecture, mais ignora toujours quel en était l'auteur.

Ce petit ouvrage, très-hardi, eut un succès si éclatant, que le libraire effrayé en suspendit la vente pendant deux mois.

Pour couvrir les frais d'impression, l'étudiant en droit vendit son matelas et ses chaises.

La *manière* voltairienne n'était pourtant pas son genre; il le sentait et n'y revint jamais. Tous les travaux qui suivirent cet essai furent d'une portée philosophique et d'un sérieux extrêmes.

Chaque automne le ramenait près de sa mère, à Certines; elle resta l'idole du jeune homme. Rien de plus touchant que la piété avec laquelle il recherche tous les souvenirs, les moindres vestiges du foyer maternel.

Le premier voyage qu'il fait en Suisse, à pied, en septembre 1823, est un pèlerinage aux lieux où elle vécut enfant et jeune fille avec sa mère, madame Rozat, née de Lagis (morte à Crans vers 1798).

Ces huit jours autour du lac ont été décrits dans un *Itinéraire*, pages pleines de fraîcheur, qu'il a regrettées toute sa vie, jamais publiées, introuvables, mais qui existent peut-être encore dans un village de Bourgogne.

J'ai découvert récemment une page, une seule, qui doit appartenir à cet Itinéraire; ce feuillet, jauni, illisible, est écrit au crayon, et d'une écriture tellement effacée que l'empreinte du burin seule aide à en déchiffrer les caractères. Je transcris cette ébauche telle quelle, pour compléter la lettre LXXXII, datée de Vevey, en septembre 1823:

FRAGMENT DE 1823

« C'était un mercredi ... depuis longtemps le soleil était couché, et mes idées en approchant de Crans prenaient je ne sais quoi de lugubre, d'effrayant. Malheur à celui qui va en pèlerinage aux lieux où il a passé son enfance ! Il ne trouve plus que des tombeaux, de l'herbe, et encore des tombeaux.

« Au milieu du village je rencontre un homme qui laisse ses bœufs et son chariot pour m'accompagner à la porte de la famille Lequien.

« — Voulez-vous m'ouvrir? je suis le petit-fils de madame Rozat.

« — Quoi ! est-ce possible! de cette bonne dame étrangère qui est morte dans la chambre d'en haut, il y a vingt ans ? — Oui, je viens pour voir sa tombe et pour vous embrasser.

« — C'est moi qui l'ai veillée dans les derniers jours ; c'est moi qui lui ai fermé les yeux. — Vous pensez donc encore à elle ?

« — Si nous y pensons? ah! toujours! Nos enfants la connaissent comme nous. Elle était si bonne, si charitable ! — Oui elle l'était.

« — Vous rappelez-vous, frère, l'affaire du médecin Lefort? et ses dernières paroles? et ses dernières pensées?

« — Et ses amis, où sont-ils ? M. Saladin. — Mort. — Et sa femme? — Morte aussi. — Et ses enfants? Morts. Parlez-nous de cette pauvre demoiselle Eugénie. Comment oublier jamais qu'elle vint de Bourg pleine de joie de revoir sa mère ? Elle arrive jusqu'à Versoix, veut continuer son chemin sans s'arrêter et, ce n'est qu'au moment de monter en voiture qu'elle sait qu'il n'est plus temps ! Non, ne nous en parlez pas, cela est trop triste.

« — C'est elle qui m'a envoyé vers vous. Elle aurait bien envie aussi de vous revoir. — Vraiment, je crois

que vous lui ressemblez. Qu'en dis-tu, Antoine ? — Je le trouve aussi. — Et moi aussi. — Et moi aussi.

« — Eh bien! puisque cela est, vous permettez que je vous embrasse?

« — Et moi donc ! — Et moi donc ! »

« Ce dialogue fut interrompu pour recommencer bientôt après. J'étais tout étonné de la bonté de ces paysans et de l'intelligence qu'ils ont des sentiments les plus délicats. Cela est si différent dans les cantons catholiques !

« Dans l'émotion où j'étais, je retrouvais parfaitement ce que je n'avais vu jusque-là que dans les livres, la simplicité, la grâce et la noblesse d'âme de ces braves gens. Pendant qu'ils me parlaient tour à tour et le plus souvent tous ensemble, occupés les uns à me caresser, les autres à étendre la nappe, à chercher leur meilleur vin, leur meilleur lait, leurs œufs et leur miel, j'écrivais sur un coin de la table des notes, des noms, des prières... En voici une :

« O vous, que j'ai été accoutumé à chérir depuis si longtemps, je viens au nom de maman et de ma sœur honorer votre lit de mort. Protégez-nous tous du haut du ciel. Empêchez-moi de tomber dans l'endurcissement et de ressembler aux autres hommes. Que votre ombre m'accompagne quand je suis seul. Je me trouve heureux et en repos sous ce toit où vous avez habité. Adieu, ombre chérie! Que mes paroles ne restent pas vaines. »

« Après le souper, qui fut sans aucun doute le meilleur que je ferai de ma vie, on prolongea très-longtemps la causerie. Ils voulaient ensuite à toute force me retenir à coucher chez eux ; mais je compris que cela ne pourrait se faire sans de grands dérangements et sans envoyer leurs enfants dehors, et, quoique j'eusse bien aimé passer une nuit dans la chambre d'en haut, j'insistai pour qu'Antoine m'accompagnât à l'auberge de Crans. A la fin, ils y consentirent. Antoine prit mon paquet et me conduisit au *Cerf devenu libre*. C'était une espèce de cabaret, où je trouvai

Alex. Levrat, ancien domestique au château de Crans. Les reconnaissances et les regrets recommencèrent là tout de nouveau. Je payai à ce brave homme une bouteille que nous entamâmes tous trois en trinquant, et je les laissai pour me coucher dans une petite chambre si bien à portée du cabaret que je m'endormis au bruit de leurs récits et de leurs louanges. Je n'ai pas besoin de dire que je dormis d'un sommeil tranquille et heureux.

« De bon matin, Charles Lequien vint frapper à ma porte, me prier à déjeuner et me dire que, pour m'accompagner, ils se se sont décidés à conduire une vache à la foire de Nyon. J'avais quelque chose de plus pressé que tout cela, c'était d'aller visiter le cimetière. Je ne dis qu'un demi-mot, Charles me comprit, baissa la tête... »

Un autre fragment inédit, sur un sujet tout différent, est de la même époque (novembre 1823, à son retour à Paris). Ces pensées, jetées au hasard sur un chiffon de papier, jamais relues, marquent la toute première manière d'Edgar Quinet, avant Herder, avant ses travaux philosophiques. A ce titre, je le cite :

« Il est certain qu'il y a dans le monde moral comme dans le monde physique des rapports de convenance qui rattachent les êtres les uns aux autres, et que par exemple la beauté, la liberté et les idées religieuses sont unies entre elles par des liens indissolubles. Si vous les séparez, non-seulement l'effet général qui résultait de leurs relations est détruit, mais aussi chacune en particulier perd de sa forme et de sa puissance. Ceci ne doit point être un mystère pour les physiologistes qui expriment les traits et les habitudes du visage par les pensées et les émotions de l'âme.

« Pour moi, je me rappellerai toujours l'impression qui m'est restée d'avoir entendu des voix que j'aimais, chanter au milieu d'un salon des hymnes au despotisme.

« L'intonation, les accents avaient encore de l'expression

et de la douceur, mais ils avaient perdu à jamais le chemin du cœur, et l'on sentait malgré soi que le charme était tombé ! O femmes ! ne soyez pas transfuges du camp de la liberté ! N'allez pas offrir vos couronnes à la puissance, à la richesse, ni à tous les autres désenchantements de ce monde. Dieu, l'enthousiasme et l'amour, voilà ce qui vous appartient. Laissez aux hommes le culte de la lâcheté et du déshonneur ! »

Cependant la terrible question, toujours éludée, mais toujours pendante, du choix d'un état, allait être posée une dernière fois. C'était dans l'automne de 1824. Edgar Quinet venait de passer ses derniers examens de droit. En juillet, il revient près de ses parents, près de sa sœur chérie, emploie le mois d'août à un voyage pédestre à la Grande-Chartreuse et aux Charmettes avec son cousin Lucien Aillaud ; mais à la veille de repartir pour Paris, refus du père.

Il passe à Charolles une partie de l'hiver de 1824. Moments très-difficiles ; le mécontentement paternel ne devait pas lui rendre la vie aisée sous le même toit. Et pourtant, c'est dans la maison du Pré qu'il entreprit, d'octobre 1824 à janvier 1825, sa première traduction de Herder ; traduction de l'anglais, il ne savait pas encore l'allemand. Il l'apprit et refit une nouvelle traduction. En même temps qu'il traduisait les trois volumes des *Idées* de Herder, il commençait aussi son *Introduction à la Philosophie de l'histoire de l'humanité.*

« Cette introduction, dit-il [1], écrite à la fin de 1824, ne fut « pas mon coup d'essai. Elle est bien plutôt la con- « clusion d'une période de travaux qui l'ont précédée « et dont je n'ai pas publié une ligne. Avant de connai- « tre un mot de la science allemande et de Vico, je m'étais « engagé par instinct dans une voie analogue. Sans guide, « sans conseiller, je me trouvai jeté, je ne sais comment,

(1) Notes du tome X, *Œuvres complètes*, p. 317.

« dans la métaphysique de l'histoire. En 1823, j'écrivais à « ce point de vue une *Histoire de la Conscience humaine* « et de la *Personnalité morale*. Je montrais le développe- « ment de *l'individu* à travers les temps.

« De là, je passai à un ouvrage plus étendu, que je « conduisis aussi à son terme, les *Institutions politiques* « *dans leurs rapports avec la religion*. Pour donner un « corps à mes idées, je personnifiai les principales épo- « ques du monde chrétien dans un monument, ou un « homme ; je fis comparaître les Barbares, l'esprit des « chroniqueurs, Abeilard, l'amour au moyen âge, l'Imi- « tation de Jésus-Christ, le Mysticisme, Froissard, la « folie de Charles VI, etc.

« Plein d'une juste défiance en mes forces, je ne cher- « chai point à publier ces essais, ni les poëmes dont « j'étais occupé depuis si longtemps. Mais je me dis : « Faisons avant tout une œuvre modeste qui soit cer- « tainement, nécessairement utile ; traduisons, si nous « ne devons pas créer. Et je me décidai pour Herder. « Cette traduction ne fut ainsi qu'un accessoire au milieu « de mes autres travaux. Il se présentait une difficulté. « Je ne savais pas une syllabe d'allemand. Je dus l'ap- « prendre seul. Je fis, refis et recommençai jusqu'à trois « fois ma traduction, depuis la première ligne jusqu'à « la dernière.

« En même temps, j'écrivis un ouvrage sur Bossuet, que « j'examinai sous ses différents aspects, avec les prin- « cipes que je venais de me former sur la métaphysique « de l'histoire.

« Tous ces ouvrages dont je parle existent en manus- « crits. Séparé de mes papiers qui sont restés en France, « je n'ai rien pu en extraire. Mais peut-être me sera-t-il « donné un jour d'en tirer quelques fragments, et ils mon- « treront au moins quelles lentes préparations je me « suis imposées avant de m'adresser au public, et quel « respect nous avions tous pour la sainte mission des « lettres [1]. »

(1) Notes de 1857, *Œuvres complètes*, tome X, p. 317.

Avec ce point d'appui, sa traduction, se sentant sous
égide d'un protecteur Herder, le jeune homme de vingt
un ans quitte Charolles, en janvier 1825, et brave dé-
ormais toutes les difficultés qui l'attendaient à Paris.
n moment, un seul moment, l'idée lui traversa l'esprit
accompagner au Brésil son ami Pézérat, pour y cher-
ier aussi cette fortune, ces moyens *positifs* d'existence
ui lui étaient demandés sans cesse. Mais ce projet ne dura
r'un éclair et se convertit en simple voyage à Londres,
vec tout le mystère que des entreprises de ce genre né-
ssitaient en province dans ce temps-là. Qu'on se figure
e que devait être en effet il y a cinquante à soixante ans
esprit d'une petite ville ! Tout ce qui sortait quelque peu
e l'ornière, de la routine, devenait matière à scandale,
out semblait excentrique : un voyage, une tentative lit-
raire, mais surtout la vie idéale de l'esprit.

Cette malheureuse question du choix d'un état troublait
s retours dans la maison paternelle au moment des
acances; elle empêcha en septembre 1825 la réunion
e famille habituelle. Il est vrai que cette année là-
dgar Quinet put renoncer plus facilement à son cher
ertines; ses amitiés nouvelles le retinrent à Paris. Il
onnut presque dans le même mois M. de Gérando, l'au-
eur du *Perfectionnement moral*, et M. Cousin. L'amitié
e ces deux hommes l'affranchit de toute hésitation et
affermit dans sa vocation, en lui rendant une noble
onfiance en lui-même.

C'est chez M. Cousin, en 1825, qu'il rencontra dans une
atinée de printemps M. Michelet, qui terminait sa tra-
uction de Vico, au moment même où Edgar Quinet venait
e traduire Herder. Ce fut le commencement de leur im-
nortelle amitié.

Si l'enthousiaste jeune homme de vingt-deux ans conçut
ne admiration passionnée pour l'auteur du *Vrai*, du *Beau*,
lu *Bien*, pour le philosophe dont le nom rayonnait alors
l'une gloire sans tache, il garda néanmoins son indé-
endance entière. S'il dut renoncer plus tard à des illu-
ions, ce fut après 1830 ; mais dans le moment même de
a fascination, il ne se laissa jamais aveugler et ne

céda pas à des séductions irrésistibles. Il a raconté cinquante ans après, dans son dernier ouvrage, l'enseignement qu'il tira de cette première expérience. Nous terminerons par cette page :

« Ce qui m'a le plus surpris dans ce siècle, je vais le « dire : c'est d'avoir vu des philosophes commencer leur « carrière par le plus haut spiritualisme et le renier à la « première épreuve. Aucune idée n'était pour eux assez « dégagée de la matière. La sensation même n'était pour « eux qu'une déchéance. Que parlait-on d'origine de l'es- « prit ? Un tel mélange de termes corporels et intellectuels « effarouchait comme une profanation ces âmes dégagées « des sens. Voilà pour la métaphysique.

« Quant à la morale, il va sans dire qu'elle ne tou- « chait pas des pieds la terre. Ce n'était qu'héroïsme, « sacrifice de soi, immolation, répétition perpétuelle de « la mort de Socrate. Tels furent les enseignements que « je reçus, comme une confidence, à l'entrée de la vie.

« J'en fus d'abord émerveillé. Bientôt une découverte « singulière me donna à réfléchir. Le jour même où le « théâtre des choses humaines vint à changer, où la Ré- « volution éclata, celle de 1830, où la situation extérieure « fut autre, où l'ambition, le plaisir de commander trou- « vèrent une occasion favorable, tout changea dans les « doctrines comme dans les choses. Cet austère stoï- « cisme disparut en un clin d'œil, ne laissant après lui « que son manteau. Je restai seul, en face de ce renver- « sement à vue, cherchant dans les actes quelques tra- « ces des pensées antérieures et n'en trouvant pas le « moindre vestige.

« Avais-je donc rêvé ? Cet idéalisme, ces conversations « dans la nue, ces serments jurés sur l'autel de Platon, « tout cela n'était-ce qu'un jeu, une décoration de théâtre, « moins encore, une peur que le premier souffle avait « dissipée ?

« J'aurais voulu douter de ce que je voyais, de ce que « j'entendais à toute heure. C'est ce qui me fut impossible. « Je dus me résigner à comprendre que j'assistais à un

« spectacle que je n'aurais jamais imaginé et qui me pa-
« raît aujourd'hui le plus triste de tous, je veux dire le re-
« niement de l'esprit.

« Si j'ajoute que cette expérience s'acheva pour moi
« dans les premières années de la vie, vous penserez que
« j'en restai brisé et que je m'éloignai avec désespoir des
« idées qu'on m'avait fait entrevoir, dans lesquelles je ne
« trouvais qu'une embûche à l'heure même où je croyais
« me donner tout entier à la vérité pure.

« Heureusement pour moi, je ne fis rien de semblable.
« Je conclus seulement de cette première expérience que
« je ne devais pas recevoir en aveugle les théories qui
« s'étaient montrées à moi ; ceux qui les avaient soute-
« nues n'en étaient pas si convaincus qu'ils me parais-
« saient l'être, puisqu'ils les avaient si légèrement rejetées,
« du jour au lendemain, au premier vent de la fortune.
« De là, je tirai ma première leçon d'indépendance.

« Ce que je regardais alors comme une trahison envers
« la philosophie me donna ma liberté. Je renonçai à
« écouter un maître ; j'osai penser par moi-même. Ces
« beaux mots de spiritualisme, d'idéalisme avaient servi
« à m'abuser ; ils n'avaient donc pas la vertu sacrée que
« j'étais bien près de leur accorder. On m'avait bien
« longtemps fait peur de la matière et du monde corpo-
« rel comme d'une illusion des sens, et c'est au contraire
« l'esprit pur qui m'avait trompé à ma première entrée
« dans la philosophie.

« Excellente occasion de regarder cette autre face des
« choses que l'on proscrivait, la nature, le monde visible,
« la vie, la réalité. Après quoi, sans garder rancune à
« l'idéalisme, je pourrais y revenir, moins défiant et plus
« calme, si la vérité m'appelait de ce côté. Ce plan est à peu
« près celui que j'ai suivi (1). »

Parmi les divers ouvrages auxquels Edgar Quinet songeait dans les derniers temps de sa vie, il se proposait d'écrire une psychologie de l'écrivain. Il voulait montrer

(1) *Esprit Nouveau*, p. 1-4. Dentu, éditeur, 1875.

les développements successifs d'un esprit toujours en progrès, depuis l'éclosion de l'intelligence jusqu'à sa maturité.

Même à ce point de vue, on trouvera dans ces lettres mieux qu'un traité sur la création intellectuelle.

Edgar Quinet a laissé après lui un livre vivant, écrit à son insu, de 1817 à 1875, au milieu des luttes et des travaux de sa grande vie ; et c'est là en même temps son portrait moral le plus ressemblant.

FIN DES NOTES DU TOME PREMIER.

EDGAR QUINET

La démocratie républicaine, tenant à honneur d'élever un monument aux lettres françaises et de populariser l'œuvre du penseur, du citoyen qui a si fidèlement servi la patrie et la liberté, forme un Comité pour la publication des *Œuvres complètes* d'Edgar Quinet. Cette édition comprendra tous ses ouvrages (1825 à 1875), épuisés ou disséminés par vingt ans d'exil, et ses manuscrits inédits. Elle réunira à la fois les cours du professeur de Lyon et du Collége de France, l'œuvre entière de l'historien, du poëte, de l'exilé et de l'intrépide adversaire de l'esprit clérical.

Philosophie. — Cours de Lyon. — Collége de France Génie des Religions. Origine des dieux. Les Jésuites. L'Ultramontanisme. Introduction à la Philosophie de l'histoire. Essai sur Herder. Examen de la vie de Jésus. Le Christianisme et la Révolution française. Philosophie de l'histoire de France. La Création. l'Esprit Nouveau. Vie et mort du Génie grec.

Histoire : Les Révolutions d'Italie. Marnix. Fondation de la République des Provinces-Unies. Les Roumains.
La Révolution. Histoire de la campagne de 1815.

Voyages. — Critique littéraire : La Grèce moderne. Allemagne et Italie. Mes vacances en Espagne. Histoire de la Poésie. Epopées françaises. Mélanges.

Politique et Religion : Enseignement du Peuple. La Révolution religieuse au XIXe siècle. Situation morale et politique. La Croisade romaine. La Sainte-Alliance en Portugal. Pologne et Rome. Etat de siége. Le Panthéon. Le siége de Paris et la Défense Nationale. La République. Le Livre de l'Exilé. Œuvres diverses.

Poëmes : Prométhée. Napoléon. Les Esclaves. Ahasvérus. Merlin l'Enchanteur.

Autobiographie : Histoire de mes Idées. Correspondance.

Ont signé :

PARIS : Ed. Adam, Allain-Targé, Bamberger, Barodet, Louis Blanc, Brelay, Henri Brisson, Carnot, Cazot, Corbon, Crémieux, Cantagrel, G. Casse, Clémenceau, Denfert-Rochereau, Deschanel, Floquet, Gambetta, Greppo, Hérold, Laurent Pichat, Le Royer, Marmottan, Pascal Duprat, Peyrat, B. Raspail, Scheurer-Kestner, Schœlcher, C. Sée, Spuller, Talandier, Tirard, Victor Hugo (députés et sénateurs); Asseline, Bixio, Bonnard, Bonnet-Duverdier, Dr Bourneville, Bralet, Brisson, Cadet, Castagnary, Clamageran, Dr Clavel, Collin, Fr. Combes, L. Combes, Deberle, Delattre, Deligny, Denizot, Dr Dubois, Dujarrier, Dumas, Engelhard, Ferré, Forest, Germer-Baillière, Yves Guyot, Harant, de Hérédia, Hérisson, Jacques, Jobbé-Duval, Sigismond Lacroix, Lafont, Lauth, Ernest Lefévre, Leneveux, Léveillé, Dr Level, Dr Levraud, Dr Ch. Loiseau, Mallet, Manet, Marais, Marsoulan, Dr G. Martin, Mathé, Maublanc, Dr Metivier, Morin, Murat, Odtin, Périnelle, Réty, E. Rigaut, Songeon, Thorel, Dr Thulié, Vautier, Viollet-le-Duc (membres du Conseil municipal de Paris);

Dr Béclard, Hunebelle, Jacquet, Moreaux, Villeneuve (membres du Conseil général de la Seine). — **AIN** : Chaley, Gros-Girin, Mercier, Robin, Tiersot, Tondu. — **AISNE** : Malézieux. Henri Martin, Ed. Turquet, Villain. — **ALLIER** : Cornil, Chantemille, Defoulenay, Laussedat. — **BASSES-ALPES** : Allemand. — **ARDÈCHE** : Challamet, Gleizal. — **AUBE** : Masson de Morfontaine. — **AUDE** : Bonnel, Marcou, Rouge. — **BOUCHES-DU-RHONE** : Bouchet, Bouquet, Labadié, Lockroy, Pelletan, F. Raspail, Tardieu. — **CHARENTE** : Duclaud — **CHER** : Devoucoux, Giraud, Rollet. — **CORRÈZE** : Général de Chanal, Latrade, Le Cherbonnier. — **CORSE** : Bartoli. — **COTE-D'OR** : Sadi Carnot, Dubois, Hugot, Joigneaux, Lévêque, Magnin, Mazeau (députés et sénateurs), Amiel, Barberot, Beleime, Bouchard, Dr Brulet, Coquengniot, Court, Cousturier, Dr Cunisset, Enfert (maire de Dijon); Garnier, président de la commission départementale; Gleize, Leroy (secrétaire du Conseil général); Louet, Meugniot, Muteau (secrétaire du Conseil général); Perdrix (vice-président du Conseil général); Piot, Robelin (conseillers généraux). — **CREUSE** : Moreau, Nadaud. — **DORDOGNE** : Garrigat, Montagut. — **DOUBS** : Albert Grévy, Oudet, Viette. — **DROME** : Chevandier, Loubel, Madier-Montjau. — **EURE-ET-LOIR** : Dreux, Gatineau, Labiche, Maunoury, Noël Parfait, Truelle. — **FINISTÈRE** : Hémon, de Pompéry Swiney. — **GARD** : Bousquet, Ducamp, Laget, Marcellin, Pellet. — **HAUTE-GARONNE** : Constans, Duportal. — **GIRONDE** : Dupouy, Fourcand, Lalanne, Roudier, Simiot. — **HÉRAULT** : Devès, Lisbonne, Vernhes. — **ILLE-ET-VILAINE** : Le Pomellec. — **INDRE**: Leconte. — **ISÈRE** : Bravet, Brillier, Buyat, F. Raymond, Riondel. — **JURA** : Gagneur, Lelièvre, Tamisier, Thurel. — **LANDES** : Loustalot. — **LOIR-ET-CHER** : Duffay, Lesguillon, Tassin. — **LOIRE** : Bertholon, Chavassieu, Crozet-Fournéyron. — **HAUTE-LOIRE** : Maigne. — **LOIRE-INFÉRIEURE** : Laisant (député); Lauriol, Leroux, Normand, Roch, Vezin (conseillers généraux). — **LOT-ET-GARONNE** : Fallières, de Lafitte. — **MAINE-ET-LOIRE** : Benoist, Maillé. — **MARNE** : Leblond. — **HAUTE-MARNE** : Maitret. — **MEURTHE-ET-MOSELLE** : Berlet, Cosson, Duvaux. — **MEUSE** : Liouville. — **MORBIHAN** : Ratier. — **NIÈVRE** : Girerd, Turigny. — **NORD** : Louis Leorand, Masure, Scrépel, Testelin, Trystram. — **PUY-DE-DOME** : Bardoux, Salneuve, Tallon. — **PYRÉNÉES-ORIENTALES** : Em. Arago, Escanyé, Escarguel, Massot. — **RHONE** : Andrieux, Durand, Jules Favre, Guyot, Millaud, Ordinaire, Valentin, Varambon (députés et sénateurs); Dr Alexis Chavannes (président du Conseil municipal de Lyon), Falconnet (président du Conseil général du Rhône), Carle, Gomat, Million, Vallier (conseillers généraux). — **HAUTE-SAONE** : Noirot, Versigny. — **SAONE-ET-LOIRE** : Boysset, général Guillemaut, de Lacretelle, Logerotte, Margue, Ch. Rolland, Sarrien (députés et sénateurs); Baudu, Bessard, Boullay, Bouilloud, Carion, Dulac, H. Druard, Ph. Druard, Gilliot, L. Goujon, L. Mathey, J. Martin, Rambaud, E. Reyneau, Roberjot, Flochon, Sorlin, A. Thomas, Truchot (conseillers généraux). — **SEINE-INFÉRIEURE** : Desseaux, Le Cesne. — **SEINE-ET-MARNE** : Ménier, Plessier, Sallard. — **SEINE-ET-OISE** : Albert Joly, Journault, Langlois. — **DEUX-SÈVRES** : Antonin Proust. — **SOMME** : Barni, Douville-Maillefeu, Mollien. — **TARN** : Bernard Lavergne — **VAR** : Allegre, Cotte, Daumas, Dréo, Ferrouillat. — **VAUCLUSE** : Gent, Naquet, Poujade. — **VENDÉE** : Beaussire. — **HAUTE-VIENNE** : Codet, Georges Périn. — **VOSGES** : Jules Ferry, Georges, Jeanmaire, Méline, Ponlevoy. — **YONNE** : Paul Bert, Dethou, Guichard, Lepere, Ribiere. — **ALGÉRIE**: Gastu, Jacques, Alexis Lambert, Lelièvre. — **COLONIES** : Godissart, Lacascade, Laserve, de Mahy (sénateurs et députés).

LA VILLE DE BOURG.

P. Bataillard, Alfred Dumesnil, Auguste Marie, Paul Meurice, Eugène Noel, Auguste Préault (membres du Comité de 1856, pour la publication des Œuvres complètes, édition Pagnerre)

Paris, 4 août 1876.

SOUSCRIPTION NATIONALE

A L'ÉDITION DES ŒUVRES COMPLÈTES

D'EDGAR QUINET

Les admirateurs du grand penseur et du grand écrivain que la France a perdu l'année dernière, ceux qui regrettent dans Edgar Quinet le patriote inébranlable comme l'éloquent et profond philosophe, jugeront tous, comme nous, que le pays qu'il a tant honoré doit un monument à sa mémoire, et que le monument le plus digne de lui serait la publication intégrale de ses œuvres.

Nous proposons donc à ceux de nos concitoyens qui partagent les sentiments que nous avons voués à ce mort illustre, l'ouverture d'une souscription pour aider à préparer et à commencer cette œuvre vraiment nationale

Cette souscription serait fixée à 20 francs.

Il nous a paru qu'il conviendrait d'inaugurer la série des œuvres d'Edgar Quinet par la publication de sa correspondance inédite, qui ne saurait manquer d'offrir de précieux documents à l'histoire contemporaine. Les personnes qui enverront une souscription de 20 francs auront droit à recevoir *deux volumes de Lettres inédites*, et *quatre volumes des Œuvres complètes.*

EDMOND ABOUT, Publiciste; BARDOUX, Député; BATAILLARD, Publiciste; LOUIS BLANC, Député; H. BRISSON, Député; CARNOT, Sénateur; CASTAGNARY, Conseiller municipal; A. CRÉMIEUX, Sénateur; A. DUMESNIL, Publiciste; J. FERRY, Député; GERMER-BAILLIÈRE, Conseiller municipal; HARANT, Conseiller municipal; A. MARIE; H. MARTIN, Sénateur; LAURENT-PICHAT, Sénateur; E. LEFEVRE, Conseiller municipal; P. MEURICE, Publiciste; E. MILLAUD, Député; E. NOEL, Publiciste; E. PELLETAN, Sénateur; A. PREAULT; Dr ROBIN, Sénateur; SPULLER, Député; TIERSOT, Député; VACQUERIE, Publiciste; E. VALENTIN, Sénateur; VICTOR HUGO, Sénateur; VIOLLET-LE-DUC, Conseiller municipal.

Adresser les souscriptions à la librairie Germer-Baillière, 8, place de l'Odéon.

ŒUVRES COMPLÈTES DE EDGAR QUINET

1re ET 2e SÉRIES

Vingt volumes in-18 : Soixante francs.

CHAQUE VOLUME SÉPARÉMENT : 3 FR. 50.

PHILOSOPHIE. — COLLÉGE DE FRANCE : GÉNIE DES RELIGIONS, ORIGINE DES DIEUX, LES JÉSUITES, L'ULTRAMONTANISME, INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE, ESSAI SUR HERDER, LE CHRISTIANISME ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE DE FRANCE, EXAMEN DE LA VIE DE JESUS.

HISTOIRE. — CRITIQUE LITTÉRAIRE : LES RÉVOLUTIONS D'ITALIE, MARNIX, FONDATION DE LA RÉPUBLIQUE DES PROVINCES-UNIES, LA GRÈCE MODERNE, ALLEMAGNE ET ITALIE, LES ROUMAINS, MES VACANCES EN ESPAGNE, HISTOIRE DE LA POÉSIE, ÉPOPÉES FRANÇAISES, MÉLANGES.

POLITIQUE ET RELIGION : ENSEIGNEMENT DU PEUPLE. LA RÉVOLUTION RELIGIEUSE AU XIXe SIÈCLE, SITUATION MORALE ET POLITIQUE, LA CROISADE ROMAINE, POLOGNE ET ROME, ÉTAT DE SIÈGE, LE PANTHÉON, ŒUVRES DIVERSES.

POËMES : AHASVÉRUS, PROMÉTHÉE, NAPOLÉON, LES ESCLAVES. (1re Série.)

LA RÉVOLUTION : HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1815, MERLIN L'ENCHANTEUR, HISTOIRE DE MES IDÉES (Autobiographie), CORRESPONDANCE. (2e Série.)

CLICHY. — Imp. PAUL DUPONT, rue du Bac-d'Asnières, 12. (230, 3-7.)